3 1761 04940761 2

L. N.

Le
Souvenir
et
l'espérance
c'est la
vie

ŒUVRES

DE

VERGIER.

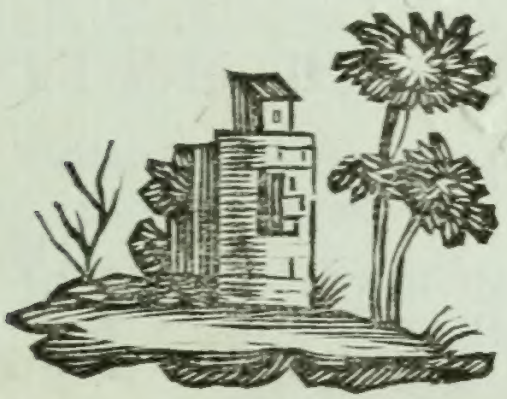
TOME III.

. ES

DE

VERGIER.

TOME TROISIEME.



359298
6. 1. 39.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

ÉPITRES

DE

VERGIER.

ÉPITRE PREMIERE.

A Mademoiſelle DE BEAULIEU.

1679.

VOTRE cœur eſt donc libre enfin,
Vous avez donc briſé vos chaînes ;
Et cette ſource de nos peines
Par le temps a trouvé ſa fin.
Que de graces vous devez rendre
A qui vous fit tant de larmes répandre !
Ces pleurs qu'il vous en a couté,
Sont le ſceau de la liberté
Que la raiſon vous fait reprendre.
Celui qui navigeant n'a jamais éprouvé

Des ondes & des vents l'impétueux orage,
A s'embarquer aiſément ſe rengage :
Mais s'il s'eſt une fois trouvé
Parmi les horreurs du naufrage,
Après s'être à la nage au premier bord ſauvé,
Du Dieu des flots il court appendre au Temple
Ses vêtemens mouillés, pour y ſervir d'exemple
A tout mortel audacieux,
Qui ſur un bois fragile oſe tenter les Dieux ;
Et béniſſant ces Dieux dont la bonté ſuprême
A ſu le délivrer, il renonce à l'inſtant
A cet inconſtant élément,
Où tout eſt dangereux juſques au calme même.
Cet exemple par vous ſagement imité,
Doit vous rendre à jamais tranquille ;
N'allez donc point par vanité
Tenter de relever la nacelle fragile
Par qui votre cœur trop facile
Se vit ſi long-temps agité.
De tout autre embarquement tendre
Renoncez aux attraits preſſans :
Il n'en eſt point de ſûr, vous n'y devez attendre
Qu'écueils ſans ceſſe menaçans,
Que vents, que flots pleins de furie ;
Et pour quitter l'allégorie,

Tout Amant eſt traitre, inconſtant.
En vain une Belle prétend
Par ſes charmes, par ſon adreſſe
Fixer leurs foins & leur tendreſſe :
Auprès d'une même Maîtreſſe,
Si quelqu'un d'eux eſt long temps arrêté,
Ce n'eſt point par fidélité,
C'eſt faute de pouvoir être ailleurs écouté,
Ou le plus ſouvent par pareſſe.
Fuyez-les tous ſoigneuſement :
C'eſt un conſeil qu'en moi la raiſon ne fait naître,
Qu'à la faveur de votre éloignement ;
Si j'étois près de vous, peut être
Vous conſeillerois-je autrement.

ÉPITRE

DE M. DE LA FONTAINE,

A M. VERGIER.

1687.

C'est pitié, Monsieur, que de nous autres Mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la premiere occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral, je ne sai si la suite sera pareille. Qu'avoit affaire M. d'H.... de s'attirer la visite qu'il eut Dimanche, & que ne m'avertissoit-il ? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, & lui aurois dit que son très-humble Serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate & blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche & des regards... je vous en fais le juge, sans parler de quelques autres merveilles sur les-

quelles M. d'H.... m'obligea de jetter la vue. Que ne me fit-il la deſcription toute entiere de Mademoiſelle de B.... je ſerois parti avant le dîner; je ne me ſerois pas écarté de trois lieues comme je fis, je n'aurois pas été comme un idiot me jetter dans Loure; c'eſt-à dire, dans un Village qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieue, & plus loin de Paris que n'en eſt Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluie me fit arrêter plus de deux heures à Auneu: j'étois encore à cheval, qu'il étoit près de dix heures du ſoir; & un Laquais, le ſeul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route. Il me remit dans la voie, en dépit de Mademoiſelle de B... qui m'occupoit tellement, que je ne ſongeois ni à l'heure ni au chemin; ſi bien que ne pouvant gagner Paris, qui étoit à pluſieurs lieues, il fallut giter au Village. Vous voyez, Monſieur, que ſans la viſite qu'elle vous fit, je n'aurois pas eu un gîte, dont il plaiſe à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire *l'Oraiſon de S. Julien*, Mademoiſelle de B... fut cauſe que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait conſumer trois ou quatre jours en diſtractions & en réveries dont on a fait des Contes dans tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la Cam-

pagne, l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attriſter tous tant que vous êtes ; quand je le voudrois, on ne plaint gueres les gens de mon âge qui tombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous fera rire :
Je vous entends déja dire,
Cet homme n'eſt-il pas fou ?
Dans l'entrepriſe qu'il tente ;
Il eſt plus près du Pérou,
Qu'il n'eſt du cœur d'Amarante.

Vous avez raiſon d'en parler ainſi, j'en conviens.

Amarante eſt jeune & belle ;
Je ſuis vieux ſans être beau,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je penſe en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'eſpérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'eſt folie
D'aimer Nymphe ſi jolie,
Sans être le Dieu d'Amour.
Amarante & le Printemps
Ont un air qui ſe reſſemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare enſemble.

Par les Lys premiérement
J'entame le parallele,
Et ſoupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je ſuis trompé ſi ſon ſein
N'en eſt un plein magaſin :
Le mal eſt que ce ſont choſes
Pour vous & moi Lettres cloſes.
Nous ſommes ſimples mortels,
Il faut offrir des Autels
A ces Lys ; nul diadéme
N'eſt digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher ;
Et crois que Jupiter méme,
Tout Jupiter qu'il ſe dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'Hymen & ſon attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains & pour nos yeux
Ne ſont pas faits que je ſache.
Que ne ſuis-je de ces Dieux,
Nommés Rois en ces bas lieux!
Bientôt pour moi ces deux titres
A la Belle dédiés
Se verroient mis à ſes pieds ;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux Mîtres,
L'une eſt Saint-Germain-des-Prez,
L'autre eſt Saint-Denis en France.

Voilà votre révérence
Ayant Muſique, où l'on va
Plus ſouvent qu'à l'Opéra :
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes perſonnes,
C'eſt à vous ſagement fait.
Hélas ce n'eſt qu'un ſouhait !
Votre table eſt renverſée,
Votre marmite eſt caſſée,
Peu chanceux & vous & moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi l'encolure d'un Roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lys,
Ils ſont relevés de Roſes :
Ceux-là ſont nouveau fleuris,
Celles-ci ſont frais écloſes.
Ici la comparaiſon
De la nouvelle ſaiſon
Cloche un peu, je vous l'avoue,
Et la Beauté que je loue,
Par ſes tréſors éclatans,
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards ſi gracieux ?
Il ſemble, à voir ſon ſourire,
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante

D'une ardeur perſévérante :
Adieu volages Amours,
Selon l'objet, la conſtance ;
Celle-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plait à la Belle,
Dites lui que les neuf Sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs:
Cette ſaiſon printanniere
Ne ſera pas la derniere
Des comparaiſons qu'Amour
Va m'inſpirer à ſa Cour.
Une autrefois, je l'eſpere,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque Reine de Cythere
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas beſoin de vous exhorter à prendre la choſe un peu moins tragiquement que ne le porte mon aventure : il me ſemble même que ces Vers-là ne ſont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je vous le permets ; & ſi cette jeune Divinité, qui eſt venue troubler mon repos, y trouve ſujet de ſe réjouir, je ne lui en ſaurai pas mauvais gré. A quoi ſervent les Radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Si Mademoiſelle de G. eſt en-

core à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire de ma part, que ſa préſence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il ſe pût rien ajouter. Vous ornerez ce Diſcours des choſes les plus gracieuſes que vous pourrez, & que vous jugerez les plus convenables à une perſonne que les Graces ne quittent point.

Je ſuis, &c.

ÉPITRE II.

RÉPONSE DE M. VERGIER,

A M. DE LA FONTAINE.

1687.

N'EN ſoyez point en peine, Monſieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verſer de larmes. On a eu ſur cela toute la fermeté que vous pouvez déſirer, & il n'eſt pas juſqu'à Mademoiſelle d'H. . . . qui toute bonne qu'elle eſt, n'en ait été divertie; enfin tout le monde en a ri, perſonne n'en a été ſurpris.

Que vous vous trouviez enchanté

D'une Beauté jeune & charmante,
L'aventure eſt peu ſurprenante.
Quel âge eſt à couvert des traits de la beauté?
Ulyſſe, beau parleur, ni moins vieux, ni moins ſage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne ſe vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'Amour ſur maint & maint rivage?
Qu'en quittant cet objet, dont vous etes épris
Sur le choix des chemins vous vous ſoyez mépris,
L'accident eſt encor moins rare;
Et qui pourroit être ſurpris
Lorſque la Fontaine s'égare?
Tout le cours de ſes ans n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de ſageſſe;
Les plaiſirs l'y guident ſans ceſſe
Par des chemins ſemés de fleurs.
Les ſoins de ſa famille, & ceux de ſa fortune,
Ne cauſent jamais ſon réveil;
Il laiſſe à ſon gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune,
Il dort tant qu'il plaît au ſommeil.
Il ſe leve au matin, ſans ſavoir pourquoi faire;
Il ſe promene, il va ſans deſſein, ſans objet,
Et ſe couche le ſoir, ſans ſavoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne ſeulement, Monſieur, que vous ne vous ſoyez égaré que de quatre lieues: ſelon l'ordre & ſelon les loix du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller ſur la même ligne tant que Terre & votre Cheval auroient pu vous porter, ou du moins juſqu'à ce que quelque muraille oppoſée à votre paſſage, en vous heurtant, vous fît changer de route; & cette préſence d'eſprit doit déſormais vous juſtifier des diſtractions dont on vous accuſe.

En parlant d'Ulyſſe, j'ai fait reflexion que le titre d'Odiſſée conviendroit peut-être mieux à vos aventures, que celui d'Iliade que vous leur donnez; & les erreurs de ce Heros ne me paroiſſent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une difference entre Ulyſſe & vous.

Ce Héros s'expoſa mille fois au trépas;
Il parcourut les Mers preſque d'un bout à l'autre,
Pour chercher ſon Epouſe & revoir ſes appas,
Quel péril ne couriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre!

Mais la différence eſt petite, & il falloit bien que cette comparaiſon eût le ſort de toutes les autres, c'eſt-à-dire, qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juſte dans les vôtres:

celle du Printemps eſt charmante, & celle de l'Aurore eſt riante au poſſible. Enfin l'une & l'autre ſont telles, qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame & une Demoiſelle qui ſont ici ne les ont point vues ſans envie. C'eſt choſe étrange dans ce ſexe, que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grace.

De votre Muſe raviſſante
Les chants, les diſcours ſéducteurs,
Appaiſeront par leurs charmes flatteurs,
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'eſt celui que votre main préſente,
Calma cent fois la colere des Dieux.

Après tout, Monſieur, c'eſt bien le moins que je doive à vos préſens, que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Eſpagne ; & puiſque vos rêveries ſont ſi agréables, je ne m'étonne pas que vous vous y plaiſez tant. C'eſt un mal qui ſe communique, & je vous avoue qu'en liſant votre Lettre, je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me ſens
Des biens que m'ont donné vos ſonges,

J'ai quelque-tems abandonné mes ſens,
A de ſi doux & ſi plaiſans menſonges.
Déja mon eſprit prévenu,
De vos riches bienfaits régloit le revenu;
Déja dreſſant des équipages,
Je me donnois juſqu'à des Pages,
Et digne nourriſſon de l'aiſe, du ſommeil,
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus des Abbés ſeulement,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raiſon qui nous ſert bien moins à nous conduire,
Qu'à nous perſécuter toujours cruellement,
Eſt venue à mes yeux détruire,
Du faîte juſqu'au fondement,
Un édifice ſi charmant.

Je n'ai pourtant pas tout perdu, & de cela il me reſte une choſe que j'eſtime infiniment, c'eſt le plaiſir de ſavoir que vous me voulez du bien, & que vous avez en quelque maniere pour moi les ſentimens d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre Lettre à M. de B... Sa jeuneſſe & ſa modeſtie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en penſoit; mais je ne doute pas que des douceurs ſi bien apprêtées ne l'aient beaucoup touchée. Mr. & Me. d'H... m'ont

chargé de vous faire leurs complimens. Votre Lettre leur a fait un plaiſir infini, & je penſe que la Campagne qu'ils aiment déja tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient ſouvent regalées de pareilles lectures. Mademoiſelle G... me charge de vous dire, Monſieur, qu'elle n'eſt fâchée de n'avoir pas toutes les graces dont vous la louez, que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez.

Je ſuis, &c.

ÉPITRE III.

A M. DE MONTICOURT.

1691.

Quoi! ne ſeroit-il pas poſſible,
Que je reçoive un mot de votre main?
De lendemain en lendemain
Remettez-vous un travail ſi pénible?
Hélas! tandis que des abſens
Vous négligez les ſoins & les déſirs preſſans,
Une dangereuſe Homicide,
La Fievre au teint pâle & livide,

D'un air tantôt glaçant, & tantôt enflâmé
Vient ici m'attaquer : en vain contre elle armé
Aux dépens de mon ſang je tâche à m'en
défendre,
Quatorze fois déja d'un ſouffle envenimé
Elle m'a contraint à me rendre ;
Mais touché de me voir ſouffrir,
Son plus redoutable adverſaire,
Le Quinquina vient de m'offrir
Contre elle un ſecours ſalutaire.
Je l'accepte, & prétens vaincre par ce ſecours
Cette aſſaſſine en peu de jours.
Mais un autre ennemi, plus implacable encore,
L'ennui, l'affreux ennui m'accable & me
dévore ;
On peut le conjurer par certain mot d'écrit,
Vous m'entendez, cela ſuffit.
Quittez pour moi cet air pareſſeux & tran-
quille,
Prenez la plume à votre tour,
Apprenez-moi ce qu'on fait à la Cour,
Apprenez-moi ce qu'on fait à la Ville :
Les plaiſirs ſont ils de retour,
Dans l'un & dans l'autre ſéjour ?
Mais dites-moi, que faites-vous vous-même?
Les Dieux par leur bonté ſuprême
Vous ont donné de la ſanté,
Du bien ſuffiſamment, un loiſir raiſonnable ;
Devant les Dieux un jour vous ſerez condamné

Si

Si de leurs dons vous n'avez profité.
Comment, dites-moi donc, de la saison nouvelle
Passez vous l'agréable temps ?
A la faveur du doux Printemps,
Tâchez-vous de fléchir le cœur de quelque Belle?
Car tout est maintenant favorable aux Amours:
La verdure, les fleurs, les zéphirs les beaux jours,
Vénus même en ce temps dans les airs répandue,
Tout inspire à nos cœurs mille & mille transports;
Et parmi des charmes si forts,
Comment d'une beauté poursuivie, éperdue,
Sera la pudeur défendue ?
Je vois déja ses bras abattus, languissans;
Je vois dans ses regards mille troubles naissans.
D'un objet si touchant détournons notre vue;
Je suis foible, & mon ame en pourroit être émue.
Quel est à présent le réduit
Où vous allez en petit nombre,
Loin des importuns & du bruit,
Chasser les soucis & l'air sombre ?
Bûvez-vous quelquefois avez le bon *Raisin*,
Devant qui l'ennui, le chagrin
N'oseroient se montrer, ou bien s'ils y paroissent,

On les voit se donner soudain
Un air riant, un air badin,
Et tel que les plus fins souvent s'y méconnoissent ?
Qu'est-ce que depuis Mons font les armes du Roi ?
On nous dit en ces lieux que Namur, Charleroi
Et d'autres Forts encor vont éprouver sa foudre :
Je crois tout, car enfin, quoi qu'il veuille résoudre,
Cela sera sûrement achevé ;
Et si sur l'Univers son bras étoit levé,
Je croirois l'Univers bientôt réduit en poudre.
Le Théatre François a-t-il des nouveautés ?
Que fait l'Auteur de *Tiridate* ? (1)
Dans le loisir obscur d'une paresse ingrate,
Perdroit-il des momens par Apollon comptés ?
Ou, sans daigner reprendre haleine,
Suit-il l'heureux essor de ce feu dont sa veine
Vient de ravir, d'enchanter tout Paris ?
Je ne vous parle point de nos autres Tragiques :
Ce sont Muses froides, étiques,
Et j'attends froidement ce qui nous en viendra.

(1) Campistron.

Bourſaut, *Baron*, & *Palapra*
Au peuple aprêtent-ils à rire,
En le contrefaiſant, en ſe moquant de lui?
Enfin ayez pitié de mon mortel ennui,
Et ſur tous ces objets prenez ſoin de m'écrire:
Tous ces faits ſont pour moi curieux & nouveaux.
Ici l'on veut ſavoir les moindres bagatelles,
Et le Cerf altéré dans les jours les plus chauds,
Court moins avidement aux eaux,
Qu'au fond d'une Province on ne court aux nouvelles.

ÉPITRE IV.

A M. DE LA FERRIERE;

Maître des Requêtes.

1692.

Non, je n'irai point dans le Nord;
A ce ſeul nom mon cœur friſſonne.
Irai-je là tenter le ſort,
Pour voir les aquilons & l'hyver en perſonne?
Je ſuis plus que content d'avoir vu tant de fois
Leurs redoutables émiſſaires,

Des rochers fougueux adverſaires,
Venir glacer nos champs, & dépouiller nos bords.
Enfin je n'irai point dans ces terres hideuſes,
Que des Dieux les mains pareſſeuſes
N'ont fait qu'ébaucher ſeulement;
Où les humains, formés d'une lourde matiere,
S'expriment ſi groſſiérement,
Que Jupiter ne peut entendre leur priere,
Sans le ſecours d'un Truchement.
Je ne quitterai point mon aimable patrie,
Patrie auſſi des Jeux & des Amours:
Là du printemps à la tête fleurie
Je verrai tous les ans couler les heureux jours.
J'y verrai ſous l'Ormeau l'innocente Bergere
Former une danſe légere;
Et ſi je veux jouir de ſon doux entretien,
J'entendrai ſon langage, elle entendra le mien.
Un miniſtre à mes vœux propice,
Plus par bonté que par juſtice,
Dans mon emploi me conſerve aujourd'hui,
Et vous pouvez aiſément croire
Que c'eſt cet emploi que je fui,
Fût-ce uniquement pour la gloire
De tenir un bienfait de lui.
Toutefois dans cette fortune

Un ſouci cuiſant m'importune ;
C'eſt qu'il me faudra vous quitter,
Pour aller bientôt habiter
L'un des Arſenaux où Neptune
Voit tous les jours forger les fers
Qui doivent l'enchaîner avec tout l'Univers.
Mais à ce triſte effort il faudra me contraindre ;
Et comme en ce bas monde on ne poſſede rien
Qui n'offre à tout moment des ſujets de ſe plaindre,
Pour mieux les ſupporter il eſt un sûr moyen,
C'eſt qu'entre pluſieurs maux que l'on avoit à craindre,
Du moindre mal il faut ſe faire un bien.
A ces réflexions je joindrai des nouvelles
Que la ſaiſon peut me fournir,
Ne fût-ce que des bagatelles,
C'eſt toujours un prétexte à vous entretenir.
Tous nos Héros, tant de Mer que de Terre,
Reviennent en foule à la Cour
Se délaſſer de jour en jour
Des pénibles ſoins de la guerre :
Chacun auprès du Roi ſe rend de toutes parts,
Soit pour briguer les dons de ſa main toujours juſte,
Soit pour puiſer dans cette ſource auguſte
L'indomptable valeur qu'inſpirent ſes regards.

De nos charmantes immortelles
Ils vont enſuite admirer les appas :
Admirer n'eſt peut-être pas
Tout ce qu'ils reſſentent pour elles ;
Ils les reſpectent. . . . le reſpect
Pour des Divinités ſi belles,
Eſt encor un terme ſuſpect ;
Quoi donc ? on n'oſeroit le dire.
Mais enfin ſongez ſur ceci
Qu'impunément jamais de beaux yeux on n'admire
Et qu'où la beauté regne, Amour y regne auſſi.
Les plaiſirs, la galanterie
Suivent à Paris les Guerriers ;
Les Dames, pour pouvoir partager leurs lauriers,
Redoublent de coquetterie :
La Comédie & l'Opéra,
Le Bal, le Jeu, rendez-vous ordinaires,
N'ont jamais noué tant d'affaires ;
C'eſt à qui mieux y brillera.
La belle de ſes ſimples graces
Y fait l'étalage charmant :
La laide par mille grimaces
Tâche d'y faire quelque amant.
Belles & laides réuſſiſſent,
(Auriez-vous pu le concevoir ?)
Soit que le mauvais goût & le beſoin agiſſent :
Les vieilles même ici trouvent à ſe pourvoir.

Car au retour d'une Campagne,
Ce Guerrier, ce Héros que la gloire accompagne,
D'ordinaire eſt trop indigent
Pour ne s'attacher qu'à la belle,
Aux défauts de la laide il devient indulgent,
Et volontiers il le paie en argent
Des charmes qui manquent en elle.
Enfin la foule des Amours
A Cythere n'eſt point ſi grande :
Dans chaque maiſon tous les jours
A tire-d'aile ils arrivent par bande.
Une ſur-tout, & vous la connoiſſez,
En a la troupe la plus leſte ;
Mais je vous en ai dit aſſez,
Venez vous-même être témoin du reſte.

ÉPITRE V.

AU MÈME.

1692.

D'UNE main qui de rhumatiſme
N'a plus aucun reſſentiment,
Et qui même dans ce moment,
Faute d'un plus doux exorciſme,
M'a ſu délivrer bruſquement

D'un certain démon véhément
Que l'on appelle Priapiſme ;
De cette main, en *ime*, en *ment*
Mariés à la rime en *ime*.
Je vous écris ces mots, qu'exempts de barbariſme ;
Je ne garantis nullement :
Car ſain de corps tant ſeulement,
Mon eſprit par trop *cacochiſme*,
Tant va d'ennui ſe conſumant,
Qu'on diroit que je ſuis Amant,
Ou qu'accuſé de Janſeniſme,
Je ſubis un banniſſement ;
Mais quand j'irois au ſoléciſme,
Paſſez-le moi tout doucement.
Adieu Pere, mon compliment
Au Général, du Syllogiſme
Le plus ſolide fondement.
Au Commiſſaire s'exprimant
Par fois avec argu ſophiſme,
Mais dans ſes récits ne formant
Jamais un ſeul Anachroniſme ;
Au bon Prieur, qui fréquemment
Avec toute raiſon fait Schiſme,
Quand il fait un raiſonnement ;
A nos Sœurs, de qui l'agrément
Eſt le plus certain aphoriſme,
Pour guérir l'endurciſſement
De tout amoureux athéiſme ;

Au

Au Frere, qui doit humblement
S'inſtruire en notre Catéchiſme ;
Au Révérend Pere Normand,
Enfin à tout le Bacchéiſme,
Ordre qui tout préſentement
Fait jouir du bonheur charmant
Que promet le Mahométiſme,
Apres notre trépaſſement.

ÉPITRE VI.

A M. DE CAUMARTIN,

Intendant des Finances, qui demandoit de faire employer un Charpentier à Rochefort.

1693.

CONSTRUCTION de nef neuve & pucelle,
Radoub de vieille, ici tout eſt fini ;
Et de ces lieux pour long-temps eſt banni,
Tout travailleur de nef & de nacelle.
Plus n'eſt le temps où bras de Charpentier,
Tel bruit faiſoit ſur maint & maint chantier,
Que le tonnant n'eût pu ſe faire entendre.
Souhait avare, ambitieux, ou tendre
Ne ſe faiſoit alors que par rapport
Aux coups nombreux que frappoient dans le port,
Maillet, marteau, plaine, herminette, & hache.
Cil que d'argent amas ſordide attache,
Tout au plus loin croyoit avoir porté
La ſoif des biens & ſon avidité,
En ſouhaitant d'entaſſer dans ſon coffre
Autant d'écus, que dans quelques momens
Frappoient de coups ces bruyans inſtrumens.

Cil qui joyeux ſans ceſſe au péril s'offre,
Le preux guerrier ardemment ſouhaitoit,
Pour mériter faveur de notre Sire,
Pouvoir autant des ennemis occire,
Que de ces coups en une heure comptoit.
» Pour moi, diſoit la donzelle coquette,
» En propre avoir autant d'amans voudrois;
» C'eſt trop, diſoit un autre plus diſcrette,
» A l'uſufruit d'autant bien me tiendrois.
Ores ici tout a changé de face;
Dans les forêts le ſilence ſacré
N'eſt plus profond, qu'il eſt en cette place:
Les bras croiſés, l'ouvrier déſœuvré,
S'il a de quoi vuide à loiſir ſa taſſe.
Partant, Seigneur, ne s'y peut employer
Le Charpentier que vouliez envoyer;
Si toutefois dans l'amoureuſe affaire
Bien étoit duit, venir ici pourroit,
Car en ce cas travail y trouveroit,
Plus mille fois qu'il ne ſauroit en faire.
Vieilles y ſont, jeunes auſſi, par cent
Qui de radoub ont un beſoin preſſant
Ce ſont vaiſſeaux, qui tant ont fait la guerre,
Et qui tant ont de coups a l'eau reçus,
Que couler bas on verroit à grand erre
Qui tenteroit de naviger deſſus;
Et l'autre jour me trouvant auprès d'une,
Qui m'avoit fait déſirer longuement
D'avoir chez elle un tendre embarquement,

L'heure trouvai de ma bonne fortune.
Ja convenus étions du frettement,
Vent favorable, & voiles défilées:
Ja commençoient mes ardeurs aveuglées
A parcourir les hauts du bâtiment.
Mais quand je vins à voir ouvertement
Ses mauvais fonds, ſon mauvais calfatage,
Pas ne voulus m'embarquer davantage,
Pas ne voulus me riſquer follement,
Et mieux aimai reſter ſur le rivage,
Rivage sûr, où les Amours prudens
Prennent ébats, ſans crainte d'accidens.

ÉPITRE VII.

A M. DE LA FERRIERE,

Maître des Requêtes. 1694.

PLUS ne m'enquiers de quelle drogue avez
Formé ce bol, par qui ſeroient bravez
Bien plus de maux, plus de peſtes encore
Que parmi nous n'en apporta Pandore :
Nul mal ne tient contre ce bol divin,
J'en vois en moi la vertu confirmée.
Contre une fievre en mon ſang allumée,
Du quinquina le ſecours étoit vain ;
Point n'en étoit ſa fureur ralentie,
Vous dites *pars*, & la voilà partie.
Mais à la fin le voile eſt arraché :
Ainſi que vous, je ſai ce qui compoſe
Ce globe en qui tant de force eſt encloſe.
Pour un Docteur il n'eſt rien de caché,
Lorſqu'Apollon notre eſprit a touché,
Comme les Dieux nous voyons toute choſe.
Que nous voulions pénétrer aux enfers,
Tous les ſecrets à nos yeux ſont offerts :
Nous y voyons juſqu'à l'ardeur farouche
Que pour ſa femme a Pluton dans ſa couche.
S'il faut percer les myſteres des Cieux,
Là nous allons manger avec les Dieux,

Dans leur conſeil nous ſommes reçus même ;
Nous y voyons des Dieux le Dieu ſuprême
Pour cent amours furtifs ſe travailler,
Et ſon épouſe après lui crialler.
Dans ſon palais, dans ſes grotes profondes,
Neptune en vain prétendroit ſe cacher,
Tout au travers de l'abîme des ondes
Nos yeux perçans iroient là le chercher.
Nous diſcernons les eſſences premieres,
Rien en un mot n'évite nos lumieres.
Aviez vous cru pouvoir les éviter ?
Adonc afin que n'en puiſſiez douter,
N'eſt-il pas vrai que ce bol ſalutaire,
Par qui tous maux ſont guéris en ces lieux,
N'eſt ſeulement qu'un magique myſtere,
Qui de leur Ciel fait deſcendre les Dieux,
Et les contraint de venir en perſonne,
Suivre la loi que votre voix leur donne ?
Car je l'ai vu clairement de mes yeux,
Et ne ſuis point trop ſimple, trop crédule :
Lorſque je pris ce filtre merveilleux,
Sur le ſommet de ce puiſſant globule
Je vis s'aſſeoir la Déeſſe ſanté,
Au teint vermeil, à ferme corpulance,
A la dent blanche, à l'œil plein de gaité,
Et telle enfin qu'aux ſiecles d'innocence,
Toujours les Dieux l'accordoient aux humains,
Ou telle encor que leurs benignes mains

La font ſouvent dans le ſiecle où nous
ſommes,
Briller au front de quelques bonnes gens,
Qui, malgré l'air corrompu de nos temps,
Ont le cœur pur, comme les premiers
hommes;
J'entens Prélats, Abbés, riches Prieurs,
Tant indulgens pour leur propre moleſſe,
Et contre autrui ſi ſéveres crieurs.
Mais revenons à la ſainte Déeſſe:
Bacchus, l'Amour, les ris, les enjouemens,
Sommeil aiſé, confiance en ſes forces,
Déſirs preſſans & ſans beſoin d'amorces,
Tout en un mot ce que de Dieux charmans
Compte l'Olympe étoient lors à ſa ſuite.
Ce n'eſt le tout; je vis ſous ſa conduite,
Et j'en frémis encor d'un ſaint reſpect,
Je vis ces Dieux ſur moi fondre avec elle.
Je crus alors qu'une guerre cruelle
S'alloit en moi former à ſon aſpect:
Mais rien de moins, la redoutable fievre
Fuit ſans combat, comme un timide lievre
Fuit à l'aſpect du vîte lévrier.
Après cela, la Déeſſe ravie
Marque à chacun des Dieux qui l'ont ſuivie
Le logement qu'il doit s'approprier.
Bacchus d'abord de mon palais s'empare,
Pour poſte, Amour mon cœur s'en va
choiſir,

Les enouemens mon ame vont ſaiſir,
Le doux ſommeil auſſi tôt ſe prépare
A ſe loger dans mes yeux languiſſans,
Non pour toujours, convention fut faite
Que, du Soleil chaque courſe parfaite,
Miſe en trois parts, ſes pavots raviſſans
En auroient une, où ſereins & tranquilles
Mes yeux pour eux ſeroient de sûrs aſyles;
Que de ce cours pendant les autres parts,
Mes yeux pourroient dans leur mince ſtructure,
Loger des Cieux, de toute la nature
La vive image, & celle des beaux arts,
Et pour Iris mille amoureux regards.
La confiance, ou l'abus de ſes forces
Courut remplir l'imagination:
Quant aux déſirs qui n'ont beſoin d'amorces,
Trop bien ſavez leur habitation.
Puis d'autres Dieux, dont n'ai fait mention,
Selon leur rang à leur devoir ſe rendent;
Et la ſanté, de qui tous ils dépendent,
Ne voulut point prendre un poſte arrêté,
Mais ſe logea dans toute la Cité.
Donc, grace à vous, je me vois en ſanté
Mieux que ne fut oncques le fort Hercule:
J'ai toutefois là-deſſus un ſcrupule,
Dont beſoin eſt que vous m'éclairciſſiez.
Je craindrois fort que par haſard n'euſſiez
Fait un mécompte à l'égard de mon age;

Et qu'en faiſant votre pacte enchanteur,
Vous ne m'euſſiez invoqué par malheur
Quelque ſanté trop jeune & trop peu ſage.
J'ai ſur le front trente-ſept ans au moins ;
Or, ſi m'aviez par vos magiques ſoins,
Tout de nouveau fait couler dans les veines
Le même ſang, & les mêmes eſprits
Qui m'animoient à vingt ans, que de peines
J'aurois encor ſous le joug de Cypris !
Il m'en ſouvient, ma ſanté vicieuſe
Dans ce temps-là, tantôt ambitieuſe,
Souvent auſſi par ſon ſimple beſoin,
A cent excès me portoit, & ſi loin . . .
Ah ! ce ſeroit pour moi ſurcroît d'alarmes.
Partant, Seigneur, ſi la choſe eſt ainſi,
Révoquez-là par quelques nouveaux charmes.
Mais non, je fais réflexion ici
Que ce ſeroit pour vous peine trop grande,
Et que le mal n'eſt pas ſi grand auſſi.
Différez donc d'exaucer ma demande,
Sauf à rougir, ſi je vais trop avant.
Ne plus ne moins, il faut auparavant
Que là-deſſus je conſulte ma belle :
Mais je renonce à vos dons importans,
Si ma ſanté perverſe de vingt ans
Ne peut enfin ſe faire approuver d'elle.

ÉPITRE VIII.

A M. GROUT,

Procureur du Roi en l'Amirauté de Saint-Malo, en lui envoyant un Sermon prêché en Catalan dans une Ville de Catalogne, par un Capucin. 1697.

L'ECRIT que vous m'avez remis,
Ainſi que je vous l'ai promis,
Exactement je vous renvoie :
Puiſſe un jour ce pieux Sermon,
Du ciel vous découvrant la voie,
Vous détourner de celle du démon.

Mais je dois dans cette occurrence
Vous avertir, que ſi ces ſaints avis
Ne ſont par vous avec ardeur ſuivis,
La très béate révérence
Des Cucufats (1), des Joüites de Vics (2),
Des Théodats & des Héliotropes (3),

(1) *Le R. P. Cucufat, Traducteur du Sermon.*

(2) *Joüite de Vic, Auteur du Sermon.*

(3) *Théodat & Héliotrope, Approbateurs du Sermon.*

Tous Séraphiques Miſantropes,
Auteurs de cet écrit public,
Empoignant barbe reſpectable
(Car de leur ire c'eſt le tic)
Contre vous au jour redoutable,
Jour où tout ſera ric-à-ric
Peſé par un Juge équitable,
S'éleveront plus haut que le mont *Pic*,
Vous rendant devant Dieu coupable
De la ſemence profitable,
Que vous aurez changée en arſenic.

La très-dévote Saint-Sulpice (1),
Pour éviter le précipice
Qu'elle voit ouvert ſous ſes pas,
A gravé de ce ſaint grimoire
Les documens dans ſa mémoire,
Et veut que juſques au trépas
Joüite de Vic ſoit ſon guide fidele.
En vain l'Amour voltigeant autour d'elle,
Lui fait montre de ſes appas,
Son cœur ne s'en ébranle pas;
Et l'on ne ſait ſi l'amour même,
Loin de la ſoumettre à ſes traits,
Guidé par le pouvoir ſuprême
De ſa vertu, de ſes attraits,
N'ira point prendre la Pelade

(1) *Madame de Saint-Sulpice.*

Dans quelqu'hoſpice Franciſcain,
Et du ſimple Frere Pallade (1)
Endoſſer l'humble caſaquin.
Ah! ſi ce cas fatal arrive,
Filles & femmes, quelle rive,
Quel déſert aſſez écarté
Mettront vos cœurs en ſûreté?
Fuyez, que rien ne vous retienne;
Sauvez par-là votre vertu:
Il n'en eſt point qui ſe ſoutienne
Contre Amour d'un froc revêtu.
Les trois Graces, qu'en cette ville
L'on adore crédulement
Sous le nom des trois Sœurs *Grand-Ville*,
Y ſont toujours tout l'ornement
Des lieux que leur préſence éclaire,
Ornement pourtant dangereux
Autant qu'il ſemble fait pour plaire:
Et tels, parmi leurs jours heureux,
Comptent les jours où la fortune
Laiſſe à leur recherche importune
Entrevoir ces Sœurs ſeulement,
Dont l'ame à ſoi-même ravie
Paie enfin ce léger moment
De tout le repos de ſa vie.
Mais vous nous avez enlevé

(1) *Le Frere Pallade, Scribe du R. P. Circuſat.*

Un certain modele achevé
De la plus aimable jeuneſſe,
Aux yeux vifs & pleins de nineſſe,
Au teint animé par les Ris,
Et de ce même coloris
Dont on peint le Dieu de Cythere.
L'enlévement pour nous fut ſalutaire,
On s'en plaint pourtant : en effet,
Que nous ſert ſon départ funeſte ?
Guérit-il le mal qu'elle a fait ?
Elle fuit, mais le trait nous reſte.

Il n'eſt pas bien certain encor
Que j'aille revoir l'Angleterre,
Parce qu'il manque quelqu'accord
Entre les gens de notre terre,
Et ceux du pays Londinois (1) :
Puiſſe la pacifique Aſtrée
Détourner tous guerriers Tournois
De l'une & de l'autre contrée.
Mais ſi j'y vais (car le temps calme tout)
Dieu m'y donne la patience,
Dont, ſans pouvoir la mettre à bout,
Vous faites tant faire d'expérience
A la ſage Madame GROUT.

(1) *De Londres.*

ÉPITRE X.

A M. COURTIN,

Lorſqu'il fut fait Commiſſaire de la Marine, & Propoſé à la coupe des bois en Auvergne.

1700.

Mon cher Courtin, vous êtes Commiſ-
ſaire,
La Renommée au moins le dit ainſi ;
Bien vous en ſoit, & bien m'en ſoit auſſi
Qui tant d'honneurs reçoit d'un tel confrere.
Ores verrons par vos ordres preſſans
Pin orgueilleux, chêne à tête ſuperbe,
Sous les efforts des haches gémiſſans,
Tomber épars, humiliés ſur l'herbe :
Puis nous verrons ces Géans tranſformés,
De feux, d'éclairs & de foudres armés,
Tout de nouveau s'élever & paroître ;
Et fiers encor plus qu'en leur premier être,
Fouler Neptune & lui donner la loi :
Car dépouiller l'antique chevelure
Qui des hauts monts fait la gente parure,
Sera, dit-on, déſormais votre emploi.
Mais ſur cela, ſouffrez que je vous donne
Un ſage avis, l'amitié me l'ordonne,

Entre les bois qu'abattre vous devez,
Aucuns ſont-ils qui, dès le premier âge,
Par les Amours avec ſoin cultivés,
Servent d'aſyle à tout leur badinage.
De par Vénus gardez-vous d'y toucher;
Mieux vaudroit-il cent fois que de Dodone
Les troncs ſacrés allaſſiez arracher.
J'entends déja cet eſſaim qui bourdonne;
A peine auriez tant ſeulement penſé
D'en effleurer une écorce légere,
Que vous ſeriez de plus de traits percé,
Que ne fut onc quiconque a traverſé
Dans ſon travail l'Abeille ménagere.
Reſpectez donc ces arbres précieux,
Des jeux, des ris, abris délicieux.
Mais, direz-vous, comment les reconnoître,
Quel ſigne enfin peut me les indiquer?
En un ſeul trait je vais vous le marquer:
A leur aſpect en vous ſentirez naître
Ces vifs tranſports, cette douce fureur
Qui s'emparoît jadis de votre cœur,
Lorſqu'aux genoux d'une tendre maîtreſſe
Y receviez careſſe pour careſſe:
Lorſque vos yeux ſur les ſiens attachés
Y découvroient dans ſon ame cachés
Tous les déſirs qui régnoient dans votre ame,
De ces momens chez vous n'eſt effacé
Le ſouvenir; avec des traits de flâme
Dans votre cœur les plaiſirs l'ont tracé,

Plus vieux que vous, il m'en ſouvient encore.
O doux tranſports, qu'êtes-vous devenus !
O temps heureux, ne vous verrai-je plus !
Près d'un objet que j'aime, que j'adore,
Ne dois-je plus voir mes jours, voir mes ans
Prompts & légers fuir comme des inſtans ?
Je vai cherchant quelque objet qui me bleſſe,
Aux plus beaux yeux je préſente mon cœur ;
Mais c'eſt en vain, & ſoit force ou foibleſſe,
Rien ne me touche, & leur charme vainqueur
Ne peut troubler cette paix languiſſante.
Tes traits, Amour, ſeroient-ils émouſſés ?
Ou bien mes ſens appéſantis, glacés,
Me rendroient-ils leur atteinte impuiſſante ?
Seroit ce enfin que tu dédaignerois
Un front marqué de ſon neuvieme luſtre ?
Je le ſai bien, parmi les doux attraits
De la jeuneſſe, Amour, tu trouverois
Pour tes exploits matiere plus illuſtre :
Mais ſouviens-toi qu'à toi ſeul j'ai donné
De mes beaux ans tout le cours fortuné :
Les cheveux gris même couvroient ma tête,
L'âge déja ſur mon front ſillonné
D'un doigt d'airain décrivoit ſa conquête,
Que de tes feux les plus ardens épris
J'aimois encor, je brûlois pour Iris.
Iris, ô Ciel ! quelle divine image
Ce nom charmant vient-il me retracer !
Quels feux, quels traits vient-il de me lancer !

Amour,

Amour, reçois de nouveau mon hommage.
Je le ſens bien, je puis encore aimer ;
Epargne même & tes ſoins & tes armes,
A mes regards offre de pareils charmes,
Sans ton ſecours ils ſauront m'enflâmer.
Mais je m'écarte : hélas ! a cette idée,
Mon cher Courtin, qui ne s'écarteroit !
A ſa lueur qui ne s'égareroit !
De cette erreur une ame poſſédée
La ſuit ſans ceſſe & ne peut la quitter.
Or finiſſons ; car ſi dans la morale
Je vais ici par haſard me jetter,
Mieux vous vaudroit ſans relâche écouter
Le vieux jargon, le babil de cigale
Du vieux époux que ſut honnir Céphale.
C'eſt bien aſſez qu'en fade Céladon
J'aie entonné le ſtyle d'élégie,
Sans qu'empruntant la ſévere énergie
D'un Prédicant, j'aille encore ſur ce ton
Forcer Morphée à venir vous ſurprendre.
Pour bien dormir beſoin n'avez de prendre
Du triſte ennui les pavots trop glacés :
A vos côtés, avec femme jolie,
D'excellent vin avec cave remplie,
Pour vous bercer en voilà bien aſſez.
Mais toutefois avant que je finiſſe,
Si faut-il bien qu'à vos deux Préſidens
Par tendres vœux & de cœur je m'uniſſe.
Sont-ils toujours tous les deux dépendans,

L'un du caprice & du goût variable
D'un Cuisinier, l'autre des accidens
D'une santé fragile & misérable ?
Quoi qu il en soit, lorsqu'avec eux boirez,
Puis-je espérer que pas vous n'oublîrez
Cil qui vous aime autant qu'êtes aimable ?

FRAGMENT DE LETTRE

A M. DE LUZENCAY,

Commiſſaire de Marine. 1702.

Vous le verrez, ſi Dieu vous prête vie,
Vous le verrez le pays Indien ;
Mais, dites moi, quel homme peu Chrétien
Vous en a pu faire naître l'envie ?
Qu'allez-vous faire en ce climat lointain ?
Eſt-ce pour voir de plus proche l'Aurore
Joncher de fleurs les portes du matin ?
Ou déja vieux, formeriez-vous encore
Le projet vain, périlleux, incertain
D'aller chercher quelque riche butin
Aux champs heureux qu'en naiſſant elle dore ?
Eh ! cher ami, vous n'avez pas beſoin
D'aller chercher les richeſſes ſi loin :
Vous en avez en vous même la ſource,
Source où l'on puiſe auſſi les doux loiſirs,
La paix du cœur, les innocens plaiſirs.
De ces faux biens, objets de votre courſe,
De votre cœur retranchez les déſirs.

. . . . . .
. . . . . .

ÉPITRE XI.

RÉPONSE

POUR MADAME BARENTIN,

A une Lettre qu'une de ſes amies lui avoit écrite en Vers 1703.

Sous les feuillages toujours verds
De ce Mont d'où ſans ceſſe, avec un doux murmure,
Coulent & les Chants & les Vers,
Je n'ai jamais dormi: Jamais dans l'Onde pure
Des ſources qu'il renferme en ſon pourtour charmant,
Je n'ai mouillé mes lévres ſeulement.
Si toutefois avec vous je m'engage
A parler le docte langage
Qu'on n'apprend qu'au ſacré Vallon,
Je n'en fais point de vaine excuſe,
Vous me tiendrez lieu d'Apollon,
Votre amitié me tiendra lieu de Muſe.
Ce n'eſt pas la premiere fois
Que le ſimple déſir de plaire
De cet Art inſpira les loix:
Le Dieu même qui nous éclaire,
Apollon à ce ſeul déſir,

Joint aux charmes d'un doux loiſir,
Doit de ſes vers la premiere harmonie.
Par une injuſte tyrannie
Banni des Cieux, il gardoit un troupeau
Sur l'aimable rive d'Amphriſe;
Il étoit ſot alors, comme eſt tout Jouvenceau:
Mais une Nymphe du ruiſſeau,
(Je crois qu'on la nommoit Céphiſe)
Ayant fait à ſes yeux briller un œil piquant,
De ſes attraits ſon ame fut épriſe.
Il voulut plaire, il devint éloquent;
Il fit des vers, il inventa la Lyre,
Il y joignit les doux ſons de ſa voix;
Il fit ſi bien que la premiere fois,
Déja tout l'Univers l'admire:
Ses chants par ſes accords font treſſaillir les bois,
Il ſuſpend les torrens, & leur donne des loix.
Pour l'écouter, Aquilon ne reſpire
Que comme le plus doux Zéphire;
Et l'on vit les Rochers par cet enchantement
Se mouvoir ſur leur fondement.
Jugez ce que devint le cœur de cette Belle,
Je crois qu'elle s'enfuit, du moins elle le dut.
Dieu préſerve la plus rebelle
D'un tel danger, ſi ce port de ſalut
Se rencontre fermé pour elle.
Mais laiſſons Apollon pourſuivre ſes amours;
Ce n'eſt pas mon affaire, & ſur pareil chapitre
Je ſoutiendrois mal un diſcours.

Paſſons à la galante Epître
Que de votre part je reçoi :
Votre tendre amitié pour moi
Dont elle peint le caractere,
Me la rend précieuſe & chere.
Vous en deviez retrancher ſeulement
Toutes les louanges flateuſes ;
Telles douceurs ne ſont pas amiteuſes, (1)
Le cœur parle plus ſimplement.
Vous m'aſſurez que l'aimable Surette, (2)
Ne ſera point légere ni coquette,
Et qu'elle en fait ſes grands jurons ;
Je le crois avec moins de peine,
Que je ne crois que nous ne la verrons
Jamais Naïade, ni Sirene :
Les Déités ne ſont que vaine illuſion,
Qu'enfanterent jadis Rimeurs cherchant fortune ;
Les coquettes auſſi ne ſont que viſion
D'une jalouſie importune :
Il n'en eſt point, déſignez-m'en quelqu'une,

(1) *Ce mot n'eſt pas François ; il eſt formé du mot Gaſcon* amiſtous, *qui ſignifie plein d'amitié, de tendreſſe.*

(2) *En Gaſcon, pour dire une petite Sœur, on dit* Surette, *& un petit Frere* Fieret. *Ce ſont des noms d'amitié.*

Par ſes façons, par ſes appas,
Et je me rends à cette erreur commune ;
Mais non, ne la déſignez pas.
Sur ce portrait imaginaire,
Le monde toujours mal penſant,
Croiroit en reconnoître cent :
Il feroit plus, ſuivant ſa malice ordinaire,
Leurs noms & leurs ſurnoms il iroit proclamer :
Et que ſait-on ? Peut-être iroit-il vous nommer.

EPITRE XII.

A M. LE DUC D'AUMONT.

1706.

JA long-temps a qu'à Paris ſuis giſſant,
Giſſant, vous dis, & ne le dis ſans cauſe :
Car tant piteux eſt mon état préſent,
Qu'un mort & moi ſont preſque même choſe.
Oreilles ai, pas ne diſtingue un ſon,
Mon œil à peine apperçoit la lumiere ;
Enfin mes ſens, d'un foible nourriſſon,
Ont tous repris l'impuiſſance premiere.
Quant à l'eſprit, il eſt plus que le corps
Enveloppé dans d'épaiſſes ténebres :
Plus n'eſt rempli que de penſers funebres ;
Adieu vous dis, vers, chanſons, doux accords :
Adieu vous dis, tant amoureuſe flâme ;
Adieu vous dis, repas délicieux,
Où tant de fois, lors qu'étois ſoucieux,
Triſte & chagrin, ai vu du haut des Cieux,
Paix & gaieté deſcendre dans mon ame.
Adieu vous dis enfin mes chers plaiſirs,
Je quitte tout, juſques à vos déſirs.
Vain que je ſuis ! que dis-je ? je vous quitte :
C'eſt

C'eſt vous, cruels, c'eſt vous qui me quittez.
Malgré le poids de mes infirmités,
Je vous pourſuis, de loin je vous invite
A ranimer cette ame qu'évitez.
Mais vainement, & cette voix tremblante
Qui vous appelle avec un ton plaintif,
Cette démarche & foible & chancelante,
Dont je pourſuis votre troupe volante,
Hâtent l'eſſor de ſon vol fugitif.
Telle, à peu près, eſt cette vieille Fée
Que nous voyons *jeunement* atiffée,
Tâcher encor d'attirer quelque Amant,
Pour le charmer, lui mettre en étalage,
Tantôt un bras maigre & rongé par l'âge,
Tantôt un ſein étayé vainement;
Avec ſoigneuſe & pénible induſtrie,
Pouſſer dehors une levre flétrie,
Que le défaut de ſoutien & de dents,
Laiſſe toujours retomber en-dedans;
Lui faire voir d'autres choſes peut-être,
Dont Dieu me gard de faire le portrait:
Quelque léger, quelque fin qu'il pût être,
Trop ſuis certain, SEIGNEUR, qu'au premier trait
De tant hideuſe & tant orde ſtructure,
Iriez vomir le Peintre & la Peinture.
Nous la voyons enfin ſe travailler,
Et piece à piece ainſi ſe détailler
Devant l'objet que ſon déſir dévore;

Mais ſans ſuccès, & d'autant plus encore,
De cet objet remporter les mépris,
Que plus de ſoin pour lui plaire elle a pris.
Mais revenons à ma theſe premiere,
D'où trop m'ont fait écarter mes déſirs :
Au triſte aſpect de mes défunts plaiſirs,
De mon eſprit éteinte eſt la lumiere,
Et juſqu'à lui mes maux cruels portés
Ont aſſoupi toutes ſes facultés.
Ores pourtant dans cette nuit obſcure
Le Ciel me donne un léger éclairci ;
En profiter eſt ma premiere cure,
Pour vous marquer, SEIGNEUR, que juſqu'ici
En ſa plus noble & plus belle partie,
Mon ame s'eſt de ce mal garantie :
Et c'eſt en celle où vous êtes placé,
Que dans ce Ciel qui devient votre empire,
Nuage aucun n'eſt encore paſſé ;
Que le reſpect à vos pieds y reſpire,
Non celui-là que le haut rang inſpire,
Reſpect eſclave & digne de pitié ;
Mais un reſpect libre, ſincere, tendre,
Et que bien mieux, je vous ferois entendre
Sous le ſaint nom de la douce amitié,
Si parmi nous un uſage barbare
Qu'autoriſa l'urbanité biſare,
Pour diſtinguer les hommes & leurs rangs,
N'avoit proſcrit ce terme envers les Grands.

ÉPITRE XIII.

*A MADAME V***,*

SOUS LE NOM D'ASTRÉE.

De Londres. 1714.

LA ſage, l'aimable Aſtrée,
Dont mon ame pénétrée,
Gardera le ſouvenir,
Juſqu'au jour qui doit finir
De tous mes jours la durée,
M'ordonne de lui tenir
Ma téméraire promeſſe,
De l'amuſer par ces ſons
Que l'harmonieux Permeſſe
Inſpire à ſes nourriſſons.
Muſe long-temps négligée,
C'eſt à toi que j'ai recours:
Puis-je voir ſans ton ſecours
Ma promeſſe dég gée?
Quitte les champs toujours verds,
Que de ſes brillantes traces
Honore le Dieu des vers,
Et de tes Sœurs & des Graces
Emprunte les traits divers.

Vien, accours à ma priere,
Et regarde la carriere
Que je te deſtine ici,
Comme la plus illuſtrée,
La plus périlleuſe auſſi
Où tu te ſois rencontrée.
Prends donc ton plus bel atour,
Et rends-toi digne à ton tour
De paroître aux yeux d'Aſtrée :
Mais des riches vêtemens
Qu'en ce jour ta main prépare,
Bannis les vains ornemens
Dont le mauvais goût ſe pare :
Evite ces faux-brillans
Qui d'autant plus mépriſables,
Qu'ils ont paru pétillans,
Sont parfaitement ſemblables
A ces feux audacieux,
Qui la nuit oſent aux cieux
Contrefaire les étoiles,
Et qui ſous les ſombres voiles
Brillent ſans ſolidité ;
Matiere viſqueuſe & craſſe,
Dont le cours précipité
Ne nous laiſſe aucune trace
Qui marque qu'elle ait été.
Du ſérieux affecté
De ſavante précieuſe,
De l'immodeſte gaité

De fille licencieuſe,
Evite l'air déteſté.
Tu dois, d'un autre côté,
Fuir la froide ſéchereſſe
De l'auſtere gravité,
Comme auſſi la lâcheté
De l'indolente pareſſe.
Mais ſois ornée avec choix
De ces beautés immortelles,
De ces fleurs toujours nouvelles
Qu'à pleines mains autrefois
Moiſſonnerent ſur ces traces
Les Saphos & les Horaces.
Dans leurs contours ſinguliers
Que les traits ſoient réguliers,
Que l'éclat & la juſteſſe
L'un par l'autre ſoutenus,
Que de la délicateſſe
Les charmes ſi peu connus;
Que les graces les plus vives,
Mais dans leur vivacité
Toujours ſimples & naives,
Répandent ſur ta beauté
L'aimable air de nouveauté.
La galante gentilleſſe,
Les jeux badins & les ris,
Près d'Aſtrée auront leur prix
S'ils y ſont avec nobleſſe:

Car badiner finement,
Et ſoutenir l'enjouement
Sans bleſſer la bienſéance,
Souvent ſur le merveilleux,
Malgré ſon air orgueilleux,
Mérita la préſéance;
Et dans le ſacré vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacréon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'apperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma Muſe paroître ornée,
C'eſt Aſtrée & ſes attraits
Qu'ici je viens de décrire.
J'y reconnois tous ſes traits;
C'eſt elle, c'eſt ſon ſourire,
Ce ſont tous ſes agrémens,
Son eſprit, ſon caractere,
Ce feu dont un goût auſtere
Soutient tous les mouvemens:
Oui, c'eſt ſon portrait fidele
Qu'ici je viens d'expoſer.
Mais quel plus parfait modele
Pourrois-je me propoſer?
Et des traits de cette Belle
Juſqu'au fond du cœur frappé,

Pouvois-je, d'elle occupé,
Dépeindre autre choſe qu'elle ?

Par le début de cette lettre, vous devinerez aiſément, Madame, que j'ai enfin reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en François, qui, bien que datée du 22 Décembre, ne m'a été rendue que depuis quatre jours, avec deux autres écrites en Anglois, des 23 & 28 Janvier. Ainſi, voilà bien des richeſſes qui me ſont plus précieuſes que toutes celles que l'avidité des hommes va chercher dans un autre monde, au travers des mers & des dangers ; car celles-là ne me touchent guere, & celles-ci ſont ſelon mon cœur, & le frappent dans la partie la plus tendre & la plus ſenſible.

Je vous avois promis, Madame, de vous rendre quelque jour des Vers François, pour les Vers Anglois dont vous avez orné pluſieurs de vos lettres, & je vous avoue qu'en vous faiſant cette promeſſe, je ne comptois guere la tenir ; parce que j'eſpérois, qu'occupée de choſes plus agréables, vous oublieriez celle-là. Cependant, vous m'ordonnez de le faire, & je vous ai obéi. Le commencement de cette lettre eſt l'exécution de ma parole ; mais je ſuis perſuadé qu'il vous déſabuſera de prendre jamais avec moi de pareils enga-

gemens, à moins que vous ne ſoyiez d'humeur à vous conſoler de l'ennui que ce premier eſſai vous aura cauſé, par la maligne joie de vous ſentir infiniment ſupérieure à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire. Mais permettez-moi de diminuer un peu de votre triomphe, en vous faiſant remarquer que nous ne combattons pas à armes égales, parce que vous êtes dans l'âge qui convient à la poéſie, & que cet âge eſt depuis longtemps effacé chez moi. Le feu qui doit donner l'ame à ce genre d'écrire, cette force nerveuſe qui doit en ſoutenir l'élévation, les graces, l'enjoument, & les fleurs qui doivent en former les ornemens, ne ſe trouvent plus dans un âge refroidi par les années. C'eſt en vain qu'il court après ces ſortes de beautés; elles fuient devant lui, ſans qu'il puiſſe jamais les joindre, pendant qu'elles ſe préſentent d'elles-même à la riante jeuneſſe à qui la moiſſon en eſt réſervée.

C'eſt ainſi que le vieux Titon,
Toujours amoureux de l'Aurore,
L'appelle d'un lugubre ton,
D'un pas tremblant la ſuit encore :
L'Aurore à pas précipités
Fuit cette vieilleſſe inégale,

Et va prodiguer ſes beautés
Dans les bras du jeune Céphale.

Je crains, Madame, que vous ne trouviez l'exemple de Titon & de l'Aurore peu juſte, pour prouver que les beautés de la poeſie fuient la vieilleſſe, & ſe plaiſent parmi les vivacités du bel âge: & peut-être direz-vous que Titon, pour ſe faire fuir par l'Aurore, & Céphale pour s'en faire rechercher, n'avoient beſoin, indépendamment de l'âge, l'un que d'être le mari de cette Dame, l'autre que de ne l'être pas. Je vous avoue que ſi vous me faites cette objection, je n'aurai rien à vous répondre. Car, effectivement, Titon avoit raſſemblé en lui deux qualités peu aimables.

Epoux glacé par les ans,
Il n'offroit pour tous préſens
Que ſa tremblante proueſſe.
Etre vieillard, être époux,
Pour une jeune Déeſſe,
Que de ſources de dégoûts!

Mais, Madame, en abandonnant la comparaiſon, je n'abandonne pas pour cela le privilége qu'elle devoit confirmer; & il eſt toujours vrai que ces feux, ces éclairs, ces foudres, en un mot, cet enthouſiaſme qui caractériſe la poéſie & qui la diſtingue du

diſcours libre, n'ont leur ſource que dans l'ardeur d'un ſang jeune & pétillant, comme eſt le vôtre. On peut, dans un âge plus avancé, faire des vers harmonieux, & leur donner de la nobleſſe ; mais tout cela ne forme jamais qu'un corps bien proportionné auquel manque cet eſprit de vie, que vous répandez ſur tout ce qui ſort de vos mains.

Je ne ſaurois aſſez admirer, Madame, le progrès qu'en quatre ou cinq mois vous avez fait dans la langue Françoiſe. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans cet idiôme, eſt d'une correction parfaite. Tous les termes en ſont propres & choiſis. Les tours de phraſes, malgré la différence qui ſe trouve entre ceux de votre langue & de la nôtre, ſont dans une regle juſte : la maniere de penſer même (car vous ſavez que chaque langue a ſon génie particulier) eſt entiérement dans le goût François. Enfin elle eſt telle, qu'il n'y a perſonne de ma Nation qui ne ſe fît honneur de l'avoir écrite. Si vous continuez un vol ſi rapide, notre langue recevra bientôt de vous des beautés qu'elle n'auroit jamais connues, ſi vous n'aviez daigné lui donner votre attention ; & ce ne ſera plus des bons écrivains de France, ce ſera de vous qu'il faudra que nous allions en apprendre les fineſſes.

Par votre lettre du 23 Janvier, vous me faites des reproches, Madame. Vous ſemblez douter de mon amitié ; vous pouſſez l'injuſtice juſqu'à croire que je vous ai oubliée ; & tout cela, parce que vous n'aviez pas encore reçu une lettre dont vous m'avez depuis accuſé la réception. Cette impatience me fait un très-ſenſible plaiſir, & approche un peu de la mienne : mais vos conjectures me bleſſent infiniment. Je vous ai promis une amitié très-tendre & très-conſtante ; c'eſt me faire injure que d'en douter. J'avois plus de ſujet de me défier de la durée de celle que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, parce qu'elle n'eſt pas de ma part ſoutenue de toutes les aimables qualités qui ſont en vous. Cependant je n'en doute point par la bonne opinion que j'ai de votre cœur ; mais pour vous raſſurer ſur ces doutes, je vais vous fournir un expédient très-certain. Songez ſeulement que je ſuis homme, & que par conſéquent je ſuis vain : vous pouvez enſuite vous fier en toute ſureté à ma vanité, pour la conſtance de mon amitié & de mon ſouvenir ; car rien ne ſauroit tant la flatter que l'honneur d'être de vos amis, & de vous le pouvoir dire.

Nos démolitions, dont vous me demandez des nouvelles, ſe font autant diligemment

qu'il eſt poſſible. Lorſque je ſuis arrivé ici, tous les forts maritimes étoient déjà détruits, & leurs débris furent les premiers objets qui frapperent ma vue, en entrant dans ce Port : ſpectacle qui me toucha très-vivement, quoique j'y fuſſe depuis ſi long temps préparé.

Je les ai vu ces forts audacieux,
Braver Neptune & menacer les Cieux ;
Je les ai vu de cent bouches fatales,
Du Dieu tonnant redoutables rivales,
Vomir, lancer cent foudres à la fois :
Un moment fuit, je reviens, & je vois
De tous ces forts la maſſe fulminée
S'enſévelir ſous la Mer étonnée
Je voir ces monts remplir ſa profondeur,
Et leurs débris, triſte & vive peinture
Du ſort vengeur de l'humaine grandeur,
En moins d'un jour, ſans forme, ſans ſtructure,
N'être plus rien que jouets mépriſés
Des flots par eux ſi long temps maîtriſés.

On a depuis démoli toutes les fortifications de la Ville, le Fort-Louis, le Camp retranché & la Citadelle. On travaille à préſent à la démolition des écluſes & au comblement du port ; & l'on finira tout cela le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour ren-

voyer à vos Dames au plutôt le beau Corps d'Officiers, jeunes, galans, & bienfaits, qui compoſent la garniſon Angloiſe. Car cette garniſon ne peut ſe réſoudre à quitter cette place, tant qu'il reſtera une pierre à renverſer; & elle s'y croit très-néceſſaire pour cette opération. Comme ſi à préſent que toutes les fortereſſes ſont renverſées, la garniſon Angloiſe étoit en état d'impoſer aucune loi par la force, en cas que le Roi ne ſe portât pas à s'exécuter, comme il fait de lui-même, ſelon la bonne foi; & comme ſi dans la ſituation où ſont les choſes, il ne ſuffiſoit pas des Commiſſaires nommés par la Reine, pour lui rendre compte de la maniere dont le Traité eſt exécuté.

Vous n'auriez jamais cru, Madame, que dans mes Lettres j'euſſe dû vous parler d'affaire d'intérêts. En voici une pourtant qui me regarde, & ſur laquelle je vous ſupplie très-humblement de vouloir bien me faire l'honneur de me répondre. Avant que de partir de Londres, j'ai pris trois Billets de la derniere Loterie d'Angleterre; ayez la bonté de me faire ſavoir ſi cette Loterie eſt tirée, & en cas qu'elle le ſoit, ayez agréable de me mander ſi les Billets N°. 11051, 11052, & 11053 ont eu quelque fortune. Quoique vos momens ſoient très-précieux, je compte que vous

voudrez bien en donner quelques-uns à faire cet examen. L'attention que vous y donnerez ſera déja pour moi & pour mes Billets, une fortune d'autant plus grande, qu'elle me viendra de vous, & qu'elle ne dépendra point du ſort.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉPITRE XIV.

A MONSIEUR MALLET,

Pour lui donner avis qu'un homme qu'il avoit ménagé à l'Auteur pour acheter ſa charge de Commiſſaire de Marine, n'avoit pu en obtenir l'agrément du Miniſtre. 1715.

JE comptois ma charge vendue,
C'étoit l'œuvre de votre main :
De lendemain en lendemain,
Vers cette nouvelle attendue
L'eſpoir précipitoit mes pas,
Et dans ma liberté rendue
Je trouvois d'autant plus d'appas,
Qu'à vos ſoins je la croyois dûe.
Sur cela combien de projets,
Que de plans d'une heureuſe vie
Rempliſſoient mon ame ravie
Des plus agréables objets !
La fille la plus malheureuſe
Sous une mere rigoureuſe,
Se fait moins de plans, de plaiſirs
A l'approche de la journée
Qui par les mains de l'Hymenée

Ouvre la porte à ſes déſirs.
Tout ce qu'enfante la penſée,
Tous ces fantômes ſéduiſans
Dont la raiſon eſt offenſée,
Quoique vains, autant que plaiſans,
Etoient pour moi des biens préſens.
Enfin précipitant ſa courſe
Dans un avenir ignoré,
Mon cœur de plaiſirs altéré
Epuiſoit d'avance la ſource
De ceux, qu'en ſa fécondité
Fournit la douce oiſiveté.
Mais cette illuſion frivole,
Comme un ſonge léger s'envole,
Et par ſa fuite elle détruit
De fond en comble l'édifice,
Que par un flateur artifice
Ma folle idée avoit conſtruit.
Je ne puis avoir pour *Pelſaire*
L'approbation néceſſaire
Du Miniſtre du Dieu des Mers;
Non qu'il le trouve en rien coupable,
Mais il ne le croit pas capable
De ſervir ſur ſes flots amers.
De ce Miniſtre toujours juſte,
Je reſpecte les Jugemens,
Et crois qu'à tous ſes ſentimens
Il faut que ma raiſon s'ajuſte:
Car ſans cela j'allois juger

Qu'ici

Qu'ici la lumiere ſurpriſe,
A *Pelſaire* auroit, par mépriſe,
Donné les défauts de Vergier.
Un corps à ſurface blanchie,
Qu'on fait à certain jour placer,
Voit ſur lui tour-à-tour tracer,
Par la lumiere réfléchie,
Les traits bien ou mal compoſés
Des corps qui lui ſont oppoſés:
Ainſi mes couleurs vicieuſes,
Suivant cet optique impoſteur,
Ont pu ſouiller mon Acheteur
De leurs taches contagieuſes.
C'eſt le caprice du deſtin,
Qu'un homme ſage ou libertin
D'affaire ou d'amitié ſe lie,
Par ce contraſte ſa vertu,
S'il eſt heureux, eſt embellie:
S'il eſt par le ſort combattu,
C'eſt en vain que ſon cœur fidelle,
Suivant toujours un ſaint modelle,
Dans ſes vertus eſt affermi;
Leur luſtre apparent l'abandonne,
Et le peuple injuſte lui donne
Tous les vices de ſon ami.
Mais tandis que je moraliſe,
Et qu'ainſi je fais l'analyſe
Des erreurs de nos jugemens,
Je ſens de momens en momens,

S'aggraver le joug qui m'accable.
Mon ſort ſera-t il implacable,
Et veut-il aux infirmités
D'une vieilleſſe languiſſante,
De fers ſans nulle fin portés
Joindre encore la gêne preſſante?
Ah! s'il étoit quelque mortel,
Dont la main adroite ou puiſſante
Brisât ma chaîne embaraſſante,
Je lui dreſſerois un Autel;
Ou du moins par vœux légitimes,
J'offrirois ſant ceſſe en ſon nom,
A Vénus, Minerve & Junon,
Les plus pures de leurs victimes.
Mes vœux en ſeroient écoutés,
Et ſur lui ces trois Déités
Verſeroient à pleine largeſſe,
Plaiſirs, honneurs, gloire & ſageſſe.
Oh! des mortels le plus heureux!
Chacun déja lui porte envie,
Les Belles aux cœurs rigoureux,
De faveurs combleront ſa vie.
Forme-t-il deſſein ſeulement
De chaſſes ou de promenades,
Jour pour Perdrix dans le moment,
Jour tel qu'il le faut aux Dryades,
Pour conduire leur cour aux champs,
L'éclaire, & la terre fleurie,
Répand parfums d'odeur chérie;

Les oiſeaux redoublent leurs chants :
Chacune des ſaiſons bornée
Au ſeul ſoin de ſes appétits,
Lui donne les fruits repartis
Aux quatre ſaiſons de l'année ;
Et quels fruits ? Du goût & des yeux
Ce ſont charmes délicieux.
Quels vins pour lui produit la terre !
Peut-on décrire leurs attraits ?
Auſſi quand il boit à longs traits,
On voit le Maître du Tonnerre,
Et mainte autre Divinité,
Au mépris de leur dignité,
Humer avec avidité
Ce qu'en laiſſe tomber ſon verre.
Dans l'enceinte de ſa maiſon,
Dans le ſein de ſon domeſtique,
Par-tout de la ſage raiſon
Il trouve l'exacte pratique,
Mais d'une raiſon ſans humeur.
Loin de lui chagrine clameur :
Cette attention volontaire
Que la tendreſſe fait avoir,
Le devoir même, juge auſtere,
Sont les ſeuls motifs du devoir.
Femme, enfans, voiſins, tout l'adore,
A peine l'horiſon ſe dore
Des premiers traits du Dieu du jour,
Que la gaité dans ce ſéjour

Etablit ſon aimable Empire :
C'eſt ſa préſence qui l'inſpire.
Comme ce ſont moins ſes bienfaits,
Que l'amour qui les intéreſſe,
Par-tout où ſon regard s'adreſſe,
Il trouve des yeux ſatisfaits.
A ſes déſirs tout ſe conforme ;
Il voit ſes deſſeins s'achever,
Dans l'inſtant même qu'il les forme.
Veut-il aux grandeurs s'élever ?
Auſſi-tôt tous obſtacles ceſſent.
Devant lui les ſcabreux chemins
De ces monts eſcarpés s'abaiſſent :
Des honneurs s'offrent à ſes mains,
Comme l'épouſe complaiſante
S'offre à l'époux qui l'enflâma,
Ou comme l'épi ſe préſente
Au laboureur qui le ſema.
Court-il défendre ſa Partie,
En venger la gloire flétrie,
Punir des peuples révoltés,
Les ſoumettre au pouvoir ſuprême,
La terreur marche à ſes côtés ;
Tout cede & la Victoire même
Frémit à l'aſpect des horreurs
Que cauſent ſes juſtes fureurs.
Sa ſageſſe en tous lieux éclate,
Salomon fut moins conſulté,
Et jamais ſon conſeil ne flate

La plus heureuſe iniquité.
Son équitable autorité,
Sans qu'aucun parti s'en offenſe,
Fait la balance des Etats :
C'eſt l'arbitre des Potentats,
C'eſt leur guide, c'eſt leur défenſe.
Voyez quels biens & quels honneurs,
Combien de ſortes de bonheurs
Prennent leur ſource de ma charge,
Charge pourtant des plus à charge
Au ſage parti que j'ai pris !
Ainſi ne ſoyez pas ſurpris
De voir des rivieres profondes,
Rivales des Pontiques ondes,
D'un petit ruiſſeau dériver.
Mais pourquoi, direz vous peut-être,
De cette charge vous priver,
Si tant de biens en doivent naître !
Vous avez raiſon, mais auſſi
Croyez-vous que de m'en défaire
Je me miſſe tant en ſouci,
Si les biens dont je viens de faire
Cette longue deſcription,
N'étoient plus faux que la chimere,
Fils d'une vaine fiction,
Plus vains mille fois que leur mere.

ÉPITRE XV.

A M. LE DUC DE NOAILLES,

Pour lui demander, en rembourſement de ſa charge de Commiſſaire de Marine, une maiſon de campagne appartenante au Roi.

1718.

JE ne rêve que campagne :
Pour cet innocent ſéjour
Je bâtis & nuit & jour
Mille châteaux en Eſpagne.
Sur cela mes viſions
Forment plus d'illuſions
Qu'une ambitieuſe mere
N'en enfante, & n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit.
Réaliſer ma chimere,
D'un ſeul mot vous le pouvez,
En main, Seigneur, vous avez
Et la forme & la matiere ;
Mais à ce mot plein d'appas,
Sans y ſonger, n'allez pas
Donner ſa puiſſance entiere :
Car tant de force il prendroit ;

Qu'à l'inſtant il me rendroit
Le ſouverain & le maître
D'un palais dont la ſplendeur,
Et dont la vaſte grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maiſon,
Dont la plus ſaine raiſon,
Selon mon rang, ma naiſſance,
Regle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeſte ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre & commode.
Pour ſon plus riche ornement,
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, faſſe éclore
Ses fleurs en toute ſaiſon:
Vue au riant horiſon,
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés préſentant
Dans une juſte portée,
L'aimable variété
Dont en ſa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés:
Côteaux richement ornés,
Plaines plus riches encore ;
Riviere au cours ſerpentant,

Dont le flot qu'elle promene
Par-tout s'en aille portant
Les richeſſes qu'elle amene :
Bois par boſquets diſperſés,
Clochers aux cieux élancés,
Bourgs, hameaux, châteaux, villages,
Divers ſpectacles donnant :
Laborieux attelages
Tantôt les champs ſillonnant,
Tantôt les moiſſons traînant :
Parmi de vaſtes prairies,
Troupeaux ſans nombre paiſſans,
Et ſur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocens
Au ſon de hauts-bois danſans.
Mais quel chant plein d'allégreſſe
Vient de ces côteaux heureux
Que d'un regard amoureux
Le ſoleil toujours careſſe ?
C'eſt Bacchus qui de ſes dons
Vient y couronner l'Automne :
Je reconnois aux fredons
Que la vendangeuſe entonne,
L'air vif & réjouiſſant,
Que ce Dieu, même en naiſſant,
A tous les hommes inſpire :
L'Amour aux yeux ſatisfaits,
Le ſuit, & croît ſon empire
Affermi par ſes bienfaits.

Dieux !

Dieux ! quelle aimable peinture,
Et quel ſpectacle charmant
Pour un cœur ſimple, & n'aimant
Que la plus ſimple nature !
Au-devant de ces plaiſirs
Je ſens que tout mon cœur vole,
Plus enflammé de déſirs
Que n'eſt le Berger qui vole
Un baiſer, tendre larcin,
Sur le blanc & ferme ſein,
Ou ſur la bouche vermeille
De ſa Belle qui ſommeille.
Mais dans cet aimable lieu,
Que la douceur de ma vie
Doit ſembler digne d'envie !
Là, dans un juſte milieu,
La vertu voluptueuſe,
La volupté vertueuſe
Ne ſe ſéparent jamais.
La liberté ſouhaitée
Sans ceſſe y regne auſſi, mais
Modeſte & non effrontée,
Ni telle qu'en ce temps-ci,
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumiere
Mes amis viennent me voir,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la premiere :
Tandis que la propreté,

La ſage ſimplicité,
Délicates & légeres,
Et par bon goût ménageres,
Vont préparer un repas,
Où les mets n'excedent pas
Les beſoins de mon convive;
Mais où vins fins & brillans
Verſent à flots pétillans
Une joie & pure & vive.
Enfin, c'eſt en ce ſéjour,
Que, ſans compter un ſeul jour,
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma deſtinée,
Du même eſprit, du même œil
Dont après chaque journée,
Je vois la nuit ramenée,
Et de pavots couronnée,
Me plonger dans le ſommeil.

Comme je viens de mourir dans ces derniers vers, & d'y mourir avec aſſez de fermeté, il ſeroit contre la vraiſemblance que je les pouſſaſſe plus loin; auſſi-bien, Monſeigneur, les aurez-vous peut-être trouvés longs de reſte: mais je puis, ſans choquer les bienſéances, employer le papier qui me reſte ici, à vous ſupplier très-humblement en proſe, qui eſt, je penſe, le langage naturel des morts comme des vivans, de vouloir bien

vous reſſouvenir de la très-humble priere que j'ai l'honneur de vous faire au ſujet du rembourſement de ma charge de Commiſſaire de la Marine. Le moyen que j'ai pris la liberté de vous propoſer eſt encore dans ſon entier & dans vos mains. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monſeigneur, que des Puiſſances couroient ſur mon marché, & vous faiſoient la même demande; mais j'ai ſur elles le droit de primauté, le droit de votre bienveillance, qui ſemble devoir tout ſurmonter, & ce qui eſt plus puiſſant que tout cela auprès de vous, Monſeigneur, j'ai le droit de la juſtice, car je ne demande qu'un légitime paiement d'une dette très-légitime: & ſans doute, ces Puiſſances n'oppoſent à tous ces droits que le crédit de leur rang. Je ne laiſſe pourtant pas de convenir, après avoir bien balancé leurs forces avec les miennes, que les leurs pourroient bien l'emporter, ſi vous n'avez agréable de mettre la main de mon côté. Enfin, Monſeigneur, je vous ſupplie très-humblement de vouloir bien conſidérer que mon idée s'eſt tellement fixée à la maiſon propoſée pour mon rembourſement, que je n'en détourne pas un inſtant mes regards, & que j'ai pour elle la conſtance & la fidélité que j'éprouvois autrefois dans des attachemens plus doux, mais moins

néceſſaires : que je ſuis nuit & jour en eſprit & en penſée couché ſur le ſeuil de cette porte, comme le ſont ſur le ſeuil de la porte de leurs Maîtreſſes certains Amans malheureux & bannis ; & que ſi par pitié vous ne m'en procurez pas bientôt la jouiſſance, pardonnez, Monſeigneur, l'expreſſion & l'emploi que je vous donne ici, je ne ſai ce que je deviendrai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉPITRE XVI.

A. S. A. R. MONSEIGNEUR *LE DUC D'ORLÉANS*, RÉGENT.

1720.

Vous n'avez pas le temps d'entendre
Les plus juſtes remercimens :
Alix aux yeux doux, au cœur tendre
Etoit ainſi pour ſes Amans.
» Pour des Femmes moins affairées,
Diſoit-elle aux beaux diſcoureurs,
» Gardez ces phraſes meſurées,
» De l'ennui vrais avant-coureurs.
» Ne croyez pas qu'il me ſoucie
» Qu'on reconnoiſſe mes bienfaits :
» Moi-même je m'en remercie
» Dans le moment que je les fais.
» Depuis ſa naiſſance premiere
» Le Soleil répand ſa lumiere,
» L'a-t-on jamais vu s'arrêter
» Dans ſa courſe, pour écouter
» Les graces que lui rend ſans ceſſe
» Tout l'univers qu'il rend heureux !

» Comme à lui, du lôs doucereux
» Il ne me chaut : bonne Princeſſe,
» Rendre mon empire étendu
» Me ſuffit pour me ſatisfaire ;
» Le rendre heureux, c'eſt mon affaire ;
» Et je compte pour moi perdu
» Tout le bien que je ne puis faire.
Mais laiſſons la comparaiſon,
Auſſi-bien critique raiſon
N'en trouve jamais d'aſſez juſte :
Reprenons mon premier objet.
Bienfaits reçus, ſont le ſujet
Sur lequel il faut que j'ajuſte
Compliment proportionné,
Et par-deſſus cela tourné
Suivant votre délicateſſe,
Suivant le goût de VOTRE ALTESSE.
Et voilà purement un point
Qu'ici je n'entreprendrai point.
Suivant cette loi rigoureuſe,
Je n'ébauche ni ne polis ;
J'entreprendrois plutôt d'Alix]
L'œuvre pénible & généreuſe.
Ainſi, Prince, ce compliment
Sera, ſelon mon impuiſſance,
Sincérité, reconnoiſſance :
Ornemens pourtant peu vulgaires,
Et que vous ne trouverez gueres
Parmi les diſcours éloquens

De ceux qui tous les jours appendent
Dans vos temples leurs vœux *cinquans*
Et ſur qui vos bienfaits fréquens
A pleine largeſſe s'épandent.
Car, entre nous, l'auguſte rang
Que vous tenez, ſoit par le ſang,
Soit par talens que la nature
En vous ſe plut à modeler,
N'eſt (& n'allez pas révéler
Cette trop ſincere peinture)
N'eſt, dis-je, à proprement parler;
D'ingrats qu'une manufacture.

ÉPITRE XVII.

A M. LE DUC D'AREMBERG,

En lui envoyant le Recueil de ſes Parodies.

JE vous offre mes Couplets,
Et par deſſus une Epître :
Car nous autres Freres-Lais
Du Premeſſien Chapitre,
Donnons plus qu'on ne voudroit
De ces richeſſes légeres ;
Et nos mains peu ménageres
Volontiers on retiendroit,
Pour au moins leurs dons ſuſpendre,
Quand pour de tels biens répandre,
On voit qu'elles vont s'ouvrir.
Je vais vous en découvrir,
Sous ſceau du ſecret, la cauſe :
Il faut qu'une fois je cauſe
Sur cette profuſion
Qui de nous fait tant médire ;
En voici l'occaſion,
Et pourquoi ne le pas dire ?

VERS, que nous verſons par-tout,
Et que peu de gens écoutent

Ne nous coûtent rien du tout,
Et valent moins qu'ils ne coûtent.
C'eſt, comme ce que j'écris,
Proſe au pouce meſurée,
Où dans eſpaces preſcrits
Rime eſt par force tirée.
Mais de ces Vers qu'APOLLON
Inſcrit au ſacré Valon
Dans un régître fidele,
Pour y ſervir de modele
Aux Diſciples des neuf Sœurs,
De ces Vers, dont les douceurs
Au ſublime mariées,
Par des graces variées
Vous enlevent le Lecteur,
Auſſi-bien que l'Auditeur:
De ces Vers, dis-je, ſont rares
Les offrandes parmi nous.
Non, que nous ſoyons avares
De leurs beautés, ni jaloux;
Mais le nœud de cette affaire
C'eſt qu'on ne ſait guere en faire.
TOUS nos POETES pourtant
Vous diront en s'exaltant
(Car c'eſt une race vaine)
Que de leur fertile veine,
Quand ils veulent s'en mêler,
Ils font à flots découler
Ce beau, ce grand, ce ſublime

Que reſpecte le ſecours
De la ſcrupuleuſe lime.
Mais à leurs trompeurs diſcours
Ne vous laiſſez pas ſurprendre,
(Ils ne ſe connoiſſent point)
Et comme eux n'allez pas prendre
Pour un ſolide embonpoint
La chair moiaſſe & viſqueuſe
Ni la bouffiſſure aqueuſe
Qui leur fait gonfler la peau,
Leur fard pour ſage parure,
Pour graces leur bigarure,
Ni pour or leur oripeau.

Recevez ces PARODIES,
Dont je vous donne un Recueil;
Elles étoient au cercueil
Depuis long temps refroidies,
Elles ont reſſuſcité;
Mais c'eſt ſans avoir quitté
Leur ſérieux caractere,
Plus propre au chant du lutrin
Qu'à ceux du tendre myſtere,
Ou des convives en train.

ÉPITRE XVIII.

A M. L'ABBE' DE V....

A vous, Pere, qui demeure
Faites longue à Caudebec,
Et qui peut-être à cette heure
Y preſſez le rouge bec
De quelque tendre *Alibec*,
Salut, honneur, abondance,
Et ſur-tout indépendance :
Car parmi ſages eſprits,
Ce bien a le premier prix.
J'ai reçu vos deux Epîtres,
Toutes deux dignes écrits
D'un membre de nos Chapitres.
Par-tout tendre ovation
De fraternelle union
S'y fait ſentir, & ſeconde
La force, l'ardeur féconde,
Et le zele tout divin
Dont vous y parlez du vin.
Ah ! ſi du benoît Ignace
Vouliez avec même ardeur
Louer la ſainte grandeur,
Et ſon humble & ſainte race,

Bientôt d'une mitre orné
Et chef d'une Cathédrale,
Pouriez de main libérale
Sur le peuple proſterné
Bénédictions épandre.
En vous toutefois reprendre
Certain vice l'on pourroit,
Ecueil commun de nos ames,
Qui ce projet détruiroit :
C'eſt que trop aimez les femmes.
Or maint Prélat peut prouver,
Qu'à ce but pour arriver
Il faut pieuſement faire
Route par l'autre hémiſphere,
J'entends par la chaſteté.
Car ne plaiſe à la bonté
Du Dieu de qui l'équité
Ou punit, ou récompenſe,
Qu'en cela nul mal je penſe.
Nous attendons chaque jour
Le tant déſiré retour
De l'eſcadre qui ramene
Les délices & l'amour
De toute la gent humaine.
Ja longs-temps a qu'en ces lieux
Ce rejetton de nos Dieux
Devroit s'être venu rendre,
Et pas ne ſaurois comprendre
Ce qui peut le détourner.

J'oſe pourtant ſoupçonner
Que Thétis à l'œil bleuâtre,
A la gorge, aux bras d'albâtre
Epriſe du preux Conti
(Car Déeſſe prend parti
Avec l'Amour & ſa flame,
Comme la doucette femme
De notre ami Saint G. . . .)
Pour avoir temps de lui plaire,
Le retient en ſon chemin
Par maint & maint vent contraire:
Mais enfin il reviendra,
Et du moment qu'il luira
Sur nos déſirables terres,
Mon congé demanderai,
Et je crois que l'obtiendrai,
Et qu'à Paris vous verrai.
Faites ja rincer des verres,
Préparez en quantité
D'un vin à qui la gaité
Si certainement s'allie,
Qu'à ſon ſeul aſpect j'oublie
Que loin de vous j'aie été.

BILLETS EN VERS.

BILLET PREMIER.

A M. LE COMTE DE LA LUZERNE,

Chef d'Eſcadre des Armées Navales du Roi, pour lui donner un rendez-vous chez un ami commun au Marais. 1696.

DEMAIN Mercredi,
Lorſqu'en ſon midi
Sera la journée,
Soupe mitonnée,
Vin riant & frais,
Vin qui d'un cœur tendre
Calme les regrets,
Au fond du Marais
Doivent vous attendre.
Ainſi trouvez-vous
A ce rendez-vous;

Mais de force extrême,
D'auſtere rigueur
Armez votre cœur :
Car en ce lieu même,
Outre le bon vin,
Deux yeux vous attendent ;
Qui jamais ne tendent
Leurs filets en vain.
Moi qui m'en défie
Et qui dois les voir,
De philoſophie
Je vais me pourvoir ;
Et ſi leur pouvoir
Malgré moi m'entraîne,
Je m'y ſoumettrai,
Et ſupporterai
Sagement ma peine.
Il faut ſoutenir
Avec patience,
Ce que la prudence
N'a pu prévenir.

BILLET II.

A M. L'ABBÉ MOREL.

1706.

SI vous croyez que de votre Portier
Tant ſoit épris, qu'exprès de mon quartier
Des Peres noirs, cent voyages je faſſe,
Pour contempler ſa maigre & longue face,
Bien vous trompez, & devez concevoir
Que je ne vais chez vous, que pour vous voir :
C'eſt mon ſeul but. Partant Signor Abbate,
Di veder me sè pur deſiderate,
Facilement pourrez me le prouver,
En me marquant, par légere écriture,
Le jour & l'heure, où, ſans méſaventure,
En votre hôtel ſeul pourrai vous trouver.
Quand je dis *ſeul*, pas ne devez conclure
Que par ce mot je prétende d'exclure
Ni votre vin, de ce ſaint rendez vous,
Ni les amis que dans votre demeure
Pourriez avoir raſſemblés à même heure :
Car tout cela ne fait qu'un avec vous,
Comme avec moi. Mais dans cette aventure
Rien ne requiers, fort de vous rencontrer

Eſprit

Eſprit & corps en parfaite jointure ;
C'eſt tout, chez vous, ce qui peut m'attirer.
Si ſeul étiez, benoîte conjoncture,
Cas fortuné, ſelon moi, ce ſeroit,
Et ſans contrainte amitié parleroit.
Mais ſi d'amis troupe bien aſſortie,
Si joie auſſi, ſi vin s'y rencontroit,
Pas n'en ſeroit moins bonne la partie,
Et ſur eux tous mon cœur moiſſonneroit.

BILLET III.

A M. DE LA FAYE,

Gentilhomme ordinaire du Roi, en lui envoyant la ſoumiſſion d'un Banquier de Londres, de fournir à l'Auteur trois billets de la Loterie d'Angleterre, de l'année 1713.

PAR ce billet, vous recevrez
Trois billets de la Loterie
Qu'à Dunkerque m'apporterez :
En attendant vous filerez
Amuſante galanterie
Près des belles à qui plairez ;
Car celles aux cœurs acérés,
Celles dont la prudoterie
Tient déſirs toujours altérés,
Si bien faites, éviterez
Leur ſavante coquetterie,
Comme feriez la coterie,
De ceux qu'étroitement ſerrés
Tient *Nevvgat* (1) pour filouterie.
Eh ! comptez vos jours, de par Dieu :
Jugez ſi, de leur petit nombre
Qui paſſe & qui fuit comme l'ombre,
On doit en perdre un ſeul. Adieu.

(1) *Priſon de Londres.*

BILLET

DE M. D'AMBLEVAL,

Major du Régiment de Bourbonnois,

A M. VERGIER,

Pour le prier d'engager des Dames à remettre un ſouper auquel il les avoit invitées.

Nous comptions ce jour hardiment
Parmi les plus heureux des nôtres,
Il s'eſt trouvé bien indument
Veille du Prince des Apôtres,
Jour funeſte aux plaiſans repas,
Mais plus funeſte à cette troupe,
Qui déja ſentoit les appas
De boire avec vous mainte coupe.
Elle en portera le chagrin,
Juſques à l'heureuſe ſoirée
Où votre préſence & le vin
Nous en effaceront l'idée.

BILLET IV.

RÉPONSE DE M. VERGIER, A M. D'AMBLEVAL.

1714.

DAMES d'un maintien gracieux,
Dames en qui de tous ſes charmes,
L'Amour, enfant ſéditieux,
A fait ainſi que de ſes armes
Un aſſemblage précieux,
Par un doux penchant entraînées
(Penchant pour le vin ſeulement,
Et que vos ames rafinées
N'en préſument pas autrement),
Acceptent ſans nulle conteſte,
Mais d'un air timide & modeſte,
Le rendez-vous que vous donnez.
Je vois d'ici l'Amour ſourire,
Compter par ſes doigts, & décrire
Les cœurs qui ſeront mal menés:
Parmi ces périlleuſes fêtes,
Le malin éguiſe ſes traits,

Et croit faire autant de conquêtes
Que ces deux Dames ont d'attraits.
Tout beau, Monarque de Cythere,
Prince des minaudiers appas,
Seigneur de l'indiscret myſtere,
Précipite un peu moins tes pas.
Penſes-tu que dans un repas,
Où le grand d'Ambleval préſide,
Le vin manque à notre vertu ?
Et, s'il n'y manque pas, crois-tu
Que protégés de cette Egide,
Nos cœurs redoutent ton flambeau ?
A notre tour auſſi tout beau,
Et ne faiſons pas tant les braves :
L'hiſtoire a cent exemples graves,
Graves autant que malheureux,
D'ivrognes toujours amoureux.
Mais faut-il chercher dans les livres
De ce fait-là d'autres témoins ?
Ne nous voit-on pas toujours ivres,
Voit-on que nous en aimions moins ?

BILLET V.

A M. BRIQUET,

Commiſſaire des guerres à Bergues-Saint-Vinox, pour lui demander à diner. 1715.

SI je croyois que jeudi,
Au coup frappant de midi,
Heure ordinaire aux viſites
Des complaiſans Paraſites,
On pût vous trouver chez vous,
D'un air couvert de myſtere
(Car c'eſt le grand caractere)
J'y prendrois un rendez-vous.
Mais comme intrigue galante
Pourroit bien ce même jour,
Loin du Bergueſque ſejour
Tenir votre ame ambulante,
Ce ſeroit imprudemment
Ce long voyage entreprendre,
Que ſe mettre en mouvement,
Sans auparavant apprendre,
Si ce jour-là ſûrement
Vous tiendrez appartement,
Ou ſi, ſans vous y ſurprendre
En ſecret ébatement

Avec le tendron charmant
Qui votre cœur a ſu prendre,
Jeudi l'on pourroit vous voir.
Faites-le moi donc ſavoir,
Et ſur le champ en brouette,
Ou ſur barque à girouette,
Une place je prendrai,
Et ſans délai vous joindrai
Plus gai que n'eſt l'Alouette,
Lorſqu'elle rejoint le temps
Qui ramene le Printemps.
En attendant, je ſouhaite
Que le benoît Saint-Vinox
Comme un des ſiens vous regarde,
Et vous prenne ſous ſa garde
Juſqu'au temps où doit Enoc,
Avec ſon collegue Elie,
Déclamer mainte Homélie
Sur ce grand jour où les morts,
Quittant leurs lambeaux funebres,
Viendront parmi les ténebres
Des crimes & des remords,
Devant le Dieu redoutable,
Rendre compte de leurs faits,
Et voir punir leurs forfaits
Par un arrêt équitable.
C'eſt à ce jour redouté,
C'eſt à ce jour, Grands du monde,
Au cœur vain, à l'ame immonde,

Que j'attends votre fierté.
Que deviendront ces fantômes
Qui forment votre ſplendeur,
Ces illuſoires atômes
Dont brille votre grandeur?
Vaines images d'une ombre
Qu'un trait paſſager décrit,
Vous ne ferez qu'un vil nombre
Parmi le peuple proſcrit.
Des titres, des noms illuſtres
Diſparoîtront les faux luſtres:
Par leur éclat deviendront
Vos crimes moins excuſables,
Et ce jour-là paroîtront
Vos titres plus mépriſables,
Près du pauvre vertueux,
Qu'un brin d'herbe comparée,
Pour la force & la durée,
Au chêne majeſtueux.
Mais, dites-moi, je vous prie,
Pourquoi vais-je m'aviſer
De prêcher, catéchiſer,
Tandis que d'une frairie
Je viens ici vous tenter,
Frairie encor que porter
Juſques à l'ivrognerie,
Sans miracle nous pourrons,
Selon l'ardente furie
De la ſoif que nous aurons?

Ma vie eſt-elle aſſez ſainte,
Pour prêcher la ſainteté?
Sur ce Sermon débité,
Qui ne croiroit que l'abſinthe
Soit de mon auſtérité
Le mortifiant breuvage,
Et que mon cœur pénitent
M'ait fait le maigre habitant
De quelque déſert ſauvage?
Ainſi maint prédicateur
Fait d'une main libérale,
Dans ſon docile auditeur,
Germer la ſainte morale;
Et voit dans ſon propre champ,
Faute d'un ſoin recherchant,
Ce ſaint germe être la proie
De la dévorante yvroie.

RÉPONSE

DE M. BRIQUET.

M'ADRESSANT votre miſſive,
Si vous m'aviez adreſſé
La veine badine & vive
Qui d'un diſcours cadencé
Vous rend l'eſcrime facile,
J'aurois, en vers, ripoſté
A la demande civile
Que m'avez fait d'un *Torté.*
Trop me deult de votre abſence,
Pour n'avoir impatience
De vous voir le verre en main:
Je vous attendrai demain.

BILLET VI.

A M. GUEREAU,

Commiſſaire de la Marine, pour l'inviter à venir à Bergues-Saint-Vinox diner avec l'Auteur chez M. Briquet. 1715.

Si demain de ſoins vous vaquez,
Comme deux freres enfroqués,
Nous prendrons place dans la barque:
Non pas dans celle de Caron
(Ne plaiſe ſi-tôt à la Parque
De nous faire voir l'Achéron)
Mais dans celle qui ſe promene
Sur un canal délicieux,
Et ſans ceſſe à *Saint Vinox* mene
Maint Pélerin dévotieux.
Là, courte priere dreſſée
(Car celle-là perce les cieux)
Et ſincérement adreſſée
A notre Saint, bientôt après
Soupe à bouillon doré ſervie,
Par d'autres mets ſera ſuivie:
Mes déſirs d'avance & de près
M'en font goûter tous les apprêts.
Dès la ſoupe, vin de Champagne

Mouſſant, pétillant, quoique frais,
Au fruit, gracieux vin d'Eſpagne;
Tous deux pour nos goûts faits exprès,
Suivant leur riante nature,
Gais propos viendront nous fournir.
C'eſt une pénible aventure
Que nous aurons à ſoutenir;
Mais, comme par la pénitence
Nous devons nous purifier,
Il faudra nous mortifier
Avec cette auſtere pitance.

BILLET VII.

A M. L'ABBÉ HARENGER,

Pour lui demander ſi on dineroit chez lui.

1717.

JEUDI ſera-t-il jour d'orgie,
Chanterons-nous *jo Evohe*,
Ou bien doit-il être marqué
Parmi nos jours de létargie?
Ce fait me doit être expliqué,
Afin qu'au cas que ſoit manqué
Ce point de notre liturgie,
Autre part je me réfugie
Pour être à ce devoir vaqué,
Juſques à ce que la bougie
Succede au ſoleil offuſqué,
Quand de ce globe il eſt maſqué.
Mais pourquoi, ſous notre régie,
Notre ordre à ce jour indiqué
Ne ſeroit-il pas convoqué?
Eſt-ce que par aſtrologie,
Déſaſtre chez vous embuſqué,
Nous eſt jeudi pronoſtiqué?
Je n'y crois non plus qu'à magie,
Ni qu'aux pleurs de tendre élégie,

Ni qu'au diſcours alambiqué
D'exagérante apologie.
Donc par bil ſur le champ croqué
Soit par vous l'ordre convoqué ;
Et ſi l'un de nous détraqué,
En d'autres ſoins eſt embarqué,
Son délit avec énergie
Par l'un des cenſeurs attaqué,
Par jugement irrévoqué
Nous le boirons en effigie,
Avec vin ſur lui confiſqué.

BILLET VIII.

Au même. 1717.

DEMAIN jeudi,
Quand de midi
Sonnera l'heure,
De ma demeure
Je partirai,
Et me rendrai
Droit à la vôtre,
Et de tout autre
L'accès fuirai.
J'y porterai
Grand mal de gorge;
Mal qui me point
En un tel point,
Que ſucre d'orge
A l'adoucir
N'a pas encore
Pu réuſſir.
Rhume dévore
Communément
Gens de mon âge,
Et leur ménage
Tout doucement
Place arrêtée,

Peu cher fretée
Sur le Vaiſſeau
Que la pâle ombre
Paſſe ſans nombre
Au noir ruiſſeau.
Adieu, cher pere:
Demain, j'eſpere,
Nous nous verrons,
Et déduirons
Propos frivole,
Par qui du temps
Qui fuit, qui vole,
Plus courts encor paroîtront les inſtans.

BILLET IX.

A M. L'ABBÉ DE PUIMARTIN,

Pour l'inviter à dîner. 1719.

Mon cher Abbé, qu'êtes-vous devenu ?
Vous voir ſouvent, & propos ingénu
Qu'à ſon Ami volontiers on révele
Vous confier, comme on dit, tout à nu,
Faiſoient jadis mon plus cher revenu ;
Ores, de vous je n'ai plus de nouvelle.
Dans quelque piége êtes-vous retenu ?
Car il en eſt de mainte & mainte ſorte
Qui tous les jours ſont tendus dans Paris.
Et dont il eſt difficile qu'on ſorte,
Quand une fois on s'y trouve ſurpris.
Ces piéges-là, ce ſont le Jeu, la Table,
Puis ces Enfans portans arc redoutable,
Qui voltigeans de maiſon en maiſon,
Et qui cachés ſous un tendre ſourire,
Sous un regard qu'on ne ſauroit décrire,
Comme recors, vous mettent en priſon.
Or, quel que ſoit le nœud qui vous retienne,
Pour le briſer employez tout moyen ;
Et s'il ne faut qu'une magique Antienne,
Pour vous tirer de ce fatal lien,

Dévotement pour vous je vais la dire.
Répétez la mot à mot après moi,
Et vous verrez (non sans panteux émoi)
Si l'Enfer même oſera me dédire.
„ Par la chaſſieuſe Frynnis,
„ Par Mégere à gueule édentée,
„ Par Alecton moins déreſtée
„ Pour ſes ravages infinis,
„ Que pour ſon haleine empeſtée.
„ Que PUIMARTIN ſoit délivré
„ De la glu ſordide & tenace
„ De l'énorme & profonde naſſe
„ Où le pauvret eſt empêtré :
„ Que demain chez moi, libre & leſte,
„ Il vienne de ſon pié croté,
„ Prendre un dîner mal apprêté
„ Que lui gardoit l'Ire céleſte.
„ Toutefois comme il trouvera
„ Chez moi Dames gentes & belles,
„ Qu'avec elles il dînera,
„ Que peut-être, même avec elles.....
„ (Car on ne ſait, ſous leur bonnet,
„ Ce que leur caprice lui garde)
„ Pour qu'avec goût on le regarde,
„ Et qu'il s'y préſente plus net :
„ Qu'amour ſur ſes aîles l'apporte,
„ Ou du moins à la Chevre-morte,
„ Ses bras au col entortillant,
„ Ses jambes fretin-fretillant,

„ Comme un écolier réfractaire
„ Que fouette un Régent auſtere.

Le chaume eſt fait, & sûr de ſon ſuccès
Je vous attens jeudi dans ma demeure,
Au point précis qui fait la douzieme heure:
De votre joie appellez les accès,
Et les portez, s'il ſe peut, à l'excès.
Ce n'eſt Raiſon c'eſt bien plutôt Folie,
Qu'une Raiſon qui jamais ne s'oublie.

BILLET X.

*A M**.*

REPAS d'Amis, tels que me préſentez,
Sont bien ſouvent repas mal apprêtés.
Tout par ſes mains Négligence y diſpoſe:
Le Vin du crû par le Maître vanté,
Et des Valets les plus glouts rebuté,
Sur le buffet tranquillement repoſe,
Sans craindre là nul furtif larcin; mais
Ce n'eſt le tout. Ragouts, Rot, Entremets,
Font en mauvais ſur le Vin même enchere:
Si que j'en ſors bien aimant, bien aimé,
Mais avec ſoif, & de plus affamé;
Et que, malgré tendreſſe qui m'eſt chere,

Comme un certain, volontiers penſerois,
Et librement à mon Hôte dirois,
D'amitié moins, & plus de bonne chere.
Pas ne requiers non plus, de ces Feſtins
Dont régaloit jadis chez les Latins
Ses familiers le ſomptueux LUCULLE
(Cet autre excès n'eſt pas moins ridicule)
Mais qu'entre Amis, où faſte eſt retranché,
On donnât peu, mais exquis, recherché;
Que du beſoin l'économe juſteſſe
Seule des mets fixât la quantité,
Que le bon goût, que la délicateſſe
En fît le choix, réglât leur qualité.
Bref, d'amitiés ſages, bien entendues
Je voudrois voir tout repas limité,
Et circonſcrit dans ces deux étendues.

BILLET XI.

A M. SAMUEL BERNARD,

Pour l'inviter à diner.

DEUX Dames très-bonnes à prendre,
Et meilleures encore à rendre
(Car toutes Dames sont ainsi)
Aujourd'hui dîneront ici,
C'est-à-dire, dans ma taniere.
Vous me feriez grace piéniere,
Si vous vouliez venir aussi
Prendre place en cette Partie:
Par ce moyen, de tous appas
Elle se verroit assortie.
Mais pour que vous n'y manquiez pas,
Ce mot suffit: « Je vous assure,
» Que vous rendrez par ce bienfait
» Mon cœur pleinement satisfait.
C'en est assez, le charme est fait,
Et je tiens la chose si sûre,
Que déja, plein de son effet,
Pour vous un couvert je prépare,
Et déja de mon cœur s'empare
Le riant transport des plaisirs.
Puisse le vôtre en ses désirs

Obtenir tout avec largeſſe.
Il en eſt un bien sûr moyen :
C'eſt de ne ſe propoſer rien,
Que par l'avis de la Sageſſe.

BILLET XII.

A M. DE LA FAYE,

Pour l'inviter à dîner.

SI dans un ménage naiſſant,
Et qui de l'enfance premiere
Montre ſur ſon front innocent
La ſimplicité coutumiere,
Vous oſez courir le danger
D'un repas frugal & léger,
Demain venez chez moi le prendre.
A cela ſi je dois m'attendre,
J'aſſemblerai dans ce repas
Non, de *Vénus* gentes Prêtreſſes,
Aux yeux brillans, aux blondes treſſes :
Mon âge ne le permet pas.
Je dois reſpecter mes années,
Et ne pas faire cet affront
A cent rides que ſur mon front
Treize luſtres ont ſillonnées :

Mais j'aurai ſoin d'y raſſembler,
Sans trop loin le nombre en étendre,
Des gens qui ſavent vous parler,
Et mieux encore vous entendre :
Sur-tout, riante liberté,
Franchiſe au parler véritable,
Seront d'un & d'autre côté,
Aſſiſes près de vous à table.
De plus le Secret gardera
Avec vigilance la porte,
Et par ſes ſoins empêchera
Que l'air même avec ſoi n'emporte
Aucun ſon de ce qu'on dira,
Lorſque la joie un peu trop vive,
Sans nulle réſerve, ouvrira
Le cœur d'un ſincere Convive.

BILLET XIII.

A M. L'ABBÉ HARENGER,

ET A M. PERELLE,

Pour les inviter à dîner.

ENTRE *Perelle* & l'Abbé *Dérangé*
Que ce Billet ſoit partagé,
Et que tous les deux il invite
A venir demain à midi
Dîner chez moi : ce demain eſt Jeudi,
Et comme le temps paſſe vîte,
Pour être enſemble plus long-temps,
Qu'ils s'y rendent à midi même ;
Car impatiemment j'attends,
Lorſque j'attends des gens que j'aime.
Qu'ils comptent que je leur ferai
Chere frugale & très-légere ;
Mais à cela je ſupplérai
Par un moyen qu'amitié me ſuggere :
Ils m'auront, & je les aurai.

BILLET XIV.

Aux mêmes.

JE vous attends, bien aiſe de vous voir,
En même-temps fâché de ne pouvoir
Chez *Camilly* (1) ſuivre vos pas lubriques,
Gourmands auſſi : car vous portez les deux,
Tant de vos corps ſont bonnes les fabriques.
Mais par malheur, rhume au regard hideux
Depuis huit jours dans mon ſein ſe promene,
Et tant s'y plaît à détruire, à briſer
Que vous diriez à l'y voir maîtriſer
Que mes poumons ſoient ſon juſte domaine.
Mais quelque jour plus fort que lui ſerai :
Car pour ſecond le lâche a pris la fievre,
Et ſecondé du vin qu'implorerai
Le ferai fuir, comme chiens font un lievre.

(1) Officier de Marine, le même qui, en 1721, conduit à Conſtantinople l'Ambaſſadeur de la Porte *Mehemet Efendi*.

BILLET XV.

A M. H....

Pour réponſe à une Lettre en vers qu'il avoit écrite à l'Auteur.

DE votre Epître en Vers, Abbé, j'ai fait lecture,
Et d'elle tout peſé comme en un trébuchet
Style, papier, encre, écriture,
Ah! que j'en aime le cachet!
Galimathias, & dame *Obſcurité*
N'a pas long-temps enſemble ont contracté
Ce nœud fatal qu'épouſaille on appelle.
Pas ne ſai bien qu'elle fut la Chapelle
Où ſe forma ce conjugal accord:
Car onc ne fus, & pas ne ſuis encor
Trop curieux de hanter l'un ni l'autre;
Mais un enfant au monde en eſt venu
Bien légitime, & par eux reconnu:
Et cet enfant, c'eſt cette Epître vôtre.

LETTRES
MÊLÉES
DE PROSE ET DE VERS.

LETTRE PREMIERE.
A M. L'ABBÉ DE V...

1690.

CE que vous me marquez de la converſion de Mr. l'Abbé de M.... m'a été très-agréable, mon Révérend Pere ; nos bonnes œuvres & nos bons exemples commencent à germer & même à produire des fruits, & nous devons tout eſpérer d'un arbre dont les commencemens ſont ſi heureux. Je conſens de tout mon cœur à la réception de ce Propoſant. C'eſt la meilleure acquiſition que nous puiſſions faire, & les talens aimables qu'il avoit pour les amuſemens frivoles du ſiecle appli-

qués à l'objet, & joints au sérieux de nos devoirs, le rendront quelque jour la pierre la plus solide des fondemens de notre Ordre Bacchique. Mais prenez garde à ne vous pas laisser séduire aux graces naturelles de la personne, & à ne prendre pas pour zele fervent & pour conversion sincere, ce qui n'est peut-être qu'un dépit léger, & qu'une volage désertion de l'empire honteux sous lequel l'Amour l'a fait si long-temps gémir. Enfin vous devez, suivant les fonctions de la charge de Commissaire-Examinateur qui vous est confiée, mettre le Prosélite à de rudes épreuves, & fouiller, s'il se peut, dans tous les replis de son cœur, avant que de l'initier dans nos mysteres; de crainte qu'il ne se trouvât parmi nous un profane souillé des impuretés de l'Amour.

Tel que le vit la troupe impie
Des Corsaires de Tyr ravager leur vaisseau,
Nous le verrions, ce Dieu plein de furie,
Troubler de nos repas l'appareil le plus beau,
Changer le Champenois en âpre vin de Brie,
Ou même le changer en eau.

Cela me fait frémir, & vous ne sauriez trop prendre de précautions pour prévenir ces malheurs. J'écris aujourd'hui au nouveau

Converti, & je lui donne quelques inſtructions ſur la grandeur de l'état qu'il va embraſſer. Joignez-y vos conſeils de vive voix, & ſur-tout inſtruiſez-le par de bons & de fréquens exemples. Je ne devois aller à Paris que dans huit jours, mais je hâterai mon retour pour me trouver à cette cérémonie, & j'y ſerai mardi ſans faute. Je vous envoie en attendant l'hymne que vous me demandez pour la réception du Propoſant, & comme Edile, vous y ferez faire un chant convenable.

Bacchus ſois à jamais loué :
Un profane, à l'amour autrefois dévoué,
Pour te ſuivre a briſé ſes chaînes ;
Daigne tourner ſur lui ce regard enjoué,
Qui des plus malheureux ſait adoucir les peines :
Bacchus ſois à jamais loué.
O ! vous, par qui d'Amour le joug fut ſecoué,
Vous plus heureux encor, dont le cœur inflexible,
A cet écueil fatal n'a jamais échoué,
Accourez, & chantez dans ce ſéjour paiſible :
Bacchus ſoit à jamais loué.

Je trouve que vous avez bien diſpenſé les emplois que chacun doit remplir dans ce

grand jour, excepté le P.... de.... auquel il falloit, ſelon votre coutume, donner celui de *Præfectus annonæ*, & lui faire bien entendre que l'*Annona*, parmi nous, conſiſte plus en vin qu'en toute autre choſe. Au reſte, mon R. P. je ſuis depuis huit jours dans la plus belle campagne du monde, avec quatre Dames que vous connoiſſez, & qui forment une compagnie bien meilleure qu'à moi n'appartient. Nous y faiſons la meilleure chere du monde. Nous y buvons le plus excellent Champenois qui ſe ſoit bu de l'année, de la glace par-deſſus le gouleau des bouteilles, & parmi tout cela je ne ſuis pas content. Il n'y manque nulle choſe, mais je n'y vois point nos Sœurs.

Triſte imperfection de la nature humaine !
Quoi ? par de vains & de vagues déſirs,
Corrompre nos plus doux plaiſirs,
Et les changer toujours en peines ?
Le vin même, le vin, le bien le plus charmant
Qu'aux bienheureux mortels le Ciel benin propoſe,
N'eſt point exempt de ce déréglement :
Il aſſaiſonne toute choſe,
Et nous déplaît ſans aſſaiſonnement.

Adieu, mon R. P. je vous entretiens long-

temps, parce que je compte que vous m'aimez, & que vous vous plaisez avec moi : si je compte mal, ne me le laissez pas connoître. Je suis, &c.

LETTRE II.

A M. L'ABBE' DE M....

1690.

QUE vous venez de m'apprendre une agréable nouvelle, mon cher Frere ! car je puis maintenant vous donner ce nom. & qu'elle a bien flatté mon cœur par son endroit le plus sensible ! Vous aimant comme je fais, que pourois-je souhaiter avec plus de passion que de vous voir dans le chemin où vous êtes enfin entré ? Je me suis senti des entrailles de Pere à la lecture de votre lettre, me flattant que mon bon exemple n'a pas peu contribué à vous faire aimer Dieu. Que j'aime à voir le zele que vous me marquez ! Cependant, & j'espere que vous voudrez bien me le pardonner, je ne saurois m'empêcher de m'en défier : je sai que les meilleures actions ont souvent des causes vicieuses, & je crains que votre conversion ne soit de ce caractere.

N'eſt-ce point, dites-moi, quelque tendre dépit
Qui vous fait renoncer à l'amoureux Empire ?
Souvent on croit éteindre un feu qui s'aſſoupit :
Mais à peine un air libre un moment on reſpire,
Qu'on renoue un lien qu'à regret on rompit.
Notre chronique n'eſt remplie
Que de ſemblables déſerteurs,
Qui, ſi-tôt que l'Amour préſente une amniſtie,
Quittent l'étendard des buveurs.
Un regard un peu fier fait fuir le cœur volage,
Un regard un peu doux dans l'inſtant le rengage.

Conſultez bien votre cœur, & examinez avec ſoin votre vocation, avant que de vous engager plus avant. Bacchus n'eſt pas un Dieu qui ſouffre impunément qu'on profane ſes myſteres : l'exemple de Penthée doit vous faire trembler. Cependant ſi votre converſion eſt véritable, & s'il n'y a plus à craindre en vous que les fragilités attachées à l'humaine nature, vous pourrez les prévenir,

ſi vous ſuivez exactement les préceptes que je vais vous donner.

Si vous voulez vous conſerver fidelle
A ce Dieu qui par ſa liqueur
Maintient la paix dans notre cœur,
Déclarez à l'Amour une guerre éternelle,
Et fuyez avec fermeté
Tout ce qu'on appelle beauté.
Fuyez même juſqu'à la laide :
L'Amour ſe ſert de tout ; cet artificieux
Vous ſéduira peut-être à l'aide
D'une bouche édentée, & d'un œil chaſſieux.
Votre vertu trop chancellante encore,
Contre ce ſexe entier doit vous tenir armé ;
Sous cette fleur repoſe un ſerpent qui dévore.
Quand vous ſerez en grace confirmé,
Ainſi que nous le pouvons être,
Nous vous en permettrons davantage peut-être ;
Peut-être même alors nous vous ordonnerons,
Suivant la fermeté que nous vous trouverons,
De joindre au vin quelque jeu de tendreſſe.
Une pointe d'amour aſſaiſonne un repas,
Pourvu qu'il n'y domine pas,
Et que mettant à part ennui, ſoupçon, triſteſſe,

On aime ſeulement pour boire à ſa maîtreſſe.
Défaites-vous ſur-tout du vain entêtement
D'acquérir le ſurnom d'aimable & de charmant :
Ce fantôme léger autrefois prit naiſſance
Aux bords de la Garonne, & d'un cours véhément
Il s'étendit par-tout preſque dans un moment :
Pour pere il eut l'orgueil, pour mere l'inſolence ;
Ses ſœurs ſont la légereté,
Le menſonge, la vanité :
Il eſt ſans corps, & n'a que l'apparence.
Tant que de ce poiſon vous ſerez infecté,
De revivre en Bacchus perdez toute eſpérance.
Ce Dieu veut la ſimplicité ;
L'innocence, la vérité
Sont les ſeules vertus qu'il aime ;
Du moment que vous le ſuivrez,
Il vous rendra le maître de vous-même,
A ſa ſuite vous trouverez
La joie & les plaiſirs, la grandeur & la gloire ;
Mais ſi vous déſirez être encor mieux inſtruit
Des ſolides biens qu'il produit,
Liſez ſeulement mon hiſtoire.

LETTRE III.

A M. LE BARON DE WALEF,

Lieutenant-Général des Armées d'Angleterre.

De Dunkerque en 1714.

SALUT au cher Baron,
Dont le triſte Caron
Pourra paſſer quelque jour dans ſa barque
Les mânes ſurannés,
Lorſqu'aux champs fortunés,
L'appelleront les décrets de la Parque :
Mais de qui les écrits
Au premier rang inſcrits
Jamais du Stix ne verront l'eau ſouphrée,
Si par amuſement,
Il leur fait ſeulement
Subir par fois ſa critique éclairée.
Son eſprit abondant,
Sans ceſſe le guidant
De traits en traits, de peinture en peinture,
Il laiſſe avec mépris
Aux ſtériles eſprits,
L'humble travail de l'exacte rature.
Mais qu'il ſonge pourtant,
Qu'à ce ſoin important,

Des beaux eſprits la gloire eſt attachée,
Et qu'une belle fleur
Vante en vain ſa couleur,
Si ſous la ronce on la laiſſe cachée.
D'un vol audacieux,
Il monte juſqu'aux cieux,
Et là prenant en ſes mains le tonnerre,
Il dicte à Jupiter
Docile à l'écouter,
Ces fiers diſcours par qui frémit la terre.
De cent nouveaux attraits,
Ses aimables portraits
De Vénus même embelliſſent l'empire :
C'eſt de ſes entretiens,
Minerve, que tu tiens
Tous les conſeils que ta ſageſſe inſpire.
S'il décrit les beaux arts,
S'il chante les haſards,
Et les travaux des martiales armes,
Par-tout le merveilleux,
Non d'un air orgueilleux,
Mais ſimple & noble, y fait briller ſes charmes.
Mais ſouvent ces beautés
Souffrant à leurs côtés,
D'expreſſions lâches & mal rendues,
L'ennuyeuſe froideur,
Sont, malgré leur ſplendeur,
Sous ce nuage indignement perdues.

Je ſais qu'on ne peut pas
Toujours du même pas,
Dans les écrits marcher vers le ſublime ;
Que de l'antiquité
Il ne nous eſt reſté
Aucun modele, où la mordante lime
Ne trouvât ſon emploi ;
Que même à cette loi
Fut aſſervi le grand chantre d'Achille,
Dont la veine par fois
Mêle, faute de choix,
Une eau bourbeuſe au plus louable chile.
Mais eſt-ce à ce défaut,
Eſt-ce à cela qu'il faut
Qu'en le ſuivant, notre vol ſe limite?
Eſt-ce par un regard
Farouche, ou ſans égard,
Par des pieds nuds, que Caton l'on imite?
C'eſt ſa fiere vertu,
Ce roc en vain battu
Par tous les flots d'une mer infidelle ;
C'eſt ſon cœur indompté,
Sa mâle fermeté,
Que l'on ſe doit propoſer pour modele.

Ainſi, de ces écrits
Dont de fameux eſprits
Ont juſqu'à nous orné différens âges,
Les endroits excellens

Doivent à nos talens
Preſcrire ſeuls des loix par leurs uſages ;
Et ces feux éclatans
Doivent en même-temps
Servir de phare à ceux qu'ils autoriſent
A trop les imiter,
Pour leur faire éviter
Tous les écueils où leurs vaiſſeaux ſe briſent.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que vous ne vous attendiez pas à recevoir aujourd'hui de moi une pareille critique ? Je puis vous aſſurer que je ne m'attendois pas non plus à la faire ; mais je m'y ſuis trouvé inſenſiblement engagé, & voici comment.

S'il vous reſte encore quelqu'idée du petit commerce que nous avons eu enſemble en Angleterre, vous devez vous reſſouvenir que la veille de mon départ de Londres, vous me fîtes l'honneur de me donner à dîner chez vous avec deux Dames très-aimables ; qu'en ce repas, il s'émut entr'elles & vous une diſpute au ſujet du nombre des parts auxquelles eſt partagée la troupe des Comédiens de Paris, & que vos ſentimens différens ſe terminerent à une gageure de quelques guinées : mais que, comme perſonne n'auroit pu vous juger à Londres, vous me fîtes l'honneur de me charger de m'infor-

mer du fait, lorſque je ſerois en France, & de vous marquer enſuite ce que j'en aurois appris.

Vous aurez de la peine, Monſieur, à trouver quelque rapport entre cette hiſtoire, & la critique que j'ai miſe à la tête de cette lettre: effectivement, ces deux parties ſont difficiles à joindre, elles ſe joindront pourtant à la fin.

N'ayant pu trouver en cette ville de gens aſſez inſtruits de ce fait, pour que, ſur leur rapport, je puſſe fonder un jugement certain, il fallut prendre le parti d'en écrire à Paris: je le fis, & je n'ai reçu que depuis quinze jours ſeulement une réponſe déciſive ſur cette queſtion.

Tout cela n'amene point encore la critique; mais m'y voici bientôt arrivé.

Dès que j'eus reçu cette réponſe, je me mis en devoir de vous expliquer ſimplement ce que l'on m'avoit mandé: mais en prenant la plume, il me ſouvint de quelques Odes, & d'une Tragédie que vous aviez bien voulu me lire en diverſes fois que j'avois eu l'honneur de vous voir chez vous. Il me reſſouvint auſſi que j'y avois trouvé des choſes excellentes, & marquées au coin des meilleurs ouvrages; que j'y en avois trouvé d'autres moins bonnes, & que ces dernieres

n'étoient telles que par votre ſeule négligence. Sur cela, il me vint, par maniere d'enthouſiaſme, l'idée de la critique que vous venez de lire.

Vous connoiſſez par vous-même la force de ce vent-là, & vous ſavez qu'un Vaiſſeau qui l'a reçu dans ſes voiles, eſt forcé de ſuivre ſes impulſions, & d'aller par-tout où il lui plaît de le conduire. Ainſi il lui fallut obéir, & j'aurai l'honneur de vous dire que cette critique, toute légere qu'elle eſt, n'a pas laiſſé de me coûter beaucoup, à cauſe de la meſure des vers à laquelle je me ſuis aſſujetti.

Peut-être trouverez-vous, Monſieur, qu'au lieu de vous faire ce long récit ſur la naiſſance de cette critique, & ſur les douleurs de mon accouchement, j'aurois mieux fait de la retrancher, & d'étouffer cet enfant dès le berceau; ou, qu'ayant oſé le produire devant vous, je devois vous faire des excuſes, ſoit à cauſe de ſa hardieſſe, ſoit à cauſe de ſa mauvaiſe conformation.

Je vous réponds que je n'ai pas pris le premier parti, parce que la tendreſſe de pere m'en a empêché; que je ne prendrai pas le ſecond, parce qu'il y auroit en cela un air de fauſſe modeſtie poétique qui ne me convient point: que même ce que je dis ici, a

un ton de preface érogatoire qui me déplaît, & que s'il vous faut quelque satisfaction pour la témérité de ma censure, vous l'avez entre vos mains, & que vous êtes le maître de la traiter comme elle mérite.

Je passe maintenant à la décision de votre dispute, & changeant de décoration, je prends un air grave & austere, non pas selon le merite de la matiere sur laquelle je vais prononcer, mais selon la qualité & l'office de juge dont je vais me revêtir.

Ainsi le sévere Minos,
Et ses collegues infernaux,
Du haut d'un trône respectable,
L'urne fatale entre les mains,
Prononcent aux pâles humains
Leurs arrêts d'un ton redoutable.
Et de quoi s'agit-il souvent?
D'un rien plus léger que le vent,
D'une virginité félée,
Ou d'une femme violée:
Et si Lucrece paroissoit
Dans quelqu'une de nos séances,
Et que, suivant les bienséances,
Elle pût dire ingénument
Le secret de son aventure,
Du fier Tarquin, dans le moment,
Vous verriez insensiblement

S'adoucir l'affreuſe peinture,
Et comme devant Aquilon
Diſparoît un léger atôme,
Soudain de ce viol félon
Diſparoître le vain phantôme.
Peut-être auſſi vous ſouvient-il
De celle-là, qui cajolée
Par damoiſeau jeune & gentil,
Si fort en devint afolée,
Que dans ſa chambrette avec lui,
Verrouillant ſoigneuſement l'hui,
Souvent elle ſe tint célée:
Puis, ſuivant tranſports inconſtans,
Alla ſe plaindre, au bout d'un temps,
D'en avoir été violée.
Mais le juge des plus matois,
L'interrogeant d'un ton courtois,
» Bon Dieu! dit-il, c'eſt grand dommage,
» Que beauté méritant l'hommage
» Du mortel le plus endurci,
» Ait été maltraitée ainſi.
» Or, je gage avec certitude,
» Qu'à ſes fins pour mieux arriver,
» Le méchant vous a fait trouver
» Du plaiſir dans ſa turpitude.
» Vraiment, beaucoup. Hé, penſez-vous,
Répliqua la fille ingénue,
» Sans cela, qu'à ſes rendez-vous

» Cent fois je fuſſe revenue ?
» Non, certes : mais ſi tendrement
» Je l'aimois, j'en étois aimée,
» Qu'en ſes bras je reſtois pâmée,
» Dès qu'il me touchoit ſeulement ;
» Et quand ſans pouls, ſans mouvement,
» Sans voix même, ſans connoiſſance,
» Mon eſprit aux cieux s'envoloit,
» Alors de toute ſa puiſſance
» Le perfide me violoit.

Voilà encore un terrible écart que je viens de faire, Monſieur, & ſi je ne me hâte de décider bruſquement votre diſpute, je crois que je n'y parviendrai jamais : car ce jugement ſemble fuir devant vous.

Comme fuyoit jadis devant le pieux Enée
La terre, à ſon repos par le ſort deſtinée.

Je vous dirai donc enfin, Monſieur, que la Troupe des Comédiens de Paris, ou pour mieux m'expliquer, que les profits de la Comédie ſont partagés en vingt & trois parts ; que de ces vingt & trois parts, il y en a environ la moitié qui ſont conſervées en entier à quelques-uns des Comédiens, & que le ſurplus eſt diviſé aux autres en quarts, en demies, & en trois quarts de parts, ſuivant

le mérite, l'ancienneté, ou la faveur des ſujets.

Je ne ſai à qui de vous cet éclairciſſement donnera le gain des guinées pariées; mais je ſai bien à qui je ſouhaite qu'il le donne, & vous le devinerez aiſément. J'eſpere même que, quoique vous ſoupçonniez que mes vœux ne ſont pas pour vous, vous ne vous en offenſerez pas. Quand vous voudrez attirer les ſouhaits de votre côté, vous devez prendre ſoin de vous donner des parties adverſes moins aimables & moins ſéduiſantes que celle que vous aviez dans cette occaſion.

Permettez-moi, Monſieur, de l'aſſurer, auſſi bien que ſon amie, d'un ſouvenir très-reconnoiſſant de leurs manieres gracieuſes & polies, & d'un ſouvenir qui entraîne après lui tous les ſentimens qu'elles méritent.

On nous dit ici, que la lenteur des démolitions de *Dunkerque* excite de grandes clameurs dans le pays où vous êtes. Si ces clameurs doivent ceſſer avec leur cauſe, elles ne dureront pas long-temps; & de la maniere dont on travaille, tout ſera fini dans moins de deux mois. Les Forts maritimes, la Ville, le Camp retranché, le Fort-Louis, les jettées ſont détruits: la Citadelle l'eſt auſſi, mais elle n'eſt pas encore, ſuivant le Traité, égalée à la terre. Il ne reſte donc plus qu'à

la raſer, à démolir les écluſes, & à former le batardeau qui doit fermer le Port, & c'eſt à quoi l'on travaille à force.

C'eſt-là un triſte ſpectacle pour ceux qui en ſont les témoins, & ſur-tout pour ceux qui, comme moi, ont vu conſtruire la plupart de ces travaux. Ce que j'en regrette le plus, ce ſont les Forts maritimes qui étoient ſuperbes, & d'une magnificence étonnante.

Je les ai vus, ces Forts audacieux, &c. (1).

M. le Duc d'*Aumont*, pour lequel je ſuis perſuadé que vous vous intéreſſez beaucoup, me mande, Monſieur, qu'il a eu une violente attaque de goutte. Ainſi les infirmités ont enfin trouvé un talon dans cet *Achille*. Une ſanté comme la ſienne, & dont il uſoit ſi libéralement, auroit mérité qu'il fût exempt de cette loi commune à tous les hommes; mais il y a ſi peu de juſtice dans ce qu'on appelle *Nature*, que c'eſt peut-être à cauſe de ce grand uſage, & de cette libéralité même, qu'elle l'y a aſſujetti. Les plaiſirs de toute eſpece perdront par-là au moins autant que lui : ſon goût & ſes forces étoient pour eux une chalandiſe qu'ils auront de la peine à

(1) Voyez ci-deſſus pag. 60.

trouver ailleurs. Quant à lui, il s'en dédommagera par les amuſemens de l'eſprit, étant auſſi capable de ces derniers que des autres. Cependant, toutes choſes bien conſidérées, je trouve qu'il perdra beaucoup dans cet échange. Les amuſemens de l'eſprit ont, à la vérité, leur douceur : mais ils nous laiſſent trop à nous-mêmes, pour qu'ils puiſſent nous occuper agréablement : car c'eſt, je penſe, préciſément pour l'eſprit qu'a été fait le proverbe qui dit : *Il n'a de pire Maiſon que la ſienne.* L'eſprit n'eſt guere heureux dans la contemplation de lui-même, parce qu'il ne ſe connoît pas ; il faut qu'il s'élance au-dehors, qu'il ſe tourmente dans la recherche ou dans l'uſage des différentes maſſes de matiere qui l'environnent, & qu'il croit mieux connoître, qu'il ne ſe connoît lui-même. Il n'y a que les plaiſirs des ſens qui puiſſent le tenir dans une extravagance amuſante.

Si vous voulez en convenir, comme j'en conviens franchement, nous le ſavons, nous en qui l'âge a fait ces malheureux retranchemens que les infirmités font dans les autres. Notre eſprit à qui nos ſens ſe refuſent, eſt obligé de ſe tenir chez lui ; mais combien d'ennemis y eſſuie-t-il ? Ce que je dis-là, Monſieur, n'eſt pas tout-à-

fait ſuivant l'exacte regle de la ſageſſe : auſſi ne s'agit-il ici que de parler ſelon l'humanité, & non ſelon le Stoïcisme, qui tâche, mais très-inutilement, d'élever l'homme au-deſſus de l'homme.

Si Madame *Gaiſche* & Mademoiſelle *Belformer* ſe rendent toujours les Dimanches à la Meſſe de M. l'Ambaſſadeur de Veniſe, pour troubler la dévotion de tous les aſſiſtans, je vous prie, Monſieur, de vouloir bien leur dire que je les honore infiniment, & que je ſouhaiterois fort de les y voir encore, aux riſques des diſtractions qu'elles pourroient m'y cauſer.

Je ne doute point que vous n'alliez toujours & même très-ſouvent, chez Mademoiſelle *de Maroze*, pour y admirer la vertu la plus polie qu'il y ait dans le monde. Ayez agréable, Monſieur, d'aſſurer elle & Monſieur le Marquis *de Miremont*, de mes très-humbles reſpects. Si vous voyez Mademoiſelle *Ogletorpe* (& ne vous y trompez pas, c'eſt de l'aînée que je vous parle, c'eſt de cette zélée *Toris* qui ſemble n'avoir raſſemblé en elle la beauté, l'eſprit & les graces, que pour n'en faire aucun uſage), ſi, dis-je, vous la voyez chez Mademoiſelle *de Maloze*, je vous prie de vouloir bien lui dire que je l'aime très-tendrement ; &

qu'elle n'aille pas ſe ſcandaliſer de cette expreſſion familiere. Mon âge, & le reſpect qui accompagne ce ſentiment, juſtifient de reſte la liberté de mon expreſſion: d'ailleurs, quand je me ſerois ſervi de termes détournés pour dire ce que je penſe d'elle, ne les auroit-elle pas rendus elle-même à leur véritable ſens? Elle ſait que tous ceux qui la voient, penſent comme moi, & je ne fais, en m'exprimant naïvement, que lui épargner la peine d'une traduction.

Nous devons au vrai mérite
Des hommages aſſidus :
Cette loi nous eſt preſcrite
Par nos cœurs qui lui ſont dus.
Puiſqu'en elle il ſe rencontre,
En elle il doit nous charmer ;
Et le Ciel ne nous la montre,
Que pour nous la faire aimer.

Je crois, Monſieur, qu'en voilà bien aſſez, & que par la longueur de cette lettre, vous trouverez que je n'ai que trop réparé le temps que j'ai paſſé ſans vous écrire, & ſans vous marquer la reconnoiſſance que j'ai & que je conſerverai toute ma vie, des honnêtetés que j'ai reçues de vous pendant mon ſéjour à Londres. Il me reſte pourtant

pourtant encore à vous demander des nouvelles, ſi du moins vos affaires vous permettent de m'en donner, & à vous aſſure que je ſuis, &c.

LETTRE IV.

A MADAME LA COMTESSE *DE VIREVILLE.*

1716.

IL y a long-temps, Madame, que j'ai la proviſion de *Caſſe-Noiſettes*, que vous me fîtes l'honneur de me demander, le dernier voyage que je fis à Bois le Vicomte : il y a long-temps auſſi que vous les auriez, ſi je ne m'étois opiniâtré à vouloir vous les porter moi-même ; mais des affaires qui me ſont ſurvenues, & de petits voyages dont je n'ai pu me diſpenſer, m'en ont empêché. Je ſuis accoutumé à trouver toujours des obſtacles à ce qui me ſeroit le plus agréable ; mais cette habitude ne rend pas mon malheur plus ſupportable, ſur-tout quand il me prive de l'honneur de vous voir. Je ne pourrai pas cette fois encore me rendre auprès

de vous avec M. *de Senezan*, & je me vois par-là contraint de confier au haſard, & entre les mains de la premiere perſonne qui ira où vous êtes, le dépôt important de la commiſſion dont vous avez bien voulu me charger.

Parmi ces *Caſſe-Noiſettes*,
Il en eſt un à ſifflet,
Qui bien mieux que les muſettes,
Et que l'aigu flageolet,
Fait danſer ſur la fougere
Le Berger & la Bergere.
Je l'ai furtivement pris
A la Dryade *Thémie*,
Que l'autre jour je ſurpris
Sur l'herbe tendre endormie.
Quel fut mon étonnement!
Lorſqu'au premier ſifflement,
Au premier ſon que je tire
De ce groſſier inſtrument,
Je m'apperçois que j'attire
Du fond des ſombres forêts,
Et maint faune, & maint ſatyre,
Qui traverſant les guérêts,
Dans l'inſtant m'environnerent,
Et ſi bien me contournerent,
Que je ne pus m'évader.
Mais leur ayant, ſans tarder,

Montré la Nymphe couchée,
Soudain près d'elle attachée,
Cette troupe me laiſſa,
Et ſoudain je pris la fuite,
Sans vouloir ſavoir la ſuite
De ce qui lors ſe paſſa.
Je puis toutefois vous dire,
Et je le puis ſans médire,
Qu'au travers du ſon bruyant
De cette agreſte eſcouade,
J'entendis en m'enfuyant,
De grands cris de la Dryade;
Non, de ces cris irrités,
Dont, faute d'autre défenſe,
Contre une brutale offenſe
S'arment les fieres beautés:
Mais de ce cris que la joie
Inſpire, arrache aux Amans,
Lorſque le cœur ſe déploie
Au plus tendres mouvemens.
Auſſi m'a-t-on fait entendre,
Que ce ſifflement étoit
Le meſſager qui portoit
Des Nymphes laſſes d'attendre,
Aux champêtres Déités
Les ſuprêmes volontés.
Ainſi dans les promenades
Que vous faites dans vos bois,
Gardez-vous d'aller par fois,

En guiſe de ſérénades,
Ou par autre jeu follet,
Faire ſonner le ſifflet,
De peur que quelque brigade
De ces chêvres piés cornus,
Autour de vous parvenus,
Ne vous prît pour la Dryade.
Mais, que dis-je? & quel danger
Courriez-vous dans cette affaire?
Aucun qui ne ſoit léger:
Partant vous devez en faire
L'épreuve, en vous amuſant.
Les Divinités ruſtiques,
Comme les Dieux domeſtiques,
Ont un eſprit bienfaiſant.
D'autre part, à la campagne,
Où vous paſſez tant de jours,
On a ſouvent, ou toujours,
La triſteſſe pour compagne;
Et pour s'y déſennuyer
Il faut de tout eſſayer.
Ce point, & la patience,
Dont doivent, dès le matin,
S'armer gens de ſapience,
Sont le fruit le plus certain
De toute humaine ſcience.
Ce n'eſt le tout, faites-en
Faire auſſi l'expérience
Par l'aimable *Senozan*:

Elle eſt jeune, & doit apprendre
Ce que c'eſt qu'un Dieu Sylvain,
Sans en voir de près, en vain
Elle voudroit le comprendre.
Du moment qu'ils la verront,
Combien ils treſſailliront !
De plaiſir ils bondiront,
Ils ſauteront, danſeront,
Pour leur *Reine* ils la prendront,
De fleurs ſes pas ſemeront,
Sa louange ils chanteront,
Des Autels lui dreſſeront,
Qui de parfums fumeront ;
Enfin ils l'adoreront,
Et leurs cœurs ne ſuffiront
Aux tranſports qu'ils ſentiront.

J'avois deſſein de faire paſſer le *ſiffet* des mains de Madame *de Senozan*, en celles de Mademoiſelle *de Vireville*, & des mains de Mademoiſelle *de Vireville*, en celles de Mademoiſelle *Meuſnier*, & de toutes ces autres Demoiſelles : ç'auroit été un nouveau jeu de corbillon, qui peut-être n'auroit pas déplu à leur curioſité & à leur jeuneſſe badine ; mais j'ai appréhendé que, plus ſérieuſe qu'elles, vous ne trouvaſſiez ce jeu là trop long ; & j'ai craint d'ailleurs que, quoique je n'euſſe en tout cela donné que de très-bonne & très-

agréable beſogne aux Dieux de vos bois, ils ne trouvaſſent que je leur en aurois trop donné.

Je déſirerois fort d'apprendre à Monſieur l'*Abbé* quelque circonſtance de la Régence de S. A. R. M. le *Duc d'Orléans* : mais deux raiſons m'empêchent de le faire. La premiere, eſt que je n'en ſais aucune ; la ſeconde, que M. *de Senozan*, qui eſt parfaitement informé, prendra ſoin de l'en inſtruire.

Parmi vos bois à routes ſans pareilles,
Sous un chapeau claquant ſur les oreilles,
En ſoutenant d'un pieu long & peſant
Ses pas tardifs, mais plus sûrs que les nôtres,
Monſieur l'Abbé va-t-il toujours diſant
D'office Saint les ſaintes Pate-nôtes ?
Mais croyez-vous que le vieil Homme en lui
Ne trouvât pas encore quelque appui ?
Et s'il trouvoit ſous ſes pas endormie,
Bergeronnete accorte & bien à point,
Comme trouvai la Dryade *Thémie*,
Jureriez-vous que, comme moi ſimplet,
Il lui volât ſeulement ſon ſifflet ?
Bien jurerois que n'en jureriez mie.
Si le voulez cependant, le croirai :
Mais dans ma foi fermement je dirai,
D'un tel haſard Dieu préſerve ma vie.

Au reſte, Madame, je vous dirai dans la

plus grande affliction de mon cœur, que, faute de trouver un logement dans vos quartiers, je prévois que je ſerai contraint d'en prendre un au marais. Cet éloignement me fait trembler, & quelque aſſuré que je me croie de l'honneur de votre amitié, & de celle de Madame *de Senozan*, je ne ſaurois m'empêcher de craindre que me voyant moins, vous ne m'aimiez moins auſſi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

EN vérité, Mademoiſelle, on a grand tort de ſe défendre du chagrin, comme l'on fait d'ordinaire : car il eſt certain que la triſteſſe nous fait vivre bien plus long-temps que le plaiſir.

Depuis que vous n'êtes plus ici, il me ſemble que j'ai vécu ſix cents ans, au lieu que ſi je vous y avois toujours vue, tant de ſiecles auroient été réduits à quelques momens, encore m'auroient-ils ſemblé bien courts. Ce n'eſt pas que depuis votre départ nous n'ayons eu ici des occupations aſſez agréables : nous avons eu pendant deux jours une troupe de Conſeillers du Parlement fraîchement ſortis de la Tournelle criminelle, qui à chaque repas ont rapporté devant nous cinq ou ſix Procès de *pendus*, de *roués*, de *brûlés*, & autres bagatelles divertiſſantes ; mais en votre abſence, tout cela n'a pu nous réjouir, & je vous jure que ni le maître de la maiſon où je ſuis, ni moi, n'avons pas ri une ſeule fois à tous ces récits.

Il y eut hier une foire fameuſe. Mr. . . . . y régala les filles du village, d'une grande collation

collation & des violons. Nous danſâmes avec elles pendant deux heures, & je vous aſſure que j'en fus fort édifié : car jamais on n'a danſé plus dévotement qu'elles font ; & ſi ce n'eſt qu'en danſant elles ne ſont pas tout-à-fait à genoux (quoiqu'il ne s'en manque de guere), elles ne ſauroient ſe tenir à l'Egliſe plus modeſtement qu'elles ſont lorſqu'elles danſent.

Au ſortir de là, nous allâmes nous régaler à la paroiſſe d'un quart-d'heure d'*Orgue*, & tout cela ne put encore nous divertir, quoique l'Organiſte fît le diable-à-quatre pour y parvenir : & que pour faire plus de bruit, il appuyât ſes deux coudes & les deux pieds tout-à-plat ſur le clavier.

Enfin, loin de vous nous ſommes ſi durs à la joie, que le concert même de trompettes marines que vous ſavez, ne nous plairoit pas ; mais il me ſemble qu'il y a aſſez long-temps que je vous parle par *Nous*, & que je me mêle d'expliquer les ſentimens de Mr.... par les miens : Trouvez bon, s'il vous plait, que je ne vous parle plus que de moi, & que je vous aſſure que votre retour eſt le ſeul remede qu'on puiſſe apporter à l'ennui que me cauſe votre abſence.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

JE ſuis bien fâché, Mademoiſelle, que vous ayez perdu toute votre joie, & je vous aſſure (pour parler quolibet) qu'il s'en faut bien que ce ne ſoit moi qui l'ait trouvée : Je ſuis dans un accablement de triſteſſe qui vous feroit pitié, quand vous ne ſeriez pas sûre, comme vous l'êtes, que c'eſt vous qui la cauſez. Ainſi, c'eſt mal vous adreſſer, que de me prier de vous divertir par mes lettres, & vous devez bien juger qu'un homme qui ne vous a point vue depuis huit jours, & qui n'eſpere avoir ce plaiſir que dans huit autres n'eſt pas en état d'écrire des choſes divertiſſantes.

De quoi s'aviſe auſſi Madame votre mere d'accoucher encore, & après avoir, en vous, mis au monde tout ce que le ciel a jamais formé de plus parfait, ne devoit-elle pas s'en tenir-là ? ou du moins, ſi elle vouloit éprouver (s'il eſt vrai, comme tout le monde le dit, que toutes les beautés & toutes les graces aient été épuiſées en vous) s'il n'en reſtoit pas quelques-unes encore pour un nouvel ouvrage, pourquoi empêche-t-elle

qu'on vous voie pendant qu'elle eſt dans ſon lit ?

Je ne ſaurois vous remercier aſſez des moyens que vous me propoſez pour tromper la vigilance de votre portier & de votre gouvernante, & je ne manquerai pas de les mettre inceſſamment en uſage. L'invention de m'habiller en *Ramoneur* ne me paroît guere sûre, parce qu'étant naturellement fort noir, je ſerois aiſément reconnu ſous ce déguiſement. C'eſt pourquoi je ſerai obligé de me ſervir du deuxieme moyen, qui eſt de me métamorphoſer en *Zéphire*. Franchement je défierois le plus fin de me reconnoître ſous cette figure légere ; mais j'entends que vous ſerez ma *Flore* : il eſt bien juſte, ſi je ſuis *Zéphire*, que vous ſoyez *Flore*, qui de tout temps fut ſa reine & ſa maîtreſſe.

Vous ſerez Flore, & moi Zéphire
Toujours ſoumis à votre Empire.
J'ornerai votre ſein, vos bras & vos genoux,
Des fleurs que vous ferez éclore ;
Mais du moins me permettrez-vous
Ce qu'à Zéphire permet Flore ?
Il joue avec elle, il cajole,
En jouant quelquefois il vole,
Sur ſa bouche & ſon ſein, les baiſers les plus doux,

Il lui vole autre choſe encore ;
Mais enfin me permettrez-vous
Ce qu'à Zéphire permet Flore ?

Ne ſoyez pas alarmée, Mademoiſelle, de la propoſition que je vous fais, & qu'elle ne vous empêche pas de donner les mains à l'exécution de mon entrepriſe : Le *Zéphire* le plus amoureux ne ſauroit faire que du vent, & je m'aſſure que pour le plaiſir de me voir, vous courrez volontiers ces riſques. Préparez-vous donc à me recevoir demain dans votre chambre entre onze heures & minuit. Il faudra que vous preniez le ſoin de tenir votre fenêtre ouverte ; car c'eſt par-là que je dois entrer. Je me gliſſerois bien par la ſerrure ou par quelqu'autre fente, mais je ſais que vous craignez les vents coulis, & je ne voudrois pas vous faire mal : ainſi je paſſerai par la fenêtre, & quand vous ſentirez un petit je ne ſai quoi de chaud & de doux, dites à coup sûr que c'eſt moi que vous ſentirez.

Adieu, belle *Flore*. Je vous prie de dire à Mademoiſelle votre ſœur, que je meurs d'impatience de la revoir, & que de toutes les fleurs, il n'en eſt point que je baiſaſſe avec plus de plaiſir, que celles de ſon teint. Si je pouvois me partager, je la *zéphiriſerois* le plus amoureuſement du monde ; mais il n'eſt pour moi qu'une *Flore*.

Je ne ſuis point de ces légers zéphirs
Qui pour toutes les fleurs forment mille déſirs :
Je ne cours point de fleurette en fleurette ;
Comme je n'ai qu'un cœur, je n'ai qu'une amourette,
Et ſuis, dans l'ardeur de mes feux,
Auſſi fidele qu'amoureux.

LETTRE VII.

Quoi ! de tous les côtés on me jette des cœurs ?
Je ne vois en tous lieux que des ruiſſeaux de pleurs
Que fait couler ma rigoureuſe abſence !
Par qui faut-il que je commence
A ſoulager de ſi vives douleurs ?
J'en ſuis de tous côtés également la cauſe,
De tous côtés auſſi le mérite eſt égal.
C'eſt à toi de choiſir, commence, ſi tu l'oſe,
Choiſis, mon cœur, tu ne peux choiſir mal ;
Mais hélas ! le moyen que jamais il choiſiſſe !
Et pourroit-il, ſans injuſtice,
Choiſir, s'il ne les prend toutes quatre à la fois !

S'il adore la brune, il brûle pour la blonde,
Chacune lui paroît charmante & ſans ſeconde,
Sans pouvoir démêler qui le tient ſous ſes loix.
Je ne ſaurois finir ce trouble déplorable.
Quoi ! par trop de bonheur dois je être miſérable ?
Ainſi mourut de faim, dit-on,
Autrefois un âne équitable,
Entre deux botes de chardons.

De bonne ſoi, Meſdemoiſelles, cet exemple m'épouvante, & ce ſeroit une étrange tache à ma réputation, ſi, comme ce nouveau Pâris, je m'allois laiſſer mourir faute de ſavoir me déterminer, & que pour épitaphe on allât faire graver ces trois derniers vers ſur mon tombeau. S'eſt-on auſſi jamais aviſé de venir accabler un homme à force de douceurs ? Et n'eſt ce pas vouloir écarteler un cœur, que de venir ainſi quatre perſonnes également aimables pour l'attaquer ? Encore n'eſt ce pas le pire que j'y trouve, & je m'eſtimerois fort heureux, ſi vous pouviez, à force de tirer, en prendre chacune votre part : mais ce que je crains davantage, c'eſt qu'il ne s'oppoſe lui-même à ce partage, & qu'il ne veuille ſe donner tout entier à une

ſeule de vous. S'il en arrive ainſi, je ne ſuis pas encore à la fin de mes peines, & je ne me trouve guere moins à plaindre que le pauvre défunt Ane. En attendant ce grand choix, ſouffrez que je me dife à toutes également, &c.

LETTRE VIII.

MA main tremble en vous écrivant :
Ainſi l'on voit trembler ſouvent
La main d'un malheureux qui découvre avec crainte
Une ſecrette ardeur dont ſon ame eſt atteinte.
N'allez pas toutefois croire légerement
Que quelque amoureuſe contrainte
Cauſe chez moi ce tremblement :
Ce n'eſt que de froid ſeulement.

Vous pouvez juger de-là, Mademoiſelle, que l'hiver eſt fort rude ici, & ſi vous joignez à cela que les lieux où l'on ne vous voit pas, ſont des lieux bien triſtes, vous pourriez certainement conclure que ce pays-ci eſt à préſent très-affreux. Ce que l'on y fait de mieux eſt de ſe chauffer ; ce que l'on y

fait de plus ordinaire, eſt de s'ennuyer. J'aurois peut-être des choſes plus agréables à vous mander, ſi j'avois comme vous le ſecret de pénétrer dans les cœurs. Il y en a quelques-uns ici, où je trouverois de grands événemens à décrire; c'eſt pourtant un ſoin que je me donnerois bien inutilement, & je ſuis certain que toute éloignée que vous êtes, vous y découvriez plus de choſes que je ne pourrois vous en raconter.

Si le haſard vous fait tourner les yeux du côté du mien, je vous prie d'en bien démêler les ſentimens. Ce que vous y trouverez à main droite, eſt le *reſpect*. Vous verrez même de ce côté-là les noms de pluſieurs perſonnes qui le partagent, comme celui de Madame votre mere, le vôtre, & celui de Madame votre tante. A main gauche, vous verrez quelque choſe de plus vif & de plus remuant, avec le ſeul & unique nom de Mademoiſelle votre ſœur. C'eſt vous dire aſſez que c'eſt-là que ſe tient la *tendreſſe*. Il eſt bon pourtant que vous y regardiez de près : ces ſentimens ſont ſi reſſemblans, que ſouvent je m'y trompe moi-même, ſur-tout pour ce qui vous regarde, & vous pourriez aiſément prendre l'un pour l'autre; en ce cas le mal ne ſeroit pas grand, & lequel que vous priſſiez, je ſerois aſſez civil pour ne vous en pas dédire.

Je n'aurois pas cette même complaisance, si vous doutiez que je fusse, &c.

LETTRE IX.

Vous m'ordonnez, Madame, de vous écrire quelqu'une de mes aventures amoureuses : cet ordre m'embarasse beaucoup. Je suis, comme vous savez, en réputation d'homme très-discret, & la discrétion ne convient guere avec ces sortes de confidence. Je suis d'ailleurs, comme vous le savez encore mieux, très-soumis à toutes vos volontés : comment accorder tout cela ? Je crois en avoir trouvé le moyen, & cinq belles Dames avec qui je suis ici l'ont approuvé. C'est de vous raconter une aventure, sans vous en nommer l'Héroïne. Ces mêmes Dames ont bien voulu aussi choisir l'aventure parmi toutes celles que, malgré mes précautions, la Renommée a publiées dans le monde. La voici :

Aimer, est un tribut que chacun à son tour
Doit à ce Dieu fatal que l'on appelle Amour.
Le plus sage est celui qui s'en acquite :
On résiste vainement.

Heureux ! ſi l'on en étoit quitte
Pour le payer une fois ſeulement.

J'avois déja aimé plus d'une fois ; mais telle eſt notre malheureuſe foibleſſe, où plutôt telle eſt la douceur de ce malheureux penchant, que, loin de s'en rebuter, une paſſion n'eſt qu'une diſpoſition à une autre. Enfin, pour vous le dire en un mot, je vis une perſonne aimable, & ce qui eſt aſſez ordinaire, je l'aimai. J'eus même le bonheur de ne pas lui déplaire. Vous trouverez cet aveu peu modeſte ; mais quand on ſe mêle d'être hiſtorien, il faut être fidelle. Quoi qu'il en ſoit, j'aimai & je fus aimé. Dans un état ſi heureux, je paſſois les heures du monde les plus douces, & telles que ſont à préſent toutes celles de votre vie ; mes empreſſemens, mes ſoins augmentoient à tous momens, & mon bonheur, qui de ſon côté faiſoit un pareil chemin, avoit atteint la meſure de ma tendreſſe qui étoit extrême ; mais qu'il eſt peu de félicités durables, & qu'Amour pourra peu ſe vanter d'établir de parfait bonheur, tant qu'il laiſſera à la Fortune quelqu'empire dans le monde ! Il ſurvint à la perſonne que j'aimois des affaires importantes qui l'appelloient dans une Province éloignée, & malgré notre déſeſpoir, il fallut nous quitter.

En faiſant nos triſtes adieux,
Que de pleurs verſerent nos yeux!
Vous euſſiez dit que nous perdions la vie.
Heureux Amans, qui pouvez voir toujours
L'objet dont votre ame eſt ravie,
Vous ne connoiſſez point les peines des Amours.

Après la perte que je venois de faire, loin d'y chercher des conſolations, comme on fait ordinairement dans le monde, je ne voulus ſonger qu'à m'abandonner entiérement à ma douleur. Paris me paroiſſoit un lieu peu propre à ce deſſein : les plaiſirs qu'en foule on y trouve ſans ceſſe, ne laiſſent guere le temps de s'affliger ; il me falloit une retraite plus tranquille & plus ſolitaire. Je la trouvai bientôt dans un lieu que votre préſence a ſouvent fait le ſéjour des ris & des graces, & que votre abſence rendoit alors très-convenable à la triſteſſe dont j'étois accablé. C'eſt B***. J'y paſſai quelques jours, heureux à ma maniere, c'eſt-à-dire, pleurant & ſoupirant ſans me contraindre. Un ſoir, entr'autres, après avoir long-temps promené mes chagrins dans tous les détours de cette ſolitude, j'arrivai dans ce bois qui eſt entre le parterre & le canal, ſéjour inconnu aux rayons du ſoleil, & au milieu duquel eſt un

jet d'eau qui ſe perd parmi les branches des plus hauts arbres.

Que ce lieu parut doux à mon cœur languiſſant !
Qu'il ſavoit bien flater ma triſte inquiétude !
Le murmure des eaux, l'ombre, la ſolitude
Font doucement rêver un malheureux Amant.

J'avois renoncé à tous les plaiſirs ; mais je ne pus me refuſer celui-là. Je me couchai ſur un gazon qui environne le baſſin, appuyant d'une main ma tête, & de l'autre gravant au haſard quelques chiffres ſur un arbre voiſin. Je ne fus pas long-temps en cette poſture, ſans m'appercevoir qu'une fort grande humidité avoit percé mes habits : en y touchant je ſentis une odeur extraordinaire, & je connus bientôt que cette odeur n'étoit point celle des fleurs ſur leſquelles je croyois être couché ; en ſorte que ces eaux qu'Amour n'avoit placées là que pour inſpirer de tendres rêveries, ſe virent employées à laver la plus vilaine choſe du monde. Je doutai pourtant quelques momens ſi je devois effacer ces preuves de ma douleur, & il me ſembloit qu'il ſeroit quelque jour bien glorieux à la perſonne que j'aimois, ſi j'appendois en ſon honneur ces ſacrées dépouilles

au Temple de l'Amour. Mais enfin, la propreté l'emporta sur toute autre considération, & j'allai sans autre façon m'asseoir sur le jet d'eau, où je me lavai depuis la tête jusqu'aux pieds.

Voilà, Madame, la fin de mon aventure. La catastrophe est assurément nouvelle, & très-surprenante; mais elle doit servir de leçon éternelle aux rêveurs nocturnes. *La nuit tous chats sont gris*, mais toutes odeurs ne sont pas odeurs de rose. Monsieur votre époux, que la gloire engage à être souvent éloigné de vous, pourra apprendre, à mes dépens, à bien choisir les lieux de ses rêveries, s'il veut conserver la bonne odeur où il est dans le monde.

Permettez-moi, Madame, de lui apprendre encore que je ne respecte personne plus que lui. Je ne fais une réponse positive à la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, que parce que je sais que l'union parfaite qui est entre vous deux, vous rend toutes choses si communes, qu'on lui écrit en vous écrivant. Je le prie de vouloir bien partager avec vous la protestation que je vous fais d'être toute ma vie, &c.

LETTRE X.

BIEN qu'il ſoit très-dangereux de ſe battre contre des inconnus, & que dans les Romans je les aie toujours vu ſortir victorieux du combat, je ne laiſſe pas, Monſieur, d'entrer en lice avec vous, & de répondre à votre défi. Dans l'ennui qui m'accable, il n'y a point de danger que je ne veuille bien courir, & je ſuis trop heureux que ce ſoit ſur un inconnu que doive tomber une partie de mon chagrin. D'ailleurs, Monſieur, il m'a ſemblé qu'il y auroit de la cruauté à moi de vous laiſſer plus long temps languir, comme vous dites que vous faites, dans un lieu où tous les plaiſirs du monde ſe ſont raſſemblés, & je dois charitablement vous avertir qu'il eſt arrivé depuis peu à *Fourbon* deux perſonnes, qui, ſi vous pouvez les voir, vous feront bientôt oublier toutes les incommodités dont vous vous plaignez. Il n'y a point de ſéjour ſi triſte, que leur préſence ne rende agréable, & on ne doit trouver affreux que les lieux où elles ne ſont pas.

Ces lieux, ces triſtes lieux où le ſombre

Cocite

Voit ſans ceſſe groſſir ſes flots infortunés
Par les pleurs des mortels aux tourmens condamnés,
Ces lieux, que la mort même avec horreur habite,
Deviendroient plus tians que le ſéjour des Cieux,
S'ils étoient un moment éclairés de leurs yeux.

Ces deux perſonnes ſont Madame *** & Mademoiſelle ***: hâtez vous de les chercher. Ce ſeroit bien ici le lieu de vous en faire les portraits, pour vous empêcher de vous y méprendre; mais pour un boiteux comme je ſuis, la courſe ſeroit trop difficile & trop longue. Il ſuffit pour vous les donner à connoître, de vous dire que c'eſt tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait à Bourbon: c'eſt un rang qu'elles tiennent partout où elles ſont. Le défaut qu'un long uſage pourra vous faire découvrir en elles, c'eſt qu'elles ne s'intéreſſent guere aux accidens qui arrivent à ceux qui les honorent le plus. Peut-etre qu'elles en ſeroient touchées, ſi elles les voyoient à l'agonie; mais tant qu'ils n'ont qu'un pied démis, ils leur paroiſſent peu dignes de leurs ſoins. Quand vous les aurez trouvées, je vous prie, Monſieur, pour prix de mes avis, & des plaiſirs que je

tâche à vous procurer, de vouloir bien les aſſurer de mes très humbles reſpects, & de leur dire que, quelque douleur que je ſente, je ſouhaite pourtant avec moins d'impatience ma guériſon que leur retour. Pour vous, Monſieur, qui ne voulez pas vous faire connoître, je me contenterai de vous aſſurer que je ſuis, &c.

LETTRE XI.

IL y a un mois que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur; & ce qui me rend plus criminel encore, c'eſt que pendant ce temps-là j'ai reçu de vous deux Lettres remplies des honnêtetés dont vous ſavez aſſaiſonner tout ce que vous faites. Je crois pourtant que vous m'excuſerez volontiers, quand je vous aurai appris que j'ai paſſé tout ce ce temps-là à B*** & à la R*** avec Madame **, Meſdemoiſelles ***, & autres perſonnes auſſi occupantes que celles là. Vous ſavez ſi l'on peut, auprès d'elles, ſonger à autre choſe qu'au plaiſir de les voir.

L'excuſe, à votre avis, eſt-elle légitime? Ne m'accuſez donc pas d'oublier mes amis, Et

Et de manquer aux ſoins que je leur ai promis :
Où vous condamneriez un crime
Que voudriez avoir commis.

Mais je ne me tiendrois pas ſuffiſamment excuſé, ſi je ne vous avois conté une partie des plaiſirs qui nous ont occupés dans ces deux agréables maiſons.

Vous ſaurez donc, Monſieur, qu'il y a, ſuivant la ſupputation des autres, environ un mois, & ſuivant la mienne, environ un jour (car ce mois ne m'a pas duré davantage), que m'étant trouvé à ſouper chez Monſieur D.... il me propoſa après ſouper (& ceci va vous paroître fort étrange pour un homme qui aime à dormir comme lui), il me propoſa, dis-je, d'aller coucher à C.... j'y topai volontiers, & les chevaux mis au caroſſe nous y montâmes, & allions deviſant de choſe & d'autre ; mais nous fûmes fort étonnés, lorſqu'étant à un quart de lieue par-delà *S. Denis*, nous apperçûmes aſſez près de nous une grande lumiere. Nous la ſuivîmes pour ſavoir ce que c'étoit, & elle nous conduiſit dans une grande allée d'arbres, ſous leſquels il ſembloit que tous les feux du Ciel ſe fuſſent retirés, pour

faire place aux ténebres dont à cette heure-là toute la terre étoit couverte. Nous y fumes à peine entrés, que nous apperçumes à l'autre bout de l'allée un char plus brillant encore que ne l'étoit le reste de ce lieu. Sur ce char reposoit parmi cent guirlandes des plus belles fleurs, une personne d'une beauté & d'une majesté toute divine. Elle avoit à ses pieds un jeune enfant beau comme l'Amour, qui tenoit de chaque main un flambeau allumé, & le char étoit tiré par quatre Nymphes qui nous auroient paru les plus belles du monde, si nous les avions vues ailleurs qu'en la présence de celle qui étoit sur le char. Nous crumes d'abord que c'étoit-là le lieu où le soleil va se délasser des fatigues de sa course entre les bras de son Aminte, parce que nous y trouvions avec beaucoup d'éclat une lumiere douce & agreable, qui sont les qualités dont les galans adroits se servent pour plaire à leurs maîtresses : & ce qui nous confirmoit dans cette opinion, c'est que cette allée étoit des deux côtés bordée d'eau, qui est la retraite ordinaire de cet astre. mais d'ailleurs ce char orné de fleurs, & cette adorable personne qui étoit dessus, accompagnée d'un jeune enfant, nous persuadoient que c'étoit ou *Flore* avec *Zéphire*, ou *Vénus* avec l'*Amour* & les *Graces*.

On voyoit la vive lumiere
Qu'à nos yeux le ſoleil répand dans ſa carriere :
On voyoit de Vénus les charmes les plus forts :
De Flore les rians tréſors,
Des Graces les attraits, & les ardentes flammes
Dont Amour ſait brûler nos ames.
N'eſt-ce point quelque lieu par Merlin enchanté ?
Que dire, que penſer d'un ſéjour où s'aſſemble
Tant d'éclat & tant de beauté ?
Ou ſeroit-ce celui de tous les Dieux enſemble ?

Nous paſsâmes dans ce doute tout le reſte de la nuit, & une partie du jour ſuivant ; car il étoit déja fort avancé qu'on ne s'en apperçevoit pas. Il n'avoit qu'une lumiere languiſſante auprès de celle qui brilloit dans cette allée. Cependant les luſtres qui la produiſoient ayant fini tout-à-coup, nous nous apperçûmes que nous étions dans l'allée en terraſſe de la B.... où l'on avoit fait une illumination ; que ces eaux que nous voyions des deux côtés, étoient la *Seine* & l'Etang : que cette *Vénus*, étoit Madame.... que *Cupidon*, étoit Monſieur ſon fils, & les *Graces* qui tiroient le char, Meſdemoiſelles ... & Madame ...

Vous ne ſauriez croire, Monſieur, la joie que nous reſſentîmes, quand nous nous retrouvâmes dans ce lieu, & avec quel plaiſir nous quittâmes le Ciel pour une terre ſi agréable. Nous fûmes ravis de perdre des Divinités pour des mortelles mille fois plus aimables qu'elles, & nous eûmes en ce moment le plaiſir qu'on reſſent au réveil d'un ſonge qui faiſoit de la peine. Ce n'eſt pas tout : nous étant reconnus, au grand contentement de nos cœurs & de nos yeux, nous ne pûmes nous réſoudre à nous quitter ſi-tôt. Les violons & les hautbois (car j'avois oublié de vous dire qu'ils étoient de la Fête) recommencerent à jouer : on danſa, chacun fut à ſon tour traîné ſur le char, je le fus auſſi, & j'effaçai de bien loin tout ce qui y avoit paru avant moi. Je vous dirai de plus, que je fus traîné par la même Vénus dont je vous ai parlé, accompagnée de Meſdemoiſelles..... & vous avouerez bien que l'attelage étoit aſſez joli, & qu'un Ecuyer qui en auroit un ſemblable à gouverner ne ſeroit pas malheureux. Enfin le grand jour & le beſoin de dormir forcerent tout le monde de ſe retirer, & chacun s'alla coucher. Nous paſsâmes encore huit jours en ce même lieu avec des plaiſirs toujours nouveaux : c'étoit tantôt une partie de chaſſe,

tantôt une partie de pêche, tantôt une promenade, avec une collation magnifique préparée en des lieux où on ne l'attendoit pas. Enfin quand les *Fées* s'en feroient mêlées, elles n'auroient rien pu ajouter à la variété ni à la surprise des divertissemens qu'on trouvoit à toute heure dans cette maison. Au bout de la huitaine, toute cette compagnie traînant à sa suite *Jeux*, *Graces*, *Ris*, *Amours* & *Plaisirs*, se plaça dans cinq carosses, & vint fondre à R..... Là les fêtes recommencerent de plus belle avec la même variété & les mêmes agrémens, & sur-tout avec une joie si vive, qu'elle ne cessoit pas même dans le sommeil : car dans le temps le plus silencieux de la nuit, on entendoit souvent de tous côtés dans le logis des éclats de rire, tels qu'on les entend aux Comédies les plus plaisantes.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons passé trois semaines dans cette maison, qui, comme vous le croirez aisément, ont paru bien courtes, & hier tout le monde en revint. Cependant je vous dirai que parmi tous ces plaisirs qui sembloient devoir remplir entiérement ceux qui en jouissoient, vous n'avez pas laissé d'y trouver souvent place : il ne s'est pas passé un jour qu'on n'y ait parlé de vous, & qu'on ne vous y ait sou-

haité d'une maniere à faire douter lequel valoit mieux, ou d'être préſent, ou d'être abſent & déſiré comme vous l'étiez.

Au reſte, Monſieur, je vous prie de vouloir bien vous ſouvenir quelquefois de la priere que je vous ai faite pour un de mes amis, au ſujet du Prieuré de St..... Il me ſemble que le bon homme qui l'occupe, ne ſe preſſe guere de mourir, quoiqu'il le promette depuis long-temps; auſſi n'eſt-il rien tel pour vivre long-temps, que d'être homme d'Egliſe bien renté. S'il vouloit nous obliger, (mais je crois qu'il ſera aſſez malhonnête pour n'en rien faire), il ſe laiſſeroit mourir pour quelques jours ſeulement, ou bien, ſi vous étiez homme d'expédition, vous nous en auriez bientôt délivré par le moyen de quelque ſirop bien préparé. Il me ſemble vous avoir ouï dire que dans votre famille tout le monde étoit Médecin, & ce ſeroit là un aſſez bon tour du métier: cependant, ſi vous jugez à propos que la vieilleſſe faſſe elle-même cette opération, je crois que vous ferez encore mieux; mais du moins ſoyez alors exact à m'en donner avis, afin que nous puiſſions prendre là-deſſus les meſures néceſſaires.

Faites, s'il vous plaît, pour moi à M... les amitiés que vous lui feriez pour vous-même.

Je ſai que je ne perdrai rien à ce marché ; mais je vous aſſure auſſi que vous ne me prêteriez rien dont je ne ſois ſolvable au-delà. Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Vous vous plaignez de mon ſilence, Monſieur, & cette plainte n'eſt pas ſans fondement ; car il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Mais vous voulez bien que je vous dise, qu'avec toute votre fineſſe & votre pénétration, vous en avez mal connu les cauſes ; & vous en ſerez bien ſurpris, quand je vous dirai que c'eſt par le conſeil de Madame... & de Meſdemoiſelles... que je me ſuis tu ſi long-temps avec vous. Elles trouvent que vous ne nous donnez pas aſſez ſouvent de vos nouvelles, & elles ont cru que, ſi je vous écrivois moins, cela vous feroit peut être rentrer en vous-même, & vous obligeroit du moins, pour vous plaindre, d'écrire plus ſouvent. Cela a réuſſi, comme elles l'avoient prévu, & vous voilà, Dieu merci, dans votre devoir : mais bien loin de me quereller, vous devez me remercier de mon ſilence, ſoit pour la violence

que je me ſuis faite pour l'obſerver, ſoit pour l'amendement qu'il a cauſé en vous. Or il faut, s'il vous plaît, perſévérer dans votre converſion, & n'allez pas nous dire encore que vos lettres ſeroient plus fréquentes, ſi le pays où vous êtes vous fourniſſoit des choſes agréables à raconter. Votre eſprit n'a pas beſoin de ſecours étranger pour remplir vos lettres; vous ſavez bien qu'on vous a dit plus d'une fois que c'eſt un parterre toujours émaillé des plus belles fleurs, & ce ſont vos propres richeſſes que nous demandons. D'ailleurs, ſi nous étions curieux d'Hiſtoires & d'Aventures, nous trouverions dans les Romans de quoi nous contenter; mais nous ne voulons ſavoir que de vos nouvelles, ce que vous penſez, ce que vous dites, ce que vous faites, enfin, les moindres bagatelles nous ſeront cheres de votre part.

Il me ſemble que vous n'avez par raiſon de vous plaindre de Mademoiſelle.... & je ſuis fort trompé, ſi ſon cœur ne dément la froideur que vous dites qu'elle répand dans ſes lettres.

Elle vous aime tendrement,
Elle a pour vous l'empreſſement
Que doit à ſon Berger la plus fidelle Amante;

Mais

Mais d'une flâme ſi charmante
Elle ne veut découvrir le ſecret
Qu'à vous qu'elle connoît aſſez ſage & diſcret,
Pour publier par-tout qu'elle eſt une inhumaine.
Ce ſexe induſtrieux s'efforce à mettre au jour
Ses rigueurs, ſes mépris, ſes froideurs, & ſa haine,
Mais il met tous ſes ſoins à cacher ſon amour.

Quant aux nouvelles que vous me demandez de mon cœur, je ſuis toujours tendre & fidelle à mon ordinaire. Aimé, je n'en ſai rien; mais du moins on me le fait accroire, & c'eſt pour moi comme ſi je l'étois; car je ne me pique point de cette délicateſſe alambiquée & quinteſſenciée qui ne ſert qu'à tourmenter ſon hôte. Adieu, Monſieur, je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, parce qu'ayant à vous écrire ſouvent, il eſt bon de me ménager un peu pour avoir déſormais des ſujets de vous entretenir, & n'être pas obligé de vous dire, preſqu'en commençant, que je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

JE ſuis chargé de vous quereller Monſieur, & de vous quereller de la part de la perſonne du monde à qui vous craignez le plus de déplaire. Vous devinerez aiſément que c'eſt de la part de Madame.... mais vous n'en devinerez pas le ſujet. Elle eſt toute alarmée de ce que vous me marquez dans votre lettre, que votre plus douce occupation eſt d'aller entretenir les échos du pouvoir de ſes charmes, & des peines de votre abſence. Elle trouve ce procédé fort indiſcret, & m'a prié très-ſérieuſement de vous dire de ne point parler d'elle aux choſes mêmes les plus inanimées.

C'eſt un ſujet de conſolation
De découvrir ſa paſſion
A celle qui nous a ſu prendre;
Mais d'aller raconter aux échos d'alentour
L'excès de ſon cruel amour,
C'eſt une viſion que je ne puis comprendre.
Il eſt même bien dangereux
De parler ainſi de ſes feux
A des échos dont la voix a des aîles

Qui portent en tous lieux tout ce qu'elle redit;
Outre qu'il en eſt d'infidelles
Qui répetent ſouvent beaucoup plus qu'on n'en dit.

Voilà, ſi vous voulez que je vous parle franchement, le ſujet de ſon chagrin. Il arriva ici, il y a deux jours, un homme (& vous vous doutez bien qui c'eſt) qui revenoit du lieu où vous êtes, & qui croyant bien faire ſa cour, dit que vous l'aviez beaucoup entretenu de la Dame. Elle crut là deſſus que vous lui aviez fait ſur ſon chapitre des confidences fort particulieres, & dans ſon inquiétude, elle fit cette querelle d'Allemand à l'endroit de votre lettre que je vous ai marquée; mais nous avons tout raccommodé, & vous n'en mourrez pas. Revenez ſeulement le plutôt que vous pourrez: car je crois qu'après trois mois d'abſence, vous ne devez pas avoir d'affaire plus preſſée que de revoir des yeux dont les regards doivent tenir lieu de toutes choſes, du moins à ceux qui en ſont regardés comme vous & comptez que le Printemps qui ramene d'ordinaire la joie & les plaiſirs, ne ſera pour elle qu'une ſaiſon de triſteſſe & d'ennui, s'il ne vous ramene pas avec lui. Madame .... m'a chargé de vous dire qu'elle s'apperçoit fort

que vous n'êtes pas ici. Mademoiſelle . . . . ſouhaiteroit de tout ſon cœur que vous fuſſiez auprès d'elle, & Mademoiſelle . . . . . veut que je vous mande, qu'après moi, c'eſt vous qu'elle aime le mieux. Ce compliment m'a d'abord bleſſé, & j'avois refuſé de vous le faire : car avide comme je ſuis de toute ſa tendreſſe, je voudrois en avoir le plus & le moins, & je voudrois tellement remplir ſon cœur, qu'il n'y reſtât plus la moindre place pour qui que ce ſoit ; mais elle m'a fait entendre raiſon là-deſſus, & il a fallu obéir.

LETTRE XIV.

C'EST en vérité, Monſieur, une choſe bien avantageuſe, de s'être fait beaucoup d'amis pendant ſa vie : on a le plaiſir après ſa mort d'être beaucoup plaint & regretté, & c'eſt une grande conſolation. Vous ne ſauriez croire avec quelle fidélité on s'acquite de ces devoirs envers vous ; jamais douleur n'a été égale à celle que cauſe ici votre mort, & la pitié qu'on en a vous en feroit à vous-même, ſi vous étiez encore en vie. *Miſerere*, *Libera*, & toutes autres prieres funebres ſont dites tous les jours pour vous, avec une ferveur

qu'on ne ſauroit exprimer. Pour moi, j'y joins mes oraiſons du meilleur de mon cœur : car je ne ſaurois, non plus que les autres, me perſuader que vous ſoyez encore vivant, votre ſilence eſt tout-à-fait reſſemblant à celui qui s'obſerve aux Champs Eliſées, & ſi vous n'êtes pas mort effectivement, je vous conſeille pour votre honneur, de le devenir : auſſi bien, n'y a-t-il plus rien à faire pour vous au monde, & votre négligence a tellement irrité contre vous les perſonnes qui, diſiez-vous autrefois, faiſoient tout le bonheur de votre vie, que vous ferez bien d'aller chercher fortune ſur les bords du *Phlégéton*. Mais je crois que vous aurez bien de la peine à y trouver rien qui vous ſatisfaſſe, & les *Hélenes*, les *Proſerpines*, les *Euridices*, les *Didons*, & toutes ces autres beautés de l'antiquité qui ſe promenent ſilencieuſement comme vous ſur ces triſtes rivages, n'auront guere de charmes pour des yeux accoutumés à voir ici les D..... & les C... Du moins ſai-je bien que j'aimerois mieux les rigueurs de celles-ci que les plus tendres faveurs des autres : mais peut-être n'êtes-vous pas du même goût, & la mort change bien les gens. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, j'apprens à vous & à votre ombre, que nous nous plaignons fort de vous, & que nous trouvons

fort malhonnête, ſuppoſé que vous ſoyez mort, que vous ayez entrepris ce voyage ſans nous dire adieu. C'eſt bien le moins que vous duſſiez à gens avec qui vous avez vécu ſi long-temps, qui vous aimoient ſi ſincérement, & qui peut-être malgré la mort & votre ingratitude, vous aiment encore.

Qu'à de juſtes remords cette faute vous livre,
Avec ſes vrais Amis on doit en agir mieux.
Mourir ſans prendre congé d'eux,
Ma foi, c'eſt ne ſavoir pas vivre.

J'eſpere que ſi le *Lutin* qui m'a promis de vous porter cette Lettre, exécute ſa promeſſe, vous vous réveillerez, & nous donnerez encore quelque ſigne de vie; peut-être même vous inſpirera-t-elle l'envie de venir nous revoir. Si cela vous arrive, gardez-vous bien de vous préſenter à Mademoiſelle..... elle craint les Revenans, ou plutôt c'eſt moi qui craindrois de voir auprès d'elle des Revenans tels que vous; mais adreſſez-vous à Mademoiſelle... Je ſuis perſuadé que malgré ſon dépit elle vous recevra bien, la mort efface toute choſes. N'allez pas auſſi vous préſenter à elle ſous quelque figure terrible: Vous n'aurez beſoin d'uſer auprès d'elle ni de griffes, ni de dents; montrez-vous ſous la plus

agréable des figures humaines, c'eſt-à-dire, ſous celle que vous aviez lorſque vous viviez parmi nous. Adieu, Ombre ingrate. Je vous jure qu'il n'y a perſonne à qui je ſois plus qu'à vous, &c.

LETTRE XV.

Vous êtes bien inſatiable de Lettres, Monſieur, & à moins qu'on ne vous écrive tous les jours, vous vous plaignez qu'on ne vous écrit point aſſez. Vous en pariez bien à votre aiſe : vous êtes à votre Campagne où vous n'êtes occupé de rien que de votre ennui, & vous croyez que nous autres gens de Ville, accablés de ſoins, avons le temps de tant écrire. Il n'en eſt pas de même, & la ſeule peine de choiſir ici à quels plaiſirs on partagera ſa journée, occupe davantage que toutes les affaires que peut vous donner une Maiſon de Campagne délabrée que vous voulez rétablir. De plus, j'ai depuis peu de jours trouvé en mon chemin deux Sœurs qui rempliſſent terriblement tous les momens de ma vie : l'une eſt brune, l'autre eſt blonde ; l'une eſt d'une vivacité enjouée, l'autre a de grands yeux pleins d'une langueur touchante : Beautés,

Charmes, Graces de part & d'autre. Voilà bien des affaires pour un homme qui ne voit rien d'aimable qu'il ne veuille aimer.

Mon eſprit en ſuſpens ne ſauroit décider
Entre ces deux Beautés, laquelle doit céder :
La Brune lui ſemble adorable,
La Blonde a des appas qu'on ne peut exprimer;
Et ne ſachant, des deux, laquelle eſt plus aimable,
Il ignore, des deux, laquelle il doit aimer.
Dans cet embarras qui m'accable,
Je me ſens attaqué de mille & mille coups :
Mais ne connoiſſant pas lequel eſt le plus doux,
Je me défens de tous ſans oſer m'en défendre ;
Je repouſſe le trait auquel je veux me rendre,
Et cherche en vain celui dont mon cœur eſt épris.
Dans ce doute cruel, je ſai que je ſuis pris,
Sans ſavoir toutefois laquelle a ſu me prendre.

Je ſai bien quel parti vous prendriez ſur cela : ce ſeroit de les aimer toutes deux. Auſſi n'y aurois-je pas balancé ; mais le moyen de ménager deux Sœurs qu'on ne ſauroit voir qu'en préſence l'une de l'autre ! Je n'en ſai pas aſſez pour cela, & vous-même qui tiendriez volontiers école publique en fait d'infidélité & de partage de cœurs, y ſeriez fort

embarraſſé. A votre retour je vous les ferai voir, & ſi j'attens juſqu'à ce temps-là à choiſir, votre conſeil ſervira à me déterminer. Il n'y a ici aucune nouvelle dont je puiſſe achever de remplir ma Lettre ; je la remplirois de reſte, ſi je voulois vous expliquer l'eſtime & l'amitié que j'ai pour vous : mais je veux vous épargner cet ennui, & renfermer tout dans la ſeule proteſtation que je vous fais d'être toute ma vie, &c.

LETTRE XVI.

JE vous remercie, Monſieur, & vous remercie avec toute la reconnoiſſance dont je ſuis capable, du ſoin que vous avez bien voulu prendre des intérêts de mon ami. J'étois aſſez perſuadé de votre amitié, pour croire que vous voudriez bien protéger une perſonne en laquelle je vous avois marqué que je m'intéreſſois ; mais je ne m'attendois pas que vous pouſſaſſiez les choſes ſi loin, & que vous fiſſiez pour lui tout ce que j'aurois pu faire moi-même, ſi j'avois été revêtu de votre crédit & de votre autorité. Mais comme vous craignez autant les remercimens que vous aimez à en donner les ſujets, je finirai les miens,

Je meurs d'impatience de retourner bientôt à Paris; en premier lieu & ſans compliment, pour avoir l'honneur de vous y voir, en ſecond lieu, pour y voir auſſi notre petite Sœur. Je m'ennuie à la mort par tout où je ne la vois pas, & vous me ferez un ſenſible plaiſir de le lui faire connoître.

Mais hélas ! le moyen que vous puiſſiez dépeindre
L'ennui qui me force à me plaindre,
Puiſqu'à peine je le conçois !
Il faudroit pour parler de mon ardeur extrême,
Que vous euſſiez aimé de même;
Et perſonne jamais aima-t-il comme moi ?

Je voudrois bien ſavoir auſſi comment vous gouvernez la vôtre. Au reſte, Monſieur, vous ſavez que vous me devez une confidence entiere de tous les progrès que vous ferez auprès d'elle; & ſi vous me trompez, je crois que je renoncerai non-ſeulement à tout commerce avec vous, mais encore à votre amitié, quoiqu'elle ſoit pour moi la plus précieuſe choſe du monde.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

TREVE un moment avec vos belles,
Pour arrêter ici vos yeux.
Je ſai que ce moment qui va vous priver d'elles,
Sera pour vous bien ennuyeux ;
Mais cette peine paſſagere
De plus charmans plaiſirs vous fera recevoir :
D'abſence une pointe légere
Releve le goût de ſe voir.

Voyez, Monſieur, combien je ſai m'accommoder au caractere des gens à qui j'ai affaire. Vous aimez les Dames & la bonne chere, & je me ſers, pour vous parler de galanterie, d'une métaphore tirée de l'art de faire de bons ragoûts ; mais puiſque vos momens ſont ſi précieux, ne les perdons pas en réflexions inutiles.

L'homme dont je vous ai parlé, & pour lequel vous m'avez promis de vous employer auprès de M.... le M.... doit arriver à Paris dans deux jours. Il vous rendra une lettre de ma part ; je vous prie de faire pour lui tout ce qu'en pareil cas vous feriez pour moi. Je compte tellement ſur l'honneur de votre

amitié, que je crois, en parlant ainſi, vous demander toutes choſes pour lui. Voilà dequoi il s'agit.

Il ne me reſte plus qu'à éviter dans cette lettre la faute en laquelle je ſuis tombé dans la derniere que je vous ai écrite, c'eſt-à-dire, de n'y pas oublier les Dames qui ſe plaignent ſi aigrement de mon peu de ſouvenir. Je vous prie donc, Monſieur, de vouloir bien, avec les airs grands & nobles que Dieu vous a donnés, aſſurer Mlle.*** de mes très-humbles reſpects, & dire à Mlle.***, mais d'un air tendre & touchant, que je ne vois rien de beau depuis que je ne la vois pas, & que depuis que je ſuis éloigné d'elle, mes yeux trop accoutumés au plaiſir de la voir, ne peuvent même ſouffrir la lumiere. Enſuite toujours danſant, riant, & pirouetant, vous direz, s'il vous plaît, à Mlle.*** d'un ton plus folâtre que paſſionné, que Flore, que je vois ici tous les jours, n'a point une beauté ſi riante qu'elle; cependant qu'elle a beaucoup de ſon air, & qu'on les prendroit volontiers pour deux ſœurs, bien entendu que Flore ſeroit la ſœur aînée: car il s'en faut bien qu'elle ne paroiſſe auſſi jeune qu'elle. Si j'avois un cœur auſſi indifférent que le ſien, je ne regretterois pas ſon abſence comme je fais. Pour Mlle.***, il faudra

encore une fois changer de décoration, & d'un air froid & modeſte, ſans même lever les yeux, lui dire ſimplement que je la ſalue avec toute la ſoumiſſion poſſible. C'eſt une perſonne avec qui il faut prendre d'étranges meſures; & ſi vous alliez lui faire entendre que je ne ſaurois goûter aucun plaiſir en ſon abſence, ou que ſi je puis en goûter quelqu'un, c'eſt ſeulement celui de penſer à elle, peut-être le trouveroit-elle mauvais : car *toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*. Enfin, Monſieur, vous leur expliquerez à toutes mes ſentimens du mieux que vous pourrez, en obſervant la regle des caracteres que je vous ai marqués. C'eſt un art admirable pour ſe faire écouter, & comptez que vous ne ſauriez leur dire rien de trop pour moi, quand même vous leur exprimeriez mes ſentimens, comme vous feriez les vôtres à Mlle. ***.

Vous voilà libre enfin, adieu : partez, allez
Calmer la tendre impatience
De la belle à qui j'ai ces doux momens volés,
Et par vos tranſports redoublés,
Réparez.... Mais je ſonge ici qu'en conſcience
C'eſt moi qui ſes plaiſirs dois lui reſtituer :
Si je les ai volés, c'eſt à moi de les rendre,
Le cas me ſemble juſte, il faut l'effectuer.

A mon retour, ſans plus attendre,
Vous n'avez qu'à parler, les deniers ſont comptans ;
Et je réparerai la choſe
Avec la probité d'un homme de vingt ans
Qui depuis deux mois ſe repoſe.

LETTRE XVIII.

JE me ſuis acquitté, Mademoiſelle, de la commiſſion dont vous avez bien voulu me faire l'honneur de me charger. Tout eſt allé ſelon mes ſouhaits, c'eſt-à-dire, ſelon les vôtres : car depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, je ne ſai plus en former que ſelon ce que je crois que vous déſirez, & à voir le cours que prend ce ſentiment dans mon cœur, je préſume que je n'apprendrai jamais à ſouhaiter autrement.

Je voudrois bien vous raconter en détail les circonſtances particulieres de ma négociation ; mais je ne ſai s'il ſeroit ſûr de les confier à une lettre. D'ailleurs, votre Courier me preſſe tellement, que je n'ai preſque pas le temps de mettre la main à la plume : & j'admire en cela l'étrange néceſſité où vous réduiſez tous

ceux qui vous ſervent, de ne pouvoir ſe paſſer un moment de vous voir. J'eſpere que la réflexion que je fais ſur l'impatience de votre Courier, vous en fera faire quelqu'une ſur l'impatience que j'ai de votre retour.

Il y a environ un mois que Madame votre mere n'ayant que trente ans, écoutoit volontiers les douceurs qu'on lui diſoit; mais l'âge change terriblement les gens, & à préſent qu'elle en a cinquante & davantage, j'appréhende fort qu'elle ne ſoit devenue bien fâcheuſe, & qu'elle ne trouvât mauvais ſi j'allois dire, comme je le penſe, qu'il n'y a perſonne au monde plus aimable qu'elle. Cependant, malgré tout le chagrin de ſon âge, j'eſpere qu'elle voudra bien recevoir les très-humbles reſpects que je lui offre. Mademoiſelle votre ſœur n'a ſans doute pas ſongé à moi un ſeul inſtant depuis que je ne l'ai vue: car ſon heureuſe complexion lui fait aiſément oublier tout ce qu'elle ne voit pas; mais il s'en faut bien que je la traite de même, & toute abſente qu'elle eſt, je l'honore avec une paſſion qui n'eſt égale qu'à ſa beauté. Pour vous, Mademoiſelle, vous prendrez, s'il vous plaît, le ſoin de vous dire vous même ce que je penſe de vous: car je ne ſai pas l'exprimer. Vous ſavez ce que vous méritez, & je vous rends une juſtice parfaite.

Ne croyez pas avoir entiérement compris mes ſentimens pour vous, ſi vous n'imaginez tout ce que l'on peut reſſentir de plus empreſſé, de plus tendre, & de plus ſoumis. Mais j'ai fermé ma période ſans mettre la qualité de *plus fidelle*, & je ne prétends pas qu'elle échappe de l'idée d'un attachement où elle tient ſon rang mieux qu'en tout autre. Il faut donc lui trouver ſa place, en vous aſſurant que je ſuis le plus fidelle de vos ſerviteurs.

LETTRE XIX.

J'ACCEPTE, Monſieur, le parti que vous me propoſez, & franchement il y a de la lâcheté à moi d'être indifférent comme je le ſuis depuis trois mois. Vous ne ſauriez croire combien cette vie vuide & languiſſante commençoit à me peſer. Cependant, à *quelque choſe malheur eſt bon* : Si je m'étois engagé quelque part, comme j'ai coutume de l'être, j'aurois perdu l'occaſion de prendre parti avec la perſonne que vous me dépeignez, & qui m'aime tant, dites-vous, ſans que je la connoiſſe. Il n'y a pas de temps à perdre, & je vous envoie ma Procuration pour m'engager toujours

toujours avec elle par parole, en attendant que je puiſſe aller faire un plus ſolide engagement.

PROCURATION.

Las de paſſer nos plus beaux jours
Dans une froideur languiſſante,
Et d'ailleurs entraîné par la force preſſante
Du Printemps qui ramene en ces lieux les amours,
Nous acceptons, ſans chercher de défaites,
Les offres qu'ici vous nous faites,
Et vous donnons pleines autorités
D'engager notre cœur ſelon vos volontés.
Si toutefois vous voulez nous permettre
De parler des conditions
Qu'à cet engagement nous ſouhaiterions mettre,
Sachez que je voudrois moins d'adoration,
Moins d'eſprit, & plus de jeuneſſe,
Un cœur ſans détour, ſans fineſſe:
Mais hélas! en eſt-il? & dois-je préſumer
Qu'exprès pour moi, le Ciel eût daigné le former?
Quant à la taille, le modelle
Qu'on m'en donne, doit m'aſſurer
Que je n'ai rien à déſirer,
Sinon, qu'on m'en ait fait un portrait bien fidelle.

Mais ſur votre rapport devez-vous être cru?
Et ne ſeroit-ce point quelque Chêne ventru
Que votre mauvais goût compare
Au Lys dont au Printemps la Nature ſe pare?
Quoi qu'il en ſoit enfin, je ne m'en dédis pas:
Un peu plus, un peu moins d'appas
N'eſt pas l'eſſentiel d'un flâme amoureuſe.
Mais à propos; la Belle eſt-elle généreuſe?
Croit-on qu'elle donnât à qui la toucheroit?
Ce que je vous en dis n'eſt pas par intérêt;
Mais on m'a toujours fait entendre
Qu'une ame libérale eſt d'ordinaire tendre,
Et que ſi l'on voit peu de cœurs bien amoureux,
C'eſt que bien peu ſont généreux.
Cependant concluez, ſelon votre prudence:
Nous vous en accordons une pleine puiſſance:
Mais, vu la dureté des amoureuſes loix,
Retenez dans le Bail la *clauſe des ſix mois*.

Vous voyez bien, Monſieur, que ma confiance répond parfaitement bien au ſoin que vous prenez de ma fortune; mais je veux pouſſer cette confiance plus loin encore. Ce n'eſt pas aſſez de vous avoir donné le pouvoir de m'engager avec une perſonne que je ne connois point, je vous prie de vouloir bien, en vertu de cette Procuration, vous mettre

pour moi en poſſeſſion de la Dame, de peur que quelque éveillé n'allat me ſupplanter avant mon retour.

Venons maintenant à la Lettre que j'ai reçue, écrite par verſets en maniere de *Pſeaume*, & voyons ſi j'en pourrois connoître les divers caractères.

Le premier verſet n'eſt-il pas d'une jeune Dame qui a de grands cheveux blonds, avec des ſourcils bruns, & de grands yeux vifs, qui ſemblent demander le cœur de tous ceux qui les voient, & qui le prennent de force lorſqu'on oſe le leur refuſer ?

Le ſecond ne ſeroit-il pas d'une autre Dame qui eſt le portrait vivant de la Jeuneſſe même, qui a des petits cheveux bruns, des yeux de la même couleur, très-dangereux, & qui, lorſqu'elle ſourit ſeulement, ſemblent rendre l'air plus doux, & le ciel plus ſerein ?

A ſon image Amour toutes les deux forma,
Et d'un feu ſi brûlant leurs yeux il anima,
Que pour lui bien ſouvent on les prend dans le monde.

» Et comment, direz-vous, cet Enfant dange-
» reux,
» Si l'une eſt brune, & l'autre blonde,
» Reſſemble-t-il à toutes deux ?
Pour nous faire rendre les armes,

L'Amour ne prend-t-il pas cent viſages divers ?
Tantôt blond, tantôt brun il parcourt l'Univers ;
Mais, comme elles, toujours il eſt rempli de charmes.

Il me ſemble qu'après cela, Monſieur, on ne doit point tant m'accuſer d'être avare de douceurs ; auſſi à parler franchement, ce n'eſt pas que j'en ſois avare, mais on eſt trop avide.

Pour le troiſieme verſet, vous jugez bien que je ne m'y ſuis pas trompé, & pouvois-je méconnoître une main par qui mon cœur & mes oreilles ont été tant de fois enchantés ? Adieu, Monſieur.

Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

A MADAME D'HERVART,

1689.

Les nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de m'apprendre, Madame, m'ont fait un extrême plaiſir ; & ce qui m'en a fait davantage, eſt de les avoir appriſes par vous. Depuis votre Lettre, j'ai reçu celle qu'elle me faiſoit eſpérer ; il n'y a que le pouvoir que vous donnent ſur leurs volontés tous ceux qui vous voient, qui ait pu engager l'homme en queſtion au violent effort d'écrire cette Lettre, & il n'y a non plus qu'une bonté auſſi grande que celle que vous avez pour moi, qui eût pu engager quelqu'un à tous les ſoins qu'il a fallu que vous vous ſoyez donnés pour l'obtenir. Vous voyez par-là, Madame, que je connois tout le mérite de cette opération, & vous devez en même-temps juger quelle en eſt ma reconnoiſſance.

Je m'étois vanté avec aſſurance que j'aurois l'honneur de vous voir cet hiver, parce que je comptois que le Miniſtre n'auroit jamais celle de me refuſer un congé, après deux ans d'aſſiduité dans ce Port : mais il m'a prouvé

très-démonſtrativement, que les Miniſtres ont beaucoup plus d'aſſurance que les Eſclaves qui ſervent ſous l'honneur de leurs ordres ; car il me l'a refuſé. Il faut prendre patience, & même ſans murmurer. Je n'ai aucune volonté ſur-tout ce qui s'appelle mon devoir. Je ſens bien cependant ce qui me ſeroit plus agréable, & je me contente en ce cas-là de tourner timidement mes regards du côté qui me plaît le plus. Il y a pourtant une partie de moi que toute l'autorité des Miniſtres ne ſauroit retenir dans les fers où elle retient le reſte de ma perſonne ; c'eſt mon cœur qui, malgré leur pouvoir, vole ſans ceſſe auprès de vous, & qui ne vous quitte jamais. Auſſi quand le Miniſtre pourroit l'empêcher de ſe tenir là, je crois qu'il ne devroit pas le faire, puiſque c'eſt dans cette école mieux que dans celle des Philoſophes qu'il prend les principes de vertu, & qu'il ſe remplit des ſentimens de droiture, de ſincérité, de fermeté, d'élévation, & de déſintéreſſement, qu'il ſeroit néceſſaire qu'euſſent tous ceux qui ſont chargés dans le ſervice du Roi d'emplois de quelque confiance.

Monſieur votre frere m'a fait l'honneur de m'écrire de l'armée, depuis la derniere action où il s'eſt trouvé. Ainſi j'étois par-là bien aſſuré qu'il n'avoit l'honneur d'être ni parmi

les morts, ni parmi les bleſſés. Votre témoignage, Madame, ne m'a pourtant pas été inutile. On ne ſauroit trop ſe raſſurer ſur de pareilles craintes ; & d'ailleurs (je ne ſai pour quelle raiſon) je crois ne bien ſavoir que ce que je tiens de vous. En vérité, Madame, voilà un vilain métier qu'il fait là, & qu'il devroit bien quitter.

Qu'il laiſſe ce métier ingrat & dangereux
Aux avides Gaſcons, ou pareils malheureux
Que la faim fait ſortir du fond de leurs Provinces :
Qu'il ſoit tranquillement la dupe dans Paris
Des AMARANTES, des CLORIS,
Et qu'il ne le ſoit plus des intérêts des Princes.

C'eſt un grand malheur d'être attaché à un homme pour qui on a ſans ceſſe de pareilles faveurs à eſſuyer, & je vous conſeillerois preſque de ne l'aimer plus, auſſi-bien je crois que je l'aimerois aſſez pour vous & pour moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Madame, une copie de ma derniere Lettre en vers que j'ai écrite à M. de Pontchartrain. Vous la trouverez un peu gaillarde ; mais ce n'eſt pas ma faute. Mes Amis, & Monſieur..... tout le

premier ont tant applaudi aux autres ſotiſes pareilles que j'ai écrites par le paſſé, que, pour leur plaire, je me ſuis fait une habitude qui m'entraîne comme naturellement à ce genre d'écrire.

J'ai reçu une lettre du bon homme la Fontaine. Il me marque qu'il ne vous la fera pas voir, parce qu'il n'en eſt pas content, & qu'il ne la trouve pas digne de la délicateſſe de votre goût. Je vous dirai franchement que je la trouve de même, & pour la même raiſon, je le prie de ne pas vous montrer la réponſe que je lui ai faite : ce ſont de part & d'autre cas honteux qu'il faut au moins ſavoir cacher, quand on a eu la foibleſſe de ſe les permettre. Ce qu'il y a de meilleur dans ſa lettre, eſt qu'il me marque qu'il va paſſer ſix ſemaines avec vous à la campagne. Voilà un bonheur que je lui envie fort, quoiqu'il ne le reſſente guere, & vous m'avouerez bien, à votre honte, qu'il ſera moins aiſe d'être avec vous, que vous ne le ſerez de l'avoir ; ſur-tout ſi Mademoiſelle de Beaulieu vient vous rendre viſite, & qu'il s'aviſe d'éfaroucher ſa jeuneſſe ſimple & modeſte, par ſes naïvetés & par les petites façons qu'il emploie, quand il veut careſſer de jeunes filles.

Je

Je voudrois bien le voir auſſi,
Dans ces charmans détours que votre parc enſerre,
Parler de paix, parler de guerre,
Parler de vers, de vin, & d'amoureux ſouci;
Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'Univers,
Sans douter, propoſer mille doutes divers:
Puis tout ſeul s'écarter, comme il fait d'ordinaire,
Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui,
Non pour rêver à quelque affaire,
Mais pour varier ſon ennui.

Car vous ſavez, Madame, qu'il s'ennuie par-tout, & même (ne vous en déplaiſe) quand il eſt auprès de vous, ſur-tout quand vous vous aviſez de vouloir regler ou ſes mœurs ou ſa dépenſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

A la même. 1690.

J'ETOIS fort embarraſſé, Madame, à trouver quelque ſujet de lettre qui pût vous amuſer un moment à la campagne, où je crois que vous êtes, & où je crois que vous ſerez quelque temps. Je m'étois pluſieurs fois froté le front pour exciter mon imaginative, lorſqu'une aventure arrivée près d'ici m'a tiré de peine. Je m'en ſuis fait raconter très-particuliérement toutes les circonſtances, afin de pouvoir vous l'écrire plus au long, & remplir d'autant le papier. La voici.

Après le ſiége de *Philisbourg*, commandé par Monſeigneur en 1688, (je prends, comme vous voyez, la choſe d'un peu loin) le Marquis de Kerlandec, jeune Seigneur de Baſſe-Bretagne, qui avoit fait cette campagne en qualité de volontaire, fut obligé de quitter Paris où il avoit réſolu de paſſer l'hiver, pour aller ſolliciter un procès important au Parlement de Rennes.

Le Baron de Blaiſinville, jeune Seigneur de Normandie, avec lequel il venoit de lier à l'armée une amitié très-étroite, devant

auſſi retourner chez lui, avança ſon voyage de quelques jours, pour profiter de la compagnie de ſon ami : car l'endroit de Normandie où ſont ſituées les terres du Comte de Blaiſinville, pere du Baron, eſt peu éloigné du chemin que devoit tenir le Marquis de Kerlandec pour aller en Bretagne.

Leur voyage ſe paſſa gaiment, & ne fit que redoubler leur amitié ; mais enfin ils arriverent à un lieu où leurs chemins ſe ſéparoient, & le Baron de Blaiſinville ne pouvant s'y réſoudre ſi-tôt, invita le Marquis à venir ſe délaſſer chez lui, & y paſſer quelques jours. Le Marquis, qui de ſon côté avoit beaucoup de peine à ſe ſéparer de ſon ami, conſentit à cette propoſition d'autant plus volontiers, que cela ne le détournoit que de deux lieues.

Enfin les y voilà arrivés, & voilà le Marquis de *Kerlandec* préſenté, ſelon le cérémonial ordinaire, au Comte & à la Comteſſe de *Blaiſinville*, pere & mere du Baron ; mais tout n'eſt pas encore achevé pour lui, & il lui reſte un pas bien dangereux à faire. Le Baron de *Blaiſinville* avoit une Sœur qu'il falloit ſaluer auſſi. Cette Demoiſelle, âgée de dix-huit ans, étoit à juſte titre l'amour & l'admiration de toute la Province, & il n'y avoit perſonne dans la

Province qui l'eût vue, qui n'en fût éperdument amoureux. Elle s'étoit conservée libre jusqu'alors; mais voici son heure qui approche. Le Baron, après avoir présenté son ami au Comte & à la Comtesse, le mena dans l'appartement de sa Sœur. Le Marquis la vit, &, comme tous les autres, il l'aima; mais, ce que les autres n'avoient pu faire, dès l'instant il s'en fit aimer.

Tous les cœurs sont faits pour aimer;
Si quelqu'un pour un temps differe à s'enflammer,
C'est qu'il ne trouve rien digne de sa tendresse:
Certain mérite à ses yeux présenté
Vaincra dans l'instant sa fierté,
Et ce que l'on appelle insensibilité,
N'est souvent que délicatesse.

Jamais ardeur ne fut plus promptement conçue de part & d'autre, ni de part & d'autre aussi plus promptement expliquée. Le Marquis jeune & hardi déclara dès le même jour à Mademoiselle de *Elaisinville* l'effet que sa premiere vue avoit produit dans son cœur; & Mademoiselle de *Elaisinville*, que des passions précédentes n'avoient point encore instruite à cacher les sentimens qu'elle venoit de concevoir, sans

craindre de dégoûter ſon Amant par une conquête trop facile, & ſans ſe donner la peine de l'éprouver, lui laiſſa bientôt voir tout ce qu'elle ſentoit pour lui : enfin les choſes allerent ſi vîte, que trois jours après on parla de mariage.

Le Marquis de *Kerlandec* étoit un parti conſidérable ; ainſi ſes demandes ne trouverent aucun obſtacle auprès du Comte & de la Comteſſe, & il ne s'agiſſoit plus pour accomplir ce grand ouvrage, que de procéder aux formalités néceſſaires, comme étoit le conſentement des parens & des tuteurs du Marquis encore mineur. En attendant ce n'étoit que bals, que cadeaux, & autres fêtes ſemblables, vains & légers amuſemens pour deux perſonnes qui s'aiment, qui ne cherchent qu'elles-mêmes, & qui languiſſent dans l'attente du moment qui les doit unir ; mais ce moment qu'on croyoit fort proche, ſe trouva fort éloigné.

Le Comte de Blaiſinville avoit un parent en Bretagne, qui, apprenant le mariage qu'il alloit faire, lui donna avis que le Marquis de Kerlandec, auparavant un des plus riches Seigneurs du pays, venoit de perdre au Parlement de Rennes un procès qui le ruinoit entiérement ; & cet avis lui ayant été confirmé de pluſieurs endroits, il déclara ſans détour

au Marquis qu'il ne pouvoit plus achever le mariage proposé, & lui en dit la raison. Il le pria même de vouloir bien se retirer de chez lui, & de n'entretenir point par sa présence dans le cœur de sa fille une tendresse désormais inutile, & qui ne pourroit servir qu'à la rendre malheureuse.

Figurez-vous, Madame, dans quel désespoir cette déclaration jetta nos deux amans. Figurez-vous aussi quels purent être leurs adieux : ce sont des mouvemens que l'on ne sauroit décrire sans les rendre froids & languissans ; c'est aux lecteurs tendres & sensibles à y suppléer par leurs sentimens. Tout ce que j'ajouterai aux choses touchantes que vous aurez pu imaginer sur cela, est qu'ils promirent de s'aimer éternellement, & de se réunir dès que la fortune leur en présenteroit l'occasion : car ces deux circonstances sont essentielles à l'histoire. Cependant il fallut se quitter dès le même jour que le Marquis eut reçu cette déclaration. Il s'en alla chez lui, où il donna (autant que le désordre de son cœur le permettoit) quelques soins à ses affaires ; mais peu de temps après, ne pouvant résister à l'impatience de revoir sa maîtresse, il retourna en Normandie, où par cent déguisemens & par cent stratagêmes il tenta vainement de l'enlever, pendant près d'un an qu'il

ſe tint caché. La vigilance du Comte & de la Comteſſe rendit tous ſes efforts inutiles ; enfin rebuté de voir tous ſes projets ſans ſuccès, il prit le chemin de Bretagne, à deſſein d'y ramaſſer le plus d'argent qu'il pourroit pour aller à l'armée, où il eſpéroit trouver la fin de ſes jours & de ſon déſeſpoir. Mais ſes affaires étoient en ſi mauvais état, depuis la perte de ſon procès, qu'il fut contraint, faute de pouvoir ſe mettre en équipage convenable à ſa qualité, de reſter chez lui, & d'y dévorer ſes chagrins. Il y paſſa ſix mois dans un état digne de pitié, ne voulant voir perſonne, ſe dérobant même à la vue de ſes propres domeſtiques, & ne cherchant d'autre compagnie que le ſouvenir de ſa maîtreſſe, les larmes & la douleur.

Au bout de ce temps, la violence de cette affliction s'adoucit un peu : il commença à recevoir les viſites de ſes voiſins & à leur en rendre : enſuite il ſouffrit qu'ils le miſſent de leurs parties de plaiſir ; après cela, il ſe laiſſa mener par ſes amis chez les dames du voiſinage, & ſa douleur s'étant ainſi un peu effacée, il ſe trouva que ſon amour pour Mademoiſelle de Blaiſinville avoit preſque fait le même chemin. Enfin une jeune dame de ſon voiſinage, veuve depuis peu de temps, mit la derniere main à ſa conſolation, & à l'oubli de ſa premiere maîtreſſe.

Non, il n'eſt point de cœur qui puiſſe avec conſtance
Soutenir les douleurs d'une éternelle abſence :
Il faut ſe délivrer d'un ſi cruel tourment
Ou par un prompt trépas, ou par le changement.
Mais de ces deux partis, pour le cœur le plus tendre,
Que le premier eſt difficile à prendre !
Que l'autre ſe prend aiſément !

Cette veuve étoit jeune, belle, & très-riche. Voilà bien des excuſes pour un infidele ruiné, & qui d'ailleurs n'eſpéroit plus de revoir ce qu'il oublioit. Cependant le Marquis trouvoit une grande différence entre ſa nouvelle paſſion & celle qu'il avoit eue pour Mademoiſelle de Blaiſinville : il ne ſe trouvoit point la même vivacité, ni la même ardeur ; & toutes les fois qu'il vouloit fonder là-deſſus les ſentimens de ſon cœur, les intérêts de ſa fortune ſe préſentoient toujours plutôt que la perſonne de ſa maîtreſſe.

La dame n'étoit pas de même à ſon égard : elle n'aimoit en lui que lui-même, & ne ſongeoit qu'à le rendre heureux, & qu'à le rendre maître de tous les biens que la fortune avoit mis entre ſes mains. Auſſi cela n'alla-t-il pas loin ; & comme elle étoit ſa maîtreſſe,

ſon mariage avec le Marquis fut bientôt réſolu. A peine le premier bruit de cette réſolution fut répandu dans le voiſinage, que la renommée, qui va toujours à tire-d'aîle, lorſqu'elle a des choſes triſtes à annoncer, en porta la nouvelle à Mademoiſelle de Blaiſinville.

Jugez quel coup elle dut recevoir,
Quelle fut ſa douleur mortelle
En apprenant cette nouvelle !
Mais pourriez-vous le concevoir ?
Pour le comprendre, il faut avoir
Un cœur qui ſoit tendre & fidelle.

Elle avoit obſtinément refuſé tous les partis qui s'étoient préſentés pour elle depuis le ſerment qu'elle avoit fait au Marquis en le quittant, eſpérant toujours de trouver quelque occaſion favorable pour le rejoindre ; elle ſe voit ſacrifiée au premier motif d'intérêt qui s'eſt préſenté à lui.

Elle ne fut pourtant pas long-temps à revenir de ſon premier étonnement, ni à prendre ſon parti là-deſſus. Elle réſolut d'aller elle-même tirer vengeance de l'infidélité de ſon Amant ; & pour cela, elle prit un habit de ſon frere qui étoit à peu-près de ſa taille, & qui pour lors étoit à l'armée. Elle gagna un valet d'écurie qui lui donna un cheval,

& dès la même nuit elle trouva moyen de s'évader.

J'admire en cela (soit dit pourtant sans vous offenser, Madame) ce que peut le désir de la vengeance dans l'esprit d'une femme. Mademoiselle de Blaisinville aimoit éperdument le Marquis de Kerlandec, & n'avoit jamais pu faire réussir aucun des moyens qu'il avoit mis en usage pendant près d'une année, pour l'enlever, quoiqu'elle le souhaitât autant que lui : s'agit-il de se venger ? Elle réussit dès la premiere fois à se dérober à la vigilance de ses parens.

Quoi qu'il en soit, elle fit tant de diligence, qu'en peu de temps elle arriva chez sa Rivale où elle savoit que se tenoit d'ordinaire le Marquis. Elle y arriva justement le jour auquel le mariage devoit s'achever. Elle ne perd point de temps, & après avoir, autant qu'elle put, déguisé son visage que les fatigues du chemin & les longs chagrins qu'elle avoit soufferts déguisoient assez, elle va chercher son infidele.

Elle le rencontre heureusement qui se promenoit seul dans une des avenues du Château, & lui dit » Qu'une personne qu'il avoit mor» tellement offensée, étoit venue exprès pour » lui en demander raison ; que cette personne

» ſe trouveroit ſeule à une certaine heure du » même jour en un lieu qu'elle lui marqua, » & qu'elle le croyoit aſſez honnête homme » pour ne pas manquer de s'y rendre. » Après lui avoir fait ce compliment, elle le quitta bruſquement, ſans attendre ſa reponſe, ſoit par crainte d'être reconnue, ſoit pour ne pas lui donner le temps de remettre la partie.

Le Marquis reſta fort embarraſſé, non qu'il fut effrayé de la propoſition d'un combat ; mais il ne pouvoit comprendre qu'elle étoit cette perſonne qu'il avoit offenſée, ne ſe ſouvenant point d'avoir jamais eu aucun démêlé. D'ailleurs il trouvoit que c'étoit bien des affaires en un jour, qu'un duel & un mariage. Cependant il crut pouvoir ſuffire à tous les deux, & ſe réſolut de ſe tranſporter ſur le lieu qui lui avoit été marqué. Il s'y trouva de bonne heure ; mais notre héroïne plus diligente encore l'y avoit précédé, & l'attendoit avec impatience.

Dès qu'elle l'apperçut, elle alla au devant de lui, & interrompant les éclairciſſemens dans leſquels il vouloit entrer (car elle appréhendoit que ſi pendant ce diſcours il venoit à la reconnoître, il ne refuſât de ſe battre contre elle) elle mit l'épée à la main, & l'obligea d'en faire autant.

Il n'eſt pas croyable avec quelle valeur & avec quelle adreſſe elle commença le combat : elle le ſoutint de la même maniere, juſqu'à ce que, ayant bleſſé le Marquis au bras, toute ſa fureur vengereſſe s'évanouit, l'amour & la pitié reprirent leur place, l'épée lui tomba de la main, & ſa foibleſſe l'entraîna à terre. Le Marquis croyant que ſon ennemi tomboit ainſi de quelque coup qu'il lui avoit porté, vint généreuſement pour le ſecourir. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en cherchant la plaie, il découvrit que c'étoit contre une femme qu'il s'étoit battu ! Mais combien ſon étonnement redoubla-t-il, lorſqu'il trouva ſon propre portrait ſur le cœur de cette perſonne ! Cet objet lui déſilla les yeux, il lui ôta ſa perruque, & reconnut clairement Mademoiſelle de *Vlaiſinville*.

A cet aſpect, toute ſa premiere paſſion ſe ralluma ; il y a même apparence qu'elle revint beaucoup plus forte par toutes les beautés qu'il venoit de découvrir. L'évanouiſſement de la belle ceſſant, les éclairciſſemens trouverent leur place ; infidélité, parjure, tout fut pardonné : nouveaux & plus ſinceres ſermens furent faits, raccommodement des plus entiers.

Vous devinerez aiſément, Madame, que la rupture du mariage de la veuve fut le pre-

mier article du traité, & que le second fut qu'ils feroient succéder le leur à la place. Tout fut ponctuellement exécuté. La blessure du Marquis, quoique légere, fournit un prétexte de reculer de quelques jours son mariage avec la veuve, & pendant ce temps-là, il trouva d'autres raisons pour le rompre entiérement. Ensuite (& il n'y a que trois jours de ceci) nos Amans s'épouserent avec le consentement du Comte & de la Comtesse; mais quand ils n'y auroient pas consenti, la chose ne se feroit pas moins faite, & les époux n'en auroient pas été moins contens: ils se possédoient l'un l'autre, qu'avoient-ils à désirer davantage?

L'Amour vient à ses fins par cent chemins divers.
Quand ce maître de l'univers
A destiné deux cœurs pour être unis ensemble,
C'est en vain que contr'eux la discorde rassemble
Parens cruels, absence, intérêt, nouveauté;
L'amour, en dénoûment fertile,
De toutes ces difficultés
Rend bientôt l'obstacle inutile;
Et comme un berger vigilant,
Quand des vents s'appaise la rage,

Va dans la plaine raſſemblant
Ses troupeaux diſperſés par un affreux orage,
Amour d'un ſoin pareil, après mille rigueurs,
Réunit à la fin les cœurs
Séparés par un ſort barbare :
Et ſavez-vous comment leurs peines il répare ?
Tous les plaiſirs qu'ils ont perdus
Leur ſont non-ſeulement rendus,
(Car l'Amour en tient compte, & ſa mémoire eſt sûre)
Mais il leur paie avec uſure
Les intérêts qui leur ſont dûs,
Suivant le temps qu'ils les ont attendus.

Je vous aſſure, Madame, que je ſuis bien las d'écrire, & ſi vous voulez dire la vérité, vous êtes bien laſſe auſſi de lire : Je vous ai pourtant fait grace de cent choſes que j'aurois pu ajouter ici, & qui y auroient fait un effet merveilleux, comme auroient été les portraits de Mademoiſelle de *Blaiſinville* & du Marquis de *Kerlandec*, la ſurpriſe de ces Amans à la premiere vue, leurs déclarations, leurs réflexions, les ſecrets, les converſations galantes, les deſcriptions des lieux, & mille autres ornemens dont avec un bon romancier vous n'auriez pas été quitte ainſi ; mais je les réſerve pour le premier Héroïſme

qui arrivera dans ces cantons. La choſe eſt cependant aſſez rare : car les bas-Bretons ne ſont pas volontiers Héros. S'il arrivoit quelque choſe de ſemblable dans les lieux où vous êtes, vous feriez œuvre très-charitable de vous raſſembler tous un bel après-ſoupé, & de m'en faire un récit magnifique ; bien entendu qu'il ne ſe feroit point ſans rire beaucoup. Ce ſeroit certainement un ouvrage bien parfait, ſi les charmes de votre ſourire pouvoient ſe répandre ſur le papier, & ſervir d'ornement à votre relation : les beautés dont la poéſie s'énorgueillit ſi fort, n'auroient en ce cas-là qu'à s'aller cacher. Quelque preſſé que je ſois de finir, je ne ſaurois m'empêcher de vous ſupplier très-humblement, Madame, de vouloir bien aſſurer de mes reſpects Mlle de Beaulieu, Madame Cardon, & Mademoiſelle de Gouvernet, qui ſont ſans doute avec vous. Je ſuis parti ſans leur dire adieu, & je m'imagine qu'elles l'ont trouvé fort mauvais ; peut-être auſſi ſont-elles aſſez ingrates pour ne s'en être pas apperçues, & pour ne pas ſavoir encore ſi je ſuis parti ou non. Si vous trouvez que la choſe ſoit ainſi, il eſt de votre honneur, pour juſtifier les bontés attentives dont vont m'honorez, de leur en faire des reproches très-vifs, & de les forcer à ſe ſouvenir de moi, en leur en parlant quelquefois.

Je ſuis, &c. *De Breſt.*

LETTRE XXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARS.

1693.

MONSIEUR l'Intendant vient de me dire, Madame, que le Roi donnoit à préſent à la Monnoie trente livres du marc de la vaiſſelle plate d'argent. C'eſt un très-haut prix, & je penſe que vous feriez bien de profiter de ce temps pour vendre celle dont vous avez deſſein de vous défaire; il pourra arriver que le beſoin & le manque d'eſpeces la faſſe hauſſer encore; mais il eſt plus vraiſemblable qu'elle ne fera que baiſſer de prix.

On n'a point reçu ici de nouvelles des derniers vaiſſeaux qui ſont partis de ce Port, ainſi je ne ſaurois vous en apprendre de M. le Comte de ....; mais il eſt à préſumer qu'elles ne ſont que bonnes. Peut-il arriver quelque malheur à un homme que vous aimez ſi tendrement, & qui a pour ſauvegarde tous vos vœux, votre cœur & l'amour même? Avec la moindre partie de tout cela, je défierois toutes les attaques du monde; c'eſt pourquoi je vous conſeille de vous tenir tranquille

tranquille à cet égard, de vous amuſer toujours à ordonner vos travaux, & à faire élever quantité de cabinets de verdure ſur votre terraſſe : car je prévois que dans quatre mois d'ici, tous ces cabinets vous ſeront d'un grand uſage, & ſi les Amours que vous avez à votre ſuite n'étoient pas auſſi diſcrets qu'ils ſont, ils nous raconteroient bien des ſcenes agréables qui ſe paſſeront ſur ces petits théatres. Sur toutes choſes, Madame, je vous conſeille de paſſer en repos le plus de momens que vous pourrez, dans la petite niche que vous avez fait faire exprès pour vous.

Sitôt que le ſoleil cachant ſes feux dans l'onde
Aura fait place aux fraîcheurs de la nuit,
Allez faire briller dans ce petit réduit
Plus de beautés, que le flambeau du monde
N'en fait briller, lorſqu'il nous luit.
Là, ſur de verds gazons, ſur l'herbette fleurie,
Aux charmes de la rêverie
Abandonnez ſi bien vos ſens,
Que vous figurant voir, entretenir, entendre,
Embraſſer même d'un air tendre
Le plus fortuné des abſens,
Sans le ſecours de magique puiſſance,
Vous puiſſiez jouir tour-à-tour

De tous les plaiſirs du retour,
Au milieu d'une triſte abſence.

Cela vous paroîtra difficile à mettre en œuvre, Madame ; mais l'imagination fait bien d'autres miracles, lorſqu'on la laiſſe agir, & il n'y a qu'à s'y abandonner.

J'ajouterois beaucoup de choſes ici, ſi je m'abandonnois à la mienne. Je ne ſais ce qu'elle ne me preſſe point de vous dire ; mon cœur même s'y joint & m'inſpire mille choſes ; mais il eſt bon de les tenir en bride l'un & l'autre : ce ſont des étourdis qui iroient peut-être vous déplaire, & c'eſt-là ce que je ne cherche nullement. Ainſi je vous dirai ſeulement, que je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE XXIII.

C'est à grand tort, Seigneur, que me tancez,
Et que regards fulminans me lancez,
En m'accusant d'indolente paresse.
Moi, paresseux? hé! qui peut l'être moins?
Vos yeux cent fois en furent les témoins.
Auriez-vous donc jà perdu la mémoire
De ces beaux jours, de ces heureuses nuits,
Où renfermés en d'aimables réduits,
Tant exaltiez ma diligence à boire?
Point n'a mon cœur changé de sentiment,
Et fallut-il pour boire un vin charmant,
L'aller chercher jusqu'à la rive noire,
J'y volerois comme vous à la gloire.

Il est pourtant vrai, Monsieur, qu'il y a long-temps que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire; mais est-ce ma faute? & où voulez-vous que j'adresse mes Lettres, pour qu'elles vous soient rendues? Vous êtes aujourd'hui sur les bords du Rhin: on est tout étonné que le lendemain vous êtes sur le Pô, deux jours après sur la Meuse, & toujours à la suite d'une folle qu'on appelle *Gloire*, & qui vous prête ses aîles pour aller comme vous faites. Enfin on ne

ſait où vous trouver ; d'ailleurs, Monſieur, quand je ſaurois préciſément où vous êtes, ne penſez pas que j'allaſſe m'y fourrer : s'il y a un coup à donner ou à recevoir, c'eſt-là juſtement que vous vous tenez, & je ne ſuis pas aſſez brave pour vous y aller chercher.

LETTRE XXIV.

JE ſuis bien fâché, Monſieur, d'être obligé de vous tirer du doute agréable où vous me marquez que vous êtes encore au ſujet de la promotion. Monſieur votre frere n'y a point eu de part, & vous deviez bien comprendre que, puiſque je ne vous en mandois rien, les nouvelles n'étoient pas bonnes ; mais il faut eſpérer qu'il n'en ſera que mieux l'année prochaine, & qu'au lieu de Capitaine de Frégate, on le fera Capitaine de Vaiſſeau.

J'ai une terrible impatience de me tranſporter au champ de bataille que vous me marquez, & je crois que cela pourra arriver dans peu de temps.

Paris bientôt me reverra :
Quand eſt-ce toutefois que ce *bientôt* viendra ?

Du moment qu'il approchera,
Combien mon cœur palpitera!
Qui plus que moi de plaiſirs ſentira?
Ulyſſe qui jadis les Troyens atterra,
Et qui dans ſon retour tant de mers meſura,
Pour Itaque, ſon fils, ſa femme, *&c. cetera*,
Comme moi pour Paris, jamais ne ſoupira,
Car mes vœux les plus chers Paris toujours fera:
Et cet amour me durera.
Autant que beau parleur L.... ſera,
Autant que le bon vin P.... aimera,
Autant que D.... à table languira,
Autant que des plus fiers B.... triomphera;
Or jugez ſi jamais cet amour finira.

Comme vous êtes bon Gloſateur, j'eſpere que vous ſaurez bien expliquer cet amour, & que vous voudrez bien y prendre la part qui vous appartient. Je vous jure qu'il eſt redoublé pour vous, depuis la derniere fois que j'ai bu avec vous; car je ne fais pas cas des forces: c'eſt le haſard qui les donne. Je n'eſtime que le courage, & vous en montrâtes beaucoup. Raſſemblez-vous, s'il vous plaît, tous en corps, & après avoir fait quelque commémoration de moi, le verre à la main, faites-moi un mot de réponſe, &c.

LETTRES

DE LA MEDUZE.

LA MEDUZE eſt un Ordre de Chevalerie Bacchique qui fut inſtitué à Marſeille par les Officiers de la Marine, environ dans l'année 1683 ou 1684. Il avoit ſes Conſtitutions & ſes Regles particulieres, qui étoient obſervées fort exactement. Les Chevaliers ſe viſitoient ſouvent d'une Province à l'autre, & s'aſſembloient pour tenir leurs Chapitres dans des Hoſpices nommés *Manſes*, établis en différens endroits du Royaume, & ces Chapitres ſe tenoient à Table.

Les Chevaliers ſe donnoient entr'eux le nom de *Pere* ou de *Frere*, ſuivant la Charge & la Dignité qu'ils poſſédoient dans l'Ordre. Il y avoit auſſi des Chevaliers ſous le nom de *Sœurs*. Comme cet Ordre n'étoit compoſé que de perſonnes d'eſprit & de mérite, leurs Chapitres étoient des parties de plaiſir très-agréables.

En l'année 1700, cet Ordre étoit encore fort brillant à *Dunkerque*, où M. Vergier étoit

Prieur, ſous le titre de *Frere Judicieux*, & *Chancelier* de l'Ordre. Les Chapitres s'aſſembloient dans une retraite, qu'on nomme encore aujourd hui *le petit Château*. C'eſt une maiſon ſituée à la vue de la Mer, qui avoit été ajuſtée exprès pour les Chevaliers.

LETTRE PREMIERE.

VOICI, ſans reproche, mon cher Frere, la troiſieme Lettre que je vous écris, ſans que j'aie reçu de vous aucune réponſe. J'étois bien perſuadé que vous n'étiez guere plus diligent que moi; mais je n'aurois jamais pu croire que vous fuſſiez trois fois plus pareſſeux que je ne ſuis. Vous me direz peut-être, qu'il faut déduire là deſſus les droits d'aîneſſe, & que par le titre de Frere *aîné*, vous pouvez, ſans être pareſſeux, de trois fois que je vous écris, ne m'en écrire pas une; mais en vérité c'eſt uſer trop ſévérement de vos droits, & c'eſt même les faire monter bien plus haut qu'on n'a coutume de les eſtimer.

Esaü, le fils aîné
D'un Pere prédeſtiné
A des biens ineſtimables,

Tint ces droits si mépriſables,
Qu'il les vendit autrefois
Pour une écuelle, qu'à peine
Son frere lui donna pleine
De lentilles ou de pois.
Combien devez-vous moins faire
De cas de ces droits, qu'un pere
N'accorde qu'aveuglement?
Puiſque en notre humble famille
Ils ne ſauroient ſeulement
Vous valoir une lentille.

Cependant, quoiqu'ils ne puiſſent pas vous rapporter de grands avantages, ils ne laiſſeront pas de vous couter bien cher, s'ils continuent à me priver de vos nouvelles. Donnez m'en donc, je vous prie, & joignez-y celles de Mademoiſelle... aſſurez là de mes obéiſſances, & dites-lui, s'il vous plaît, que quelque reproche qu'elle me faſſe des plaiſirs qui m'occupent à Paris, je n'y en ai pas de plus agréable que celui de penſer à elle.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

ON m'a dit, mon R. P., que dans une lettre que vous avez écrite au R. P. Général, vous vous plaignez de ne point recevoir de mes nouvelles. C'eſt une choſe étonnante que dans le monde l'innocence & la vertu ſoient toujours réduites à ſe juſtifier, & à ſe juſtifier devant le vice même.

Par le vice *autem*, vous noterez que j'entends parler de vous; car vous ſavez combien de lettres je vous ai écrites pour deux ou trois que j'ai reçues de vous. Cela me fait ſouvenir de l'accuſation de péculat intentée au Sénat contre le grand Scipion; & je ne ſai comment, au lieu de me juſtifier, je n'ai pas répondu dédaigneuſement comme lui: mais laiſſons-là les plaintes & les juſtifications, & parlons de choſes plus importantes.

Peres & Sœurs ſont fort diſperſés; cependant avec le peu que nous avons pu raſſembler, nous tinmes hier un chapitre, & nous devons en tenir encore un ce ſoir. Il fut fait grande commémoration des Peres abſens dans le premier, je crois qu'il n'en ſera pas moins fait dans le ſecond. Mais votre préſence

auroit été bien néceſſaire dans l'un & dans l'autre ; car la joie ne ſauroit, ſans vous, y être telle que nos conſtitutions le demandent. Une de nos Sœurs ſur-tout (& vous devinerez aiſément laquelle c'eſt) eſt dans une triſteſſe que rien ne ſauroit adoucir.

Révérend Pere Commiſſaire,
Hâtez-vous donc de revenir ;
Pour calmer nos douleurs, pour les faire finir,
Votre préſence eſt néceſſaire.
Par elle, de Bacchus les membres diſperſés
Se verront réunis & même renforcés :
Et comme, après une longue froidure,
Le ſoleil par ſes doux regards,
En réchauffant nos champs, y fait de toutes parts
Briller les fleurs & la verdure,
Du moment que vous paroîtrez,
Sûrement vous rappellerez
La gaillarde vigueur à ces membres ravie.
Hâtez donc votre heureux retour :
D'une mourante voix Bacchus vous y convie ;
Il vous rendit cent fois la vie,
Rendez-lui, ſans tarder, la vie à votre tour.

N'allez pas nous alléguer, pour juſtifier votre retardement, le ſoin de vos affaires,

ni celui de vos plaiſirs : vos affaires les plus importantes doivent être celles de l'Ordre, & tous les plaiſirs que vous goûtez ſans lui, ſont autant de larcins que vous lui faites.

Adieu, Pere, aimez-moi toujours, ſi vous voulez me rendre juſtice.

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

Au ſujet de la réception d'une Sœur.

. . . . . .

. . . . . .

POUR n'en point encourir de blâme
N'écoutez pas ſes attraits ſéducteurs ;
Détournez vos regards de ſes regards flateurs,
Le bandeau ſur les yeux, examinez ſon ame.
Voyez ſi ces feux paſſagers,
Si l'amour des blondins, êtres vains & légers,
Ne la tiennent point occupée :
Vous le ſavez, plus d'une fois,
Mon Pere, en de ſemblables choix,
Votre prudence fut trompée ;
De-là nous ſont venus tant de divers malheurs.
Aux plus beaux de ſes jours, ô ! des plus tristes pleurs

Source à jamais intariſſable !
Un Général, de cent vertus orné,
Ainſi qu'une fleur moiſſonné;
Et comme par les vents eſt diſperſé le ſable,
Les Peres diſperſés en cent lieux différens,
Les vices de leurs cœurs devenus les tyrans,
L'union des eſprits ſi charmante & ſi ſainte,
En eux entiérement éteinte.
Enfin, de tous les maux qu'ont les Dieux deſtinés
A venger leurs autels détruits ou prophanés,
Pour ces prophanes choix, nous reſſentons l'atteinte.
A nous punir, leur bras ſemble ſe rallentir ;
N'allons pas encor ſur nos têtes
Par des crimes nouveaux le faire appeſantir :
Détournons, s'il ſe peut, de ſemblables tempêtes.

Avant que de donner nos voix
A la proſélite nouvelle,
Sondons, examinons, éprouvons mille fois
Sa vocation & ſon zele.
Songez que parmi nous les graces, les beautés
Que vous voyez briller en elle,
Sont d'inutiles qualités :
Nous demandons des cœurs ſimples, ſoumis, ſinceres,
Des cœurs, pour nos ſecrets myſteres
Uniquement myſtérieux,

Apres le vin, après les Dieux,
Aimant par-deſſus tout les Peres.
Examinez-la donc d'un ſoin particulier :
Rempliſſez les devoirs d'un exact Commiſ-
ſaire,
Et ſi vous lui trouvez la vertu néceſſaire,
Je lui donne ma voix.

Signé, LE CHANCELIER.

AUTRE FRAGMENT.

NOTRE République irritée
A la diſcorde s'eſt portée,
Et ſe diviſe en deux partis :
L'Amour même eſt le chef du nôtre,
Les jaloux tranſports, les dépits
Se ſont faits les tyrans de l'autre.

Remplis de craintes & d'alarmes,
Les Bénaquins prennent les armes,
Et de vaincre ſe ſont promis ;
Les Broſſins pleins de confiance,
S'aiment, & de leurs ennemis
Ne prennent point d'autre vengeance.

Aux injures, aux invectives
Des Bénaquins, troupes craintives,

Les Dieux en foule ont accouru,
Pour prendre part à leur querelle :
Mais dès que de Broſſe a paru,
Tous les Dieux ont été pour elle.

Laſſe d'une guerre inégale,
Si la Bénaquine cabale
Deſire de faire la paix,
Elle peut nous faire connoître
Ses humbles vœux & ſes ſouhaits ;
On les écoutera peut-être.....

LETTRES
EN CHANSONS.

LETTRE PREMIERE.

A MADEMOISELLE D'ARAIS.

1686.

Air *de Landeriri.*

DE Bois-le-Vicomte, où jadis
Fut le Terreſtre Paradis,
Landerirette,
Belle d'*Arais*, je vous écris,
Landeriri.

Par *Jadis*, ſachez que j'entends
Ce doux & ce bienheureux temps,
Landeriritte,
Où vos yeux éclairoient ici,
Landeriri,

Que tout eſt changé dans ces lieux!
Heureux, ſi loin de vos beaux yeux,
Landerirette,
Nos cœurs pouvoient changer auſſi,
Landeriri.

A peine Madame d'*Hervart*,
Depuis votre cruel départ,
Landerirette,
Deux cent fois chaque jour a ri,
Landeriri.

Cet objet, jadis ſi charmant,
Aujourd'hui brille ſeulement
Landerirette,
Comme le ſoleil à midi,
Landeriri.

La jeune & vive *Gouvernet*,
Qui du moindre rien badinoit,
Landerirette,
Ne peut même ſouffrir l'ennui,
Landeriri.

Elle fuit nos ſombres forêts,
Et s'en va cacher ſes regrets
Landerirette,
Dans le fond de l'affreux Paris,
Landeriri.

A nos guitares quelquefois
Si nous mêlons nos tristes voix,
Landerirette,
Vous diriez un charivari,
Landeriri.

Pour vous unissant nos accords,
Nous allons tous chantant en corps,
Landerirette,
D'*Arais*, ramenez-nous les ris,
Landeriri.

Tout ce que l'on voit sous les cieux
Qui charme le cœur & les yeux,
Landerirette,
Est votre image en racourci,
Landeriri.

Pour moi, je suis près d'expirer;
On diroit, à me voir pleurer,
Landerirette,
Que de larmes je suis nourri,
Landeriri.

Si je meurs d'un trépas si beau,
Faites graver sur mon tombeau:
Landerirette,
Celui qui m'aimoit gît ici,
Landeriri.

En attendant ce triſte jour,
Je jure par le Dieu d'Amour,
Landerirette,
Qu'avec reſpect à vous je ſuis,
Landeriri.

LETTRE II.

A MADAME D'HERVART,

Ecrite de Londres, dans le temps de la Révolution de 1688.

Air : *O beaux jardins*, &c.

JE vous écris de ce lieu qui du Tybre
Oſa braver le courroux véhément;
De ce ſéjour libre & charmant,
Mais où bientôt rien ne ſeroit plus libre,
Si vous pouviez y paroître un moment.

Que penſez-vous, & qu'eſt-ce que vous faites
Dans votre aimable & tranquille ſéjour?
Pour moi, dans ces lieux où l'amour
Et les plaiſirs font leurs douces retraites,
Penſer à vous m'occupe tout le jour.

Air *de Jeconde.*

Vous ſavez combien les plaiſirs
Aiment peu la triſteſſe,
Toujours contraire à leurs déſirs
Ils l'évitent ſans ceſſe.
Mais votre abſence a ſu ſi bien
Calmer toutes leurs haines,
Qu'en moi les plaiſirs ne ſont rien
Qu'en imitant les peines.

Vos bois, qui dès le ſiecle d'or
Ornent vos vaſtes plaines,
Ont-ils vu cette année encor
Foudroyer leurs beaux chênes?
Contre ces innocens, pourquoi
S'exerce le tonnerre?
Tandis... mais, ma Muſe, tais-toi,
Je ſuis en Angleterre.

Air: *Tout cela n'eſt indifférent*, &c.

Voit-on encor la D*.
Conduire en chef tout le pays?
Parmi vos routes ſans égales,
Dites-moi, la voit-on toujours
Venir faire ſes Bacchanales
Dans ces lieux faits pour les Amours?

Si cette voiſine en courroux,
Conſerve une dent contre nous,

N'en redoutez rien de funeſte,
Un peu de temps l'appaiſera :
C'eſt la ſeule dent qui lui reſte,
Et bientôt elle tombera.

Air : *La Bergere qui m'engage.*

Sachez pour toute nouvelle
Que Jupiter l'autre jour
Demanda, quelle mortelle
De cœurs avoit plus groſſe cour :
Chaque Dieu lui nomma ſa belle,
Vous eutes la voix d'Amour.

Là-deſſus ils diſputerent,
Et l'on en vint aux portraits :
Mais, à ceux qui réſiſterent,
L'Amour dépeignit tant d'attraits,
Que tous les Dieux qui l'écouterent
En ſentirent mille traits.

Air : *O beaux jardins !*

Si vous doutez quel eſt l'homme inutile
Qui tant de vers a ſu ſi mal ranger,
C'eſt des amis le moins léger :
A ce beau nom, ainſi qu'au mauvais ſtyle,
Reconnoiſſez le fidele Vergier.

LETTRE III.

A LA MEME.

De Londres. 1688.

AUJOURD'HUI la veille des Morts,
Jour plein d'horreur & de remors,
Je vous écris à tous en corps.

Ce jour pour ma fête eſt tracé:
Car depuis qu'ici j'ai paſſé,
Je crois que je ſuis trépaſſé.

Il n'eſt point de maux plus preſſans,
Que ceux que ſouffrent les abſens:
Ce ſont les maux que je reſſens.

De ma douleur tel eſt l'effort,
Qu'il va bientôt finir mon ſort;
Même je crois que je ſuis mort.

Je ne differe en ce moment
De me giter au monument,
Que pour faire mon teſtament.

Je laiſſe à Madame d'*Hervart*
Beauté ſans ſoin, eſprit ſans art,
Et ce que nature a de fard.

Plus. Au maître de la maiſon,
Je laiſſe fleurs, canaux, gazons,
Et bois à couper à foiſon.

Item. Je prétends lui laiſſer,
Pour ſa politique exercer,
Maints Forts que Mars va renverſer.

Pour lui, depuis le froid Lapon,
J'armerai tout juſqu'au Japon :
Pour un Nouvelliſte quel don !

Je laiſſe à Madame *Chardon*,
Eſprit charmant, cœur tendre & bon,
Et maint ſavant & ſaint Sermon.

Puis je lui laiſſe, ſans compter,
Son vin qui chevres fait ſauter :
Dieu nous préſerve d'en tâter.

A ſa Niece j'ai deſtiné
Un Hymen prompt & fortuné,
Suivi d'un fruit ſage & bien né.

Aimera-t-elle ſon époux ?
Oui ſûrement, en doutez-vous ?
Fût-il boſſu, borgne & jaloux.

Vous reconnoiſſez à ces traits,
Les doux & les friands attraits
Du mari que je lui promets.

Pour finir, je vous laiſſe à tous
Ce repos ſi cher & ſi doux,
Que je ne puis goûter ſans vous.

Que ceci ſoit exécuté,
Attendant le jour ſouhaité
Qui doit me voir reſſuſcité.

Ma réſurrection ſera,
Lorſque Paris me reverra :
Chantez enſemble un *Libera*.

LETTRE IV.

A LA MEME.

De Breſt. 1690.

Air *de Jean de Vert.*

C'EST à Breſt qu'à préſent je ſuis,
Combien loin vous en êtes !
C'eſt donc à Breſt que mes ennuis
Je trace en Chanſonnetes.
Les vers vous en paroîtront laids ;
Mais ils ſont bons pour des couplets
De Jean de Vert, *&c.*

Pourquoi ne répondez-vous pas
A ma longue ſemonce ?
Prétendez-vous que vos appas
Tiennent lieu de réponſe ?
De vos yeux les traits les plus doux
Ne tiennent pas lieu, loin de vous,
D'un Jean de Vert.

J'ai fait un ſonge plein d'effroi,
Expliquez-le, de grace :
Un enfant (c'eſt l'Amour, je crois ;
Du moins c'étoit ſa face)

Vous

Vous diſoit, « Belle au fier dédain,
» Il faut que vous brûliez ſoudain
» Pour Jean de Vert, &c.

A ces mots un ris gracieux
Eclate en votre bouche,
Et j'ai vu ſourire les cieux,
Que tant de grace touche.
„ Y penſez-vous? avez-vous dit:
„ Quoi? j'irois brûler à crédit
„ Pour Jean de Vert? &c.

„ Des galans d'aujourd'hui, pour vous
„ Toute l'ardeur eſt vaine,
Répond cet enfant en courroux:
„ Je veux pour votre peine,
„ Vous ramener au temps jadis,
„ Et vous aimerez Amadis,
„ Ou Jean de Vert, &c.

Un dard de feux entortillé,
Dans votre ſein il plonge;
Alors je me ſuis éveillé,
Effrayé de ce ſonge.
J'en ſuis encor troublé pour vous,
Plus que je ne ſerois des coups
De Jean de Vert, &c.

Que dit Madame de B**.
Eſt-elle bien mariée

Des marques qu'on découvre ici
De ſa galanterie ?
Aimer un tant ſoit peu, n'eſt rien :
Etre farouche, ne ſied bien
Qu'à Jean de Vert, &c.

Je fais à Madame *Chardon*
Très-humble révérence :
Que ne m'a-t-elle fait un don
De ſon indifférence !
Je ſerois ici plus content,
Qu'en ce repas, où je fis tant
De Jean de Vert, &c.

On nous dit que Monſieur d'*Hervart*,
Par un ſort favorable,
A fait, depuis notre départ,
Un gain conſidérable ;
Et que, de ce qu'il a gagné,
Le paiement eſt aſſigné
Sur Jean de Vert, &c.

Mille beautés d'un doux maintien
Ce ſéjour nous étale ;
Mais on dit (& je n'en ſai rien)
Que toutes ont la gale :
Elles peuvent s'aller gratter :
Je ne m'y veux non plus froter
Qu'à Jean de Vert, &c.

Qu'un Marquis que vous connoiſſez,
Fait comme un ſep de vigne,
Aux membres tous entrelaſſez,
D'elles ſeroit bien digne!
En ſe grattant, avec leurs doigts
Ils feroient plus de bruit cent fois
Que Jean de Vert, &c.

Du talon en bas le Marquis,
Pour propre, je vous donne:
Du front en haut, tout eſt exquis,
Et net dans la Bretonne.
Fi, fi! laiſſons-là cette horreur:
Ils feroient tous manquer le cœur
A Jean de Vert, &c.

Entre-vous autres, beaux eſprits,
Et Bourgeois du Parnaſſe,
Pour répondre à mes longs écrits,
Cottiſez-vous, de grace:
Vous ſavez ſi bien plaiſanter!
A mon tour, faites-moi chanter
Des Jean de Vert, &c.

Si vous invoquez vainement
Votre Muſe hautaine,
Tournez vos regards ſeulement
Sur le bon *La Fontaine*:
Dès que vos yeux le trouveront,
De vos plumes découleront
Des Jean de Vert, &c.

LETTRE V.

A MADAME LA COMTESSE D'ARS,

Qui avoit prié l'Auteur de faire recevoir ſa Vaiſſelle d'Argent à la Monnoie. 1693.

Air : *Vous m'entendez bien.*

BELLE Comteſſe, ces couplets,
Les uns beaux & les autres laids,
Volent, pour vous apprendre,
O bien,
Que nous venons de vendre,
Vous m'entendez bien.

Deux cens trente marcs bien peſés
Trente livres chacun priſés,
Sont payés à votre homme,
O bien,
Et font pour toute ſomme,
Vous, &c.

Vous ſaurez bien la ſupputer :
Suffiez-vous auſſi bien compter
L'excès de la ſouffrance,
O bien,
Qu'endure en votre abſence
Vous, &c.

Mais votre Vaiſſelle a produit
Un effet, qui fera grand bruit :
Gardez-vous bien d'en rire,
O bien,
Car l'Amour dans ſon ire,
Vous, &c.

Les monnoyeurs en la touchant,
Soudain ont ſenti le penchant
Que vos charmes font naître,
O bien,
Et qui me force d'être,
Vous, &c.

L'un l'a rejettée en hurlant,
Comme il eût fait un fer brulant ;
Mais quand il la rejette,
O bien,
La plaie eſt déja faite,
Vous, &c.

L'autre plus humble & plus ſoumis ;
Devant elle à genoux s'eſt mis,
Et plein d'ardeur extrême,
O bien,
Il s'eſt récrié : j'aime,
Vous, &c.

N'eſt ce point un enchantement ?
Cette Vaiſſelle a ſûrement

Une vertu cachée,
O bien,
Hélas ! je l'ai touchée,
Vous, &c.

C'eſt l'Amour, je n'en doute pas,
Qui, pour ſoumettre à vos appas
Toute la terre entiere,
O bien,
S'eſt ſous cette matiere,
Vous, &c.

L'Amour ſous ce métal caché,
De tous les humains recherché,
Va dans toutes les ames,
O bien,
Verſer les mêmes flames,
Vous, &c.

Mais, pour m'enflamer, quel beſoin
Avoit-il de ce nouveau ſoin ?
Mon ame prévenue,
O bien,
Vous avoit déja vue,
Vous, &c.

Songez qu'à ces couplets divers
Vous devez répondre des vers,
Ou du moins de la proſe,
O bien,
Qui diſe quelque choſe,
Vous, &c.

LETTRE VI.

A M. BIGNON DE BLANZI,

Intendant de Paris, pour s'excuſer d'aller diner chez lui. 1704.

Même Air.

L'HOMME propoſe, mais ſouvent
Autant en emporte le vent :
Dieu qui de tout diſpoſe,
Eh bien !
Fait de ce qu'on propoſe
Vous m'entendez bien.

Xerxès ſur le nombre comptant,
La Grece va ſe promettant :
Il menace, il fulmine,
Eh bien !
Mais devant Salamine,
Vous m'entendez bien.

Les Sabines ſe propoſant
De voir un ſpectacle innocent,
Dès qu'elles y parurent,
Eh bien !
Rudement elles furent,
Vous m'entendez bien.

Devant Poitier, l'un de nos Rois
Comptoit de battre les Anglois :
La choſe il tient certaine,
Eh bien !
Et voilà qu'on l'emmene
Vous m'entendez bien.

Pierre & Perrette avoient pris jour,
Pour parler à loiſir d'amour :
Ce jour-là le beau ſire,
Eh bien !
N'eut pas le mot à dire,
Vous m'entendez bien.

Autre jour pris pour s'aſſembler,
Ce jour-là Pierre eut pu parler :
Mais l'époux, fâcheux homme,
Eh bien !
Revint juſtement comme,
Vous m'entendez bien.

Je me flattois depuis Jeudi,
D'aller chez vous dîner Lundi,
Avec mon blond Confrere :
Eh bien !
Mais ma maudite affaire,
Vous m'entendez bien.

Rien n'eſt certain, rien n'eſt conſtant :
Sur mon reſpect comptez pourtant,
Comme

Comme ſur choſe sûre,
Eh bien.
Car je ſuis, je vous jure,
Vous m'entendez bien.

LETTRE VII.

A UNE DAME,

Qui avoit prié l'Auteur de lui faire ſavoir ſi elle étoit employée ſur la feuille, pour être payée de ſa penſion.

Même air.

JE viens d'apprendre ce matin,
Et cet avis eſt très certain,
Que le Roi de ſa grace,
Eh bien!
Ordonne qu'on vous faſſe,
Vous m'entendez bien.

Qu'on vous faſſe, au tréſor royal,
Toucher de ce puiſſant métal,
Qui, de la plus farouche,
Eh bien!
Fait qu'aiſément l'on touche,
Vous m'entendez bien.

Jupin aux Amours dévoué,
Par ce métal, chez Danaé,
Sut gagner la cohorte,
Eh bien!
Qui défendoit la porte,
Vous m'entendez bien.

Cette cohorte étoit, dit-on,
L'honneur, la vertu, la raiſon:
Mais une honnête ſomme,
Eh bien!
La ſut adoucir comme,
Vous m'entendez bien.

Malheur à l'amant indigent:
Quant à moi qui n'ai point d'argent,
Pour fléchir une ingrate,
Eh bien!
A loiſir je me grate,
Vous m'entendez bien.

Pour n'être point trop ennuyeux,
Je vais vous faire mes adieux:
Bon vêpres je vous donne,
Eh bien!
Et ſuis plus que perſonne,
Vous m'entendez bien.

LETTRE VIII.

A MADAME R.....

Même Air.

IRIS, en m'éloignant de vous,
Je ſens mille tranſports jaloux:
Je crains quelqu'inconſtance,
O bien,
Et que, pendant l'abſence,
Vous m'entendez bien.

Je crois, puiſque vous le jurez,
Qu'à mes feux vous conſerverez
Toute votre tendreſſe,
O bien;
Mais ſouvent par foibleſſe,
Vous, &c.

Vous m'avez dit que votre cœur
Pour Clitandre plein de froideur,
N'eut jamais rien de tendre,
O bien,
Et cependant Clitandre,
Vous, &c.

Pour prévenir ces accidens,
Fuyez avec ſoin les Galans:
Ce n'eſt que par la fuite,
O bien,
Iris, que l'on évite,
Vous, &c.

On croit qu'on pourra ſans danger
Ecouter un diſcours léger:
Mais tandis qu'on demeure,
O bien,
Amour fait ſonner l'heure,
Vous, &c.

Dans tous ces dangereux momens,
Songez qu'aucun de vos amans,
Fût-ce Amour notre maître,
O bien,
Plus que moi ne peut être,
Vous, &c.

LETTRE IX.

A MADAME RAULIN,

En lui envoyant pour bouquet douze bouteilles de vin de Champagne.

Air : *Quand je bois de ce bon vin, Ma raiſon s'en va grand train*, &c.

POUR bouquet, belle *Raulin*,
Daignez recevoir ce vin :
L'Amour ſe plaindra,
Quand il apprendra
Cette offrande nouvelle ;
Eſt-ce, dira-t-il, pour cela
Que je la fis ſi belle, lan là,
Que je la fis ſi belle ?

Mais ce Dieu s'appaiſera,
Du moment qu'on lui dira :
Que ce vin offert,
Tout au plus ne ſert
Que d'offrande apparente :
Et qu'en ſecret, ſous ce nom-là,
C'eſt le cœur qu'on préſente, lan là,
C'eſt le cœur qu'on préſente.

ÉPITHALAMES
DE VERGIER.

A M. D'HERVART,

Maître des Requêtes. 1686.

VOTRE Hymen dans les Cieux, vient d'être
enfin conclu ;
Dans leur ſage Conſeil les Dieux ont réſolu
De fixer pour jamais votre ame vagabonde :
Quel ſort peut égaler votre ſort bienheureux !
Les Dieux accordent à vos vœux
L'objet des vœux de tout le monde.
Abandonnez vos ſens à toute votre ardeur,
Cette beauté pour vous brûle de même flâme ;
Ne craignez point qu'Hymen par aucune froi-
deur,
Puiſſe troubler les feux qu'Amour met en ſon
ame.
Le feu dont elle brûle à jamais doit durer ;

L'Hymen, l'Amour pour vous ſe réuniſſent,
Pour vous leurs diſcordes finiſſent.
Je vais vous découvrir, pour vous en aſſurer,
Un ſecret qu'Apollon vient de me déclarer.
L'Hymen, l'Amour dès leur enfance
Furent toujours d'intelligence :
Unis, ils ne formoient que des liens charmans,
Tous les Epoux étoient Amans.
S'il étoit par l'Amour quelque flâme allumée,
Auſſi-tôt par l'Hymen elle étoit confirmée ;
Enfin on ne voyoit jamais en nul ſéjour,
Ni l'Amour ſans l'Hymen, ni l'Hymen ſans l'Amour.
Mais qu'une longue paix eſt rare
Entre les Dieux, auſſi-bien qu'entre nous !
Un léger intérêt aiſément les ſépare.
L'Amour eſt enjoué, fier, libertin, bizarre :
L'Hymen triſte, ſévere, impérieux, jaloux,
Et toujours du devoir prêchant les loix auſteres.
Entre des humeurs ſi contraires,
Comment entretenir une longue union ?
Auſſi vit-on bientôt une amitié ſi belle
Se changer en guerre cruelle ;
Un point d'honneur, un rien en fut l'occaſion,
Aux noces de Junon commença la querelle :
De cette Fête ſolemnelle
L'Hymen prétend que l'honneur lui ſoit dû,
L'Amour demande auſſi cet honneur prétendu ;

Chacun dit ſes raiſons, on ſe plaint, on murmure,
Des raiſons on paſſe à l'injure,
Ils s'aigriſſent ſi fort, qu'enfin depuis ce jour
On n'avoit pu revoir l'Hymen avec l'Amour.
C'eſt par vous qu'une paix ſi long-temps déſirée
Devoit nous être procurée;
L'Amour ayant envain tenté cent & cent fois,
D'aſſujettir lui ſeul à ſes aimables loix,
L'innocente beauté qui vous eſt deſtinée,
Malgré ſa colere obſtinée,
Eſt contraint de l'Hymen d'implorer le ſecours;
Ainſi de leur diſcorde on voit finir le cours.
Ils ont juré tous deux une amitié parfaite,
Dans la cérémonie Hymen aura le pas,
Pour garder quelque bienſéance,
Et dans les cœurs Amour aura la préſéance.
Ces Dieux vous vont combler de leurs plus doux appas,
Ils s'uniſſent pour vous, ne les ſéparez pas.

AUTRE

Adreſſé à M. le Comte DE PONCHARTRAIN,

1697

J'OBEIS, Monſeigneur, & je vous envoie l'EPITHALAME que vous m'avez fait l'honneur de me demander. J'ai, ſuivant votre ordre, évité autant qu'il m'a été poſſible, d'y mêler les immodeſties qui me ſont ordinaires, & qui ſont naturelles en de pareils ſujets. Mais je crains bien que je n'aie fait comme ces femmes débauchées qui veulent quelquefois ſe contrefaire; & à qui, dans le temps qu'elles penſent obſerver le plus de modeſtie, il échappe des geſtes, des regards, & d'autres traits qui en découvrent le véritable caractere. En tout cas, Monſeigneur, s'il ſe trouve quelque choſe qui vous bleſſe, vous en avez le remede en main,

——— *Incomptis allinet atram*
Transverſo calamo ſignum:

ou s'il y avoit trop de pareils défauts à corriger, vous pourrez jetter le tout au feu. Je n'en appellerai point, perſuadé que tout ouvrage qui n'eſt point de votre goût, mérite cette peine. Je ſuis, *&c.*

ÈPITHALAME.

QUELLE ſainte fureur me ſaiſit & m'enflame ?
Où m'entraîne Apollon ? enfin je vous revois
Beaux lieux, où les déſirs qui regnent dans mon ame
M'ont depuis quelque temps tranſporté tant de fois.
Quelle cérémonie à mes yeux ſe préſente ?
Qu'entens-je ? quelle voix répete à tous momens :
Brûlez d'une flamme conſtante
Epoux, heureux Epoux, ſoyez toujours Amans.
L'Amour & l'Hymen à la tête
Font les honneurs de cette fête :
Mais l'Amour a d'Hymen pris l'air plein de pudeur,
L'Hymen a pris d'Amour l'air tendre & plein d'ardeur,
Ils ne ſont plus l'un à l'autre contraires,
Entre eux plus de diviſion.
A leur air, à leur union,
On les prendroit aiſément pour deux freres ;
Reſſemblance rare en nos jours.
Amour, Eſtime, Hymen ſoyez unis toujours.

SUR LE MARIAGE

DE M. BARENTIN,

Intendant de Flandres. 1700.

DE cent climats, venez, Amours, venez,
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle :
Tendre beauté, beauté ſimple & nouvelle
Donne en ce jour dans vos lacs fortunés ;
Au bon Hymen gloire en ſoit éternelle.
Il l'y conduit : ſans ce guide fidelle,
Jamais n'auriez, par vos tours raffinés,
Vu ſes déſirs devers vous entraînés.
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle,
De cent climats venez, Amours, venez.

N'apportez point de traits empoiſonnés,
Point de ces traits dont l'atteinte eſt mortelle,
Point de ces feux à légere étincelle,
Qu'on voit éteindre auſſi-tôt qu'ils ſont nés :
Mais à ſon choix, pour l'enflâmer, prenez
Des feux, des traits, doux, innocens comme elle ;
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle,
De cent climats venez, Amours, venez.

Heureux époux à qui ſont deſtinés
Biens ſi charmans, oyez cette nouvelle :

Tous deux épris d'une ardeur mutuelle,
Jeannotte & Jean par l'Hymen couronnés,
Furent au lit pompeuſement menés.
Le jeune époux jà d'ardeur étincelle,
Et jà les jeux de la gente Pucelle,
Languiſſament ſont devers lui tournés.
Jà de ceinture où force ſe recelle
Vénus avoit du Gars les reins ornés,
Si que croyant tous débats terminés,
Après avoir de ſa main immortelle,
Tiré rideaux, huis dûment condamnés,
Elle s'en va chantant pour Kyrielle :
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle,
De cent climats venez, Amours, venez.

De tant d'apprêts, & ſi bien ordonnés,
Qu'arriva-t-il ? Rien, car pudeur rebelle
Tant s'empara du cœur de la Donzelle,
Tant larmoya, tant fit cris forcenés,
Que le mari, par pitoyable zele,
Tint ſes tranſports aux ſimples vœux bornés.
Dès le matin, vers ces prédeſtinés,
Vénus revint, amena ſa ſequelle
De ris plaiſans, de brocards déchaînés,
Portant brouets des mieux aſſaiſonnés ;
Et tous croyant que d'œuvre eſſentielle
Chaque quart-d'heure eut eu marque réelle,
De ſes dix doigts folâtrement tournés,
Le moins nombrant faiſoit ſigne à la Belle.

Or quand Vénus apprit qu'à bagatelle,
Momens ſi chers avoient été donnés,
Elle s'émeut d'une colere telle,
Qu'elle ôte à Jean, que ſa rougeur décelle,
Et ſa ceinture & ſes dons prophanés;
Puis vers les Cieux ſans fruits abandonnés
Courſe elle prend, plus prompte que n'eſt celle
D'un vif regard de légere prunelle.
Depuis ce jour en vain paſſionnés,
Ils vont tentant de finir leur querelle
Avec Vénus, Jeanotte moins rébelle
Ores en vain par baiſers façonnés,
Par jeu de main ranime Jean pour elle,
En vain tous deux répetent proſternés:
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle,
De cent climats venez, Amour, venez.

Les amours ſont chiens de Jean de Nivelle,
Pas un ne vient, ains diſcorde cruelle,
Chagrins, ſoupçons, & débats effrénés,
Et de ce point ne ſoyons étonnés:
Paix du ménage, union mutuelle
Ne ſont des biens aux ſimples vœux donnés;
Pour les avoir il faut qu'on les appelle
De la façon que trop bien devinez.
Partant, Seigneur, ſans délai moiſſonnez
Les champs d'Amour qui vous ſont déſignés,
N'écoutez point de pitié criminelle;

Que cris, que pleurs, que refus obſtinés
Soient aiguillons à vos feux mutinés,
Si qu'un Bambin (1) dans ſon temps nous révele
De cette nuit les exploits fortunés.
Oncques ne fut pour vous fête ſi belle,
De cent climats venez, Amours, venez.

(1) *Bambin* du mot Italien *Bambino*, qui ſignifie un petit enfant.

FRAGMENT

D'UN AUTRE EPITHALAME.

HYMEN, Amour, ſoyez les biens venus :
Aurez ici d'abondans revenus,
Vous vous tenez toujours unis enſemble,
C'eſt la *raiſon* qui tous deux vous raſſemble
En cette auguſte & brillante maiſon.

Seule elle a pris ſoin de vous introduire,
Ses ſeuls conſeils doivent vous y conduire ;
Mais ici-bas diverſe eſt la *raiſon* :
Il en eſt deux, beſoin eſt de l'apprendre,
Afin qu'au choix pas n'alliez vous méprendre.

Il en eſt une aux ſourcils renfrognés,
Qui des plaiſirs interdit tout uſage,
Malheurs, chagrins qui toujours nous préſage ;
De celle-là tenez-vous éloignés.

L'autre a gaité peinte ſur le viſage,
Dans l'avenir, comme en un payſage,
Des biens, les maux qui peuvent arriver,
Sans ſe troubler, ſa ſageſſe enviſage :
C'eſt celle-là que devez cultiver.

Des biens prévus, elle nous fait trouver
Par doux eſpoir moiſſon anticipée,

Sans que pourtant notre ame en ce trompée
Quand ce bien manque, aille ſe contriſter :
C'eſt celle-là qu'il faut toujours hanter.

Dans les malheurs, que perçante lumiere
Lui fait prévoir, ſa cure la premiere
Eſt, par efforts aſſidus, de tenter
D'en détourner l'orage de nos têtes ;
Et quand n'a pu ſa cure parvenir
A conjurer ces fâcheuſes tempêtes,
Son ſoin ſecond eſt de nous prémunir
De documens, pour bien les ſoutenir.

Pas ne devez celle-ci contredire :
Quant aux plaiſirs, loin de les interdire,
Elle y conduit elle même nos pas.
Nous l'entendons ſans relâche nous dire :
« Foibles humains, qui courrez au trépas,
» Du même inſtant que recevez naiſſance,
» Uſez de l'heure, ou tout au plus du jour
» Qu'avez à vivre au terreſtre ſéjour,
» Et des plaiſirs donnez-vous jouiſſance.

» Point n'écoutez ſtoïque dureté
» Qui, ſous le nom de ſageſſe maſquée,
» Va vous prêchant fâcheuſe auſtérité :
» Par ſes conſeils crédule humanité,
» En cent lambeaux de jour en jour tronquée :
» Tant perd l'éclat de ſes divins attraits,

» Qu'à

» Qu'à ſon aſpect & ſurpriſe & choquée,
» Nature même en méconnoit les traits.
. . . . . .
. . . . . .

A MONSIEUR ***.

Sur ſon Mariage.

EN beaux draps blancs, on dit qu'allez vous mettre,
Avec Tendron qui pourroit ſe promettre
De remporter, tout d'une voix, le prix
De la beauté, ſur la belle *Cypris*,
Si ſe vouloit avec elle commettre.

Que vos déſirs vont être ſatisfaits!
Que de torrens de plaiſirs & de flâme
Le tendre Hymen va verſer dans vos ames!
Mais ſagement uſez de ſes bienfaits,
En abuſer entraîne des diſgraces.
N'épuiſez point, dans le rapide cours
Des premiers temps, le tréſor de ſes graces:
Corps de réſerve eſt d'utile ſecours.

Des jours heureux l'un de l'autre vont naître,

Et vous offrir mêmes raviſſemens :
Que les derniers ſe faſſent reconnoître
Freres jumeaux de vos premiers momens.

Egalement le monde blâme un homme
Qui vit avec trop de frugalité,
Ou qui s'abîme en prodigalité.
Il ne fait cas que du juſte économe,
De celui-là qui du ſage beſoin
(Car ne doutez que beſoin ne ſoit ſage)
Entend la voix, & ferme le paſſage
A tout déſir qu'enfante un autre ſoin,
Et qui, prudent, au jour préſent ſe livre,
Sans oublier qu'un autre doit le ſuivre.
Songez enfin, qu'en un brûlant été,
Si le chaſſeur haletant, agité,
En ſon chemin rencontre une fontaine
Roulant ſes eaux ſur un ſable argenté,
En s'y faiſant une route incertaine,
Avec ardeur il y porte ſes pas,
Suivant ſa ſoif, puiſe & s'y déſaltere ;
Que par fois même il réitere,
Mais qu'il ne s'y ſuffoque pas.

A MADEMOISELLE ***

Sur ſon Mariage.

L'ETAT de fille eſt imparfait,
Et parfaite comme vous êtes,
Cet état n'eſt point votre fait.
Vous le quittez, & les requêtes
D'Amour ont enfin leur effet ;
Et c'eſt à vous d'autant mieux fait,
Que l'Amour parmi ſes conquêtes
Vous compte, dit-on, & qu'il a
Grande part en ce traité-là.
De Myrtes couronnons nos têtes,
Chantons l'Hymen, chantons l'Amour ;
Pour l'un & l'autre tour-à-tour,
Formons les plus galantes Fêtes.
Déja l'Amour, pour annoncer
Votre arrivée en ſon empire,
S'empreſſe de vous devancer ;
Déja ſes ardeurs il inſpire,
Par le ſeul récit des attraits
Dont lui-même il vous a pourvue ;
Mais de ſes plus brillans portraits
On n'admirera plus les traits,
Du moment qu'on vous aura vue.
Cependant, du chant conjugal
J'entends les ſons, la pompe avance ;

Les plaiſirs, d'un pas inégal,
Suivent l'Hymen qui les devance.
Vous même après eux vous partez :
Beauté ſans art, tendre jeuneſſe,
Graces aux yeux pleins de fineſſe,
Dont toujours vous vous écartez,
Marchent & vont à vos côtés.
Mais, chemin faiſant, écoutez
Un conſeil nullement auſtere,
Qui, dans les ſoins embarraſſés
De l'état que vous embraſſez,
Pourra vous être ſalutaire.
Il eſt un Dieu, c'eſt le myſtere,
Qui de ce ſéjour indiſcret,
Où l'on ne garde aucun ſecret
Sur tout ce que l'on devroit taire,
S'eſt banni depuis quelque temps.
Avec lui plaiſirs véritables,
Plaiſirs tendres, plaiſirs conſtans,
Quittent, indignés, mécontens,
Ces lieux pour eux ſi ſouhaitables,
Et n'ont en leur place laiſſé
Que coquetterie effrontée,
En deniers comptans achetée,
Qu'ennui, que dégoût haraſſé.
Or, ce que l'on nomme innocence
Et ſageſſe, n'eſt bien ſouvent
Que ce myſtere décevant,
Que ſous ces beaux noms on encenſe.

Que par vous il ſoit rappellé :
Se fut-il aux cieux exilé,
Il revient dès qu'on le rappelle.
Pour lui dreſſez une chapelle :
Vous verrez d'abord les plaiſirs,
Suivant le cours de vos déſirs,
En occuper le ſanctuaire.
N'employez point de ſtatuaire,
Pour repréſenter en ce lieu
L'effigie obſcure du Dieu :
Il ne faut pas qu'on le connoiſſe,
Et le ſort veut qu'il diſparoiſſe,
Dès le moment qu'il eſt connu.
Mais ſous un air ſimple, ingénu,
Cachez juſqu'au dehors du Temple :
Qu'un autre avec vous ſeulement
En ſoit témoin, & le contemple.
Aux ombres de ce Dieu charmant
Donnez par-tout les préſéances,
Que tous vos pas en ſoient voilés ;
Sacrifiez aux bienſéances,
Aux vertus ſi vous le voulez.

A MADEMOISELLE ***.

POUR LE JOUR DE SA NOCE.

Les adieux de ſon Pucelage.

ADIEU vous dis, mais adieu pour jamais :
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Le Dieu d'Amour ennemi de la paix,
Pour me chaſſer me fait une querelle.
L'Hymen s'y joint, ſoutient les intérêts
De cet enfant, me traite de rebelle,
Et me proſcrit : en butte à tous ſes traits,
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.
Seul contre deux je ne puis me défendre :
En vain l'Amour m'eût ſommé de me rendre,
J'aurois bravé l'Amour & ſon pouvoir ;
Mais à l'Hymen, quand il veut l'entreprendre,
Et m'impoſer un rigoureux devoir,
Il faut ceder, & ſans ſe faire attendre.
Bien loin de vous me verrez déſormais ;
J'entends déja ce Dieu qui vous appelle,
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.
Que ſi pour vous je m'expoſe au martyre,
Daignez au moins écouter mes regrets ;

J'étois logé dans un joli palais
Tout de ſatin, là tenois mon empire :
Dans ces beaux lieux faits pour moi tout exprès,
Fort à l'étroit me trouvois, mais qu'importe ?
Me plaiſent moins ces palais ſpacieux,
Où loge Hymen & toute ſa cohorte,
Et peut encore y loger d'autres Dieux.
Là jouiſſois du ſort le plus tranquille,
Pourquoi faut-il que l'Hymen & l'Amour
Viennent forcer le lieu de mon aſyle,
Et me chaſſer de cet heureux ſéjour ?
Vous qui m'aimez avec tant de conſtance,
Faites vers moi quelque petit retour ;
Plaignez mon ſort, partagez ma ſouffrance,
Et différez du moins encore un jour.
Le Ciel me fit un oiſeau de paſſage,
Si me laiſſez échapper de ma cage,
Ne me verrez rentrer dans vos filets.
A ce diſcours, que dites-vous, la Belle ?
Ah ! vous riez de ma peine mortelle ?
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.
Déja le preux & noble Chevalier,
Lequel a ſu trouver l'art de vous plaire,
Les yeux ardens, & d'un courage altier
De me chaſſer a pris ſur lui l'affaire :
Las ! qui pourroit réſiſter à ſes coups ?
Iſſu de race où le Dieu des batailles

A mis ſes dons, ce Héros en courroux
Feroit tomber les plus fortes murailles.
A tel Héros ſi pourtant réſiſtiez,
(Songez-y bien, vous le pouvez encore)
Bientôt iroient du Couchant à l'Aurore
Votre renom, nos tendres amitiés.
De Jeanne d'Arc qui conſerva la France
Contre l'Anglois, on chante la vaillance;
Si me gardiez, l'effort plus ſeroit grand,
Et plus encor votre los éclatant.
Je parle en vain, vous quittez ma défenſe:
Déja je vois l'ennemi qui s'avance,
Je n'oſe rien eſpérer déſormais.
Avec ſon cœur, vos yeux d'intelligence,
Vous font ſonger à d'autres intérêts:
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.

CONSEILS

A MONSIEUR.....

Sur ſon Mariage.

TU me demandes, cher ami,
Des conſeils ſur ton mariage;
Telle eſt une fille fort ſage,
Qui, femme, eſt un diable & demi:
N'en fais point, ſi tu peux, la triſte expérience.

Cependant ſi, dès ta naiſſance,
L'aſtre cruel t'a condamné,
Regarde ta moitié comme un mal néceſſaire.
D'abord ne la careſſe guere,
L'appétit trop rempli devient déſordonné.

Je ne te défends pas d'aimer beaucoup ta femme;
Au contraire, il eſt à propos
Que, pour vivre en paix & repos,
Monſieur aime beaucoup Madame;
Mais je te defends tous ces ſoins
Dont les yeux publics ſont témoins:
Ce n'eſt plus amour, c'eſt foibleſſe,

Car toujours ſur la foi d'un tel tempérament,
Une femme prend droit d'être toujours maîtreſſe,
Parce que ſon époux paroît toujours amant.

Sois toujours maître de la bourſe ;
Uſes-en cependant en homme généreux,
Et ſache qu'il eſt dangereux
De pouſſer une femme à chercher ſa reſſource.
Regarde-là ſur le comptant
Comme tous ces gens de Couvent
Qu'on honore par-tout, que par-tout on déteſte ;
Ont-ils le pied dans un endroit,
Laiſſez les faire, de plein droit
Ils auront bientôt tout le reſte.

Tu le ſais bien, j'en fais l'épreuve,
Prends en donc exemple ſur moi ;
Là-deſſus ſonge bien à toi
Pour ne point épouſer de veuve :
J'ai fait ma fortune, dit-on,
On a menti, je dis que non :

Je n'ai fait que me rendre un riche miſérable ;
Pour un mot de travers, un geſte un peu contraint,

Je ſuis un méchant homme, un ſcélérat, un diable,
Et le défunt étoit un Saint.

Ma femme d'un eſprit tout rempli d'amertume,
Ne ſe donnant jamais le tort,
Me fait damner vivant pour honorer ſon mort,
Et des veuves du temps, c'eſt la grande coutume :
Une veuve, ſans nul enfant,
D'une beauté fort grande, avec beaucoup d'argent
Eſt un bon morceau je l'avoue ;
Mais je refuſerois ce bonheur prétendu,
A moins que ſon mari ne fût mort ſur la roue,
Ou du moins n'eût été pendu.

Si vous voulez tous deux être
Toujours contens, toujours heureux,
Oubliez, s'il ſe peut, tous deux
La bénédiction du Prêtre ;
Que toujours vos embraſſemens
Vous paroiſſent comme aux Amans,
Dérobés & reçus ſans titre légitime.
Lorſque l'on ſe ſoumet au lien conjugal,

Des plaiſirs de l'amour on retranche le crime,
Mais ce crime ſouvent empêche bien du mal.

PIECES
ADRESSÉES A L'AUTEUR.

LE MIROIR,
FABLE

De M. le Préſident P..... au ſujet du Conte intitulé : L'Anneau de Merlin.

FRERE Prêcheur ne ſerai de ma vie,
Ni ne le fus, tu le peux bien penſer :
Si de prêcher il me prenoit envie,
A juſte titre on pourroit me tanſer.
Je n'ai ſavoir, parole, voix, ni geſte,
Comme il convient pour ce degré d'honneur,
Et craindrois bien, m'érigeant en Prôneur,
Que l'Auditeur ne me donnât mon reſte.
Donneurs d'avis font métier plus modeſte,
Mais telles gens produiſent peu d'effet ;
Dans la réplique ils ont ſouvent leur fait,
Et qui pis eſt, on les fuit comme peſte.

Adonc il faut que par art mitoyen,
La vérité dans l'eſprit s'inſinue.
Je ſai pourtant, VERGIER, qu'il eſt moyen
De n'employer ſi grande retenue;
Pour un eſprit de la trempe du tien,
La vérité te plairoit toute nue.
Que s'il me prend en gré de l'habiller,
Prete-moi donc, pour la faire briller,
Ce voile peint des couleurs les plus vives,
Ce fin tiſſu d'expreſſions naïves,
Qui dans tes vers, ſous des mots délicats,
Font que l'on ſent ce qui ne ſe voit pas.

UN Miroitier, habitant de Veniſe,
Pour contenter un fameux Sénateur,
D'un bel ouvrage avoit fait l'entrepriſe;
Il réuſſit enfin à ſon honneur:
La netteté, le poli, la grandeur,
Rien n'y manquoit, la piece étoit exquiſe,
Un vrai chef-d œuvre, & qui par ſon labeur
Méritoit ſeul un brevet de Maîtriſe,
Pour le Miroir point d'argent répandu,
C'étoit un don, étrenne toute pure.
Dans un ſalon le voilà ſuſpendu,
Et tout ſoudain morceaux d'architecture,
Lambris dorés, ornemens de ſculpture,
Meubles brillans, & plats-fonds enrichis,
Par le cryſtal imités, réfléchis,
Font un lointain, où l'œil qui les rallie,

A ſon plaiſir vingt fois les multiplie.
De ce ſuccès le Miroir s'apperçut,
Et dans lui-même orgueil il en conçut.
» Où rencontrer, diſoit-il, une Infante
» Qui ſans douleur, comme je fais, enfante
» En un inſtant cent prodiges nouveaux ?
» Que Rome encor nous vante ſes tableaux.
» Oui, je le donne en quatre à *Michel-Ange*,
» De m'en faire un dont le ſpectacle change
» En coloris, ordonnance, & deſſein,
» Toujours fécond en ſcenes plus nouvelles,
» Rival heureux des différens modelles
» Que l'Univers renferme dans ſon ſein.
C'étoit ſans doute un beau panégyrique ;
Mais il ſurvint un accident fatal,
Qui rabaiſſa ce ton trop magnifique.
Tout vis-à-vis du ſuperbe cryſtal,
Vint ſe placer un monſtre de nature,
Un vrai magot de hideuſe figure,
Qui de *Therſite* étoit ſans doute iſſu.
Pour ce bijou nain, contrefait, boſſu,
Le Sénateur épris d'un goût bizare,
Le chériſſoit comme une piece rare :
Perſonne auſſi n'envioit-il ſon choix,
Si, qu'en paſſant tout le long de la glace,
Certaine femme y lorgne ce minois,
Et le voyant y fit laide grimace.
A cet aſpect le Miroir s'échauffa,
Et de courroux ainſi l'apoſtropha :

» Et qu'eſt-ce donc? vous grimacez, la Bonne!
» J'en ſuis d'avis, vous faites la mignonne.
» Mieux eût valu vous maſquer ce beau fils,
» Pour vous complaire, en faire un Adonis;
» Voyez le Sexe, il veut toujours qu'on flate.
Or bien ſavez que ſe ſentant piquer,
Femme ne fut jamais ſans répliquer,
Bien moins encor femelle délicate,
Telle qu'ici. » Je ne m'en prends à toi,
Lui répond-elle, » & tu fais ton emploi:
» Il eſt bien force, en prit-on l'épouvante,
» De peindre tout, qu'il ſoit beau, qu'il ſoit
» laid,
» De te blâmer je n'aurois donc ſujet;
» Je m'ébahis de ce qu'on te préſente
» A copier un ſi vilain objet.
Tirons le voile & changeons de langage,
De ton eſprit ce Miroir eſt l'image;
Rayon brillant de la Divinité,
De l'Eternel digne & céleſte ouvrage,
Il participe à ſon immenſité.
L'intelligence y grave toutes choſes,
Y réunit les effets & les cauſes,
Le temps paſſé, l'avenir, le préſent,
Les Cieux, la terre; & c'eſt toi qui diſpoſes,
Comme il te plaît, de ce divin préſent
Qui me ravit. Que ta Muſe divine,
Se reſſentant de ſa noble origine,
Peigne à mes yeux la foudre, les éclairs,

Les Elémens, l'Olympe, les Enfers ;
Et, dans ſon vol ſe ſoutenant ſans ceſſe,
De ſon auteur imite la ſageſſe
Qui ſe jouoit en formant l'Univers,
Mais quand je vois que ton eſprit embraſſe
Certains objets répandus dans la maſſe,
Que tu ſens bien pourtant qu'il faut couvrir,
Je dis alors, en rappellant ma Fable,
Oh ! que VERGIER ſeroit inimitable,
Si ces objets qu'il ſe plaît à nourrir
D'un feu ſi pur, aliment peu ſortable,
A ſon Miroir ne venoient point s'offrir !

LETTRE

DE M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN, *A M. VERGIER.*

JE vous avois prié, Monſieur, avant votre départ, de vouloir bien prendre la peine de me donner de vos nouvelles, de m'écrire de longues Lettres, & de m'envoyer vos ouvrages : mais je vois bien que vous ne ſongez plus à moi. Vous ſavez cependant que vous ne courez aucun riſque, & que je vous ai promis de ne vous point déceler. Ecrivez moi donc ſouvent des Lettres fort longues & fort peu ſérieuſes. Envoyez moi tout ce que vous avez fait, & tout ce que vous ferez de nouveau : je vous en ſerai obligé. Je ſuis, Monſieur, tout à vous.

PONTCHARTRAIN.

A Verſailles, le 29 Mars 1693.

AUTRE DU MEME.

Vous ſavez apparemment que je pars dans peu de jours pour un voyage aſſez long : je n'irai cependant pas en *Poitou*, ni à *Rochefort* ; ainſi je ne vous verrai pas de ce voyage-ci. Mais, au moins, puiſque le départ de *M. du Magnou* vous donnera plus de temps, écrivez-moi, je vous prie, le plus ſouvent & le plus réguliérement que vous pourrez : vous ne ſauriez me faire de plus grand plaiſir. Plus vos Lettres ſeront fréquentes, plus elles ſeront longues, plus elles ſeront badines, & plus je vous ſerai obligé. Je vous garderai le ſecret. C'eſt le plaiſir que m'ont fait les dernieres, qui me porte à vous en demander ſi ſouvent. Si je n'appréhendois de vous fatiguer, je vous taxerois à deux par ſemaine. Il n'importe pas de quoi elles traitent : *Contes*, *Madrigaux*, *&c.* Tout m'eſt bon, pourvu qu'il me vienne de votre part. Enfin vous ſavez de quelle maniere vous devez m'écrire, pour me faire plaiſir. Je ne veux point vous le répéter : mais ſongez qu'il ne vous eſt pas permis de finir une Lettre trivialement, comme le reſte des hommes. Je ſuis tout à vous. PONTCHARTRAIN.

De Verſailles, le 15 Mai 1693.

AUTRE DU MEME.

S'IL m'étoit auſſi facile de trouver le temps de vous écrire, qu'il vous eſt aiſé de faire de bons vers, vous auriez déja reçu pluſieurs de mes Lettres, pour vous marquer combien j'ai été charmé de tout ce que vous m'avez envoyé. Ce que je trouve de beau en vous, c'eſt que vous ne regardez le talent de la Poéſie que comme un amuſement d'eſprit, & que vous ne l'employez que pour votre plaiſir, & pour celui de vos amis.

J'ai entendu chanter avec plaiſir, à Breſt, votre chanſon, *dans nos vaiſſeaux*, &c. On dit que vous l'avez faite *impromptu*. Si vous pouviez à votre loiſir changer quelque choſe au ſecond couplet, la chanſon ſeroit dans ſa perfection. Vous voyez comme je vous dis librement mon ſentiment : mais, ſuivant le paſſage que vous m'avez cité :

Hanc veniam petimuſque damuſque viciſſim.

Je vous prie de me faire part de tout ce que votre génie vous produira de beau & de bon ; vous devez être perſuadé que j'y prendrai toujours beaucoup de plaiſir, & que je ſuis à vous. PONCHARTRAIN.

De Verſailles, le 11 *Septembre* 1694.

AUTRE DU MEME.

Vous voulez bien que je vous diſe, Monſieur, que vous avez très-grand tort de ne m'avoir point écrit depuis plus de quatre mois, & que cette négligence ne convient point avec les ſentimens que j'ai pour vous. Je croyois du moins que vous exerceriez vos talens naturels ſur les grands événemens de cette campagne. La priſe d'*Ath*, de *Barcelone*, & de *Carthagene*, ſont, ce me ſemble, d'aſſez nobles ſujets pour exercer la fureur d'un Poëte, ſans compter ce que vous voyez arriver actuellement à *Dunkerque*, qui ſeul mériteroit un Poëme épique. Réveillez-vous donc à de ſi grands objets, & ſoyez perſuadé que ce n'eſt point par votre ſilence que vous pouvez redoubler l'envie que j'ai de vous faire plaiſir.

PONTCHARTRAIN.

De Verſailles, le 4 Septembre 1697.

Cette Lettre paroît avoir fait naître l'Ode ſur la campagne de 1697, qui eſt la premiere piece de ce Recueil.

LETTRE

DE M. LE DUC D'AUMONT,

A M. VERGIER.

A Paris, ce 8 Décembre 1712.

C'EST en vérité, Monſieur, mériter bien peu les éloges que vous m'avez donnés dans votre belle Epître, que d'être encore à l'heure qu'il eſt à vous en remercier. Il eſt vrai que je n'ai preſque été occupé qu'à en faire les honneurs à la Cour & à la Ville. J'ai été ſéduit par des louanges exprimées ſi finement, & j'ai cru que je vallois un peu plus que je n'avois penſé juſqu'ici. Vos louanges n'ont garde d'être en pure perte. On regarde comme de ſages conſeils, & des inſtructions utiles, celles dont on n'oſe ſe flatter d'être digne. Il faut avouer que perſonne n'eſt plus capable que vous d'égayer les myſteres de la Morale. *Le Conte du Paſteur* en eſt une preuve ſenſible. Ce mélange de choſes ſérieuſes & enjouées, a partagé tout le monde

Les uns ont voulu détacher le Conte, & les autres l'ont regardé comme un effet de l'Art, dans le tiſſu & le cours des louanges & des vérités qui entrent dans votre Lettre, pour pouvoir corriger l'un par l'autre. Je vous avoue que je ſuis un peu bleſſé de vous voir balancer à croire que j'aie en main l'argument du Curé. Je ſai bien que c'eſt une bénédiction qui tombe rarement ſur des prophanes ; quoi qu'il en ſoit, Monſieur, & quoique vous me ménagiez bien peu en me donnant des qualités que je n'ai point, je ne puis m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu encore de ſi aimable & de ſi gracieux que l'ouvrage que vous m'adreſſez. La diction en eſt noble & pure, & tous les traits délicats. L'humeur même du Poëte ſi manifeſte, & on ſait à quoi s'en tenir ſur ſes ſentimens & ſur ſes allures : mais le tout enſemble donne l'idée d'un homme aimable, & tel qu'on le déſire pour l'agrément de la vie & l'édification de la ſociété. Adieu, Monſieur, continuez à m'aimer, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous eſt plus tendrement dévoué que moi.

LE DUC D'AUMONT.

LETTRE
DE M. LE DUC DE NOAILLES, A M. VERGIER.

A Paris, ce 6 Mars 1717.

Vous auriez grand tort, Monſieur, de retenir des ſentimens pour leſquels vous êtes sûr de trouver toujours en moi tout l'accueil que vous pouvez déſirer, quand même ils ſeroient dépourvus de ces agrémens dont votre Muſe ſait les orner. Vous pouvez juger par-là du plaiſir que m'a fait la piece que vous m'avez envoyée, où le cœur & l'eſprit paroiſſent ſe diſputer l'avantage. J'en atteſte *le Berger* & *la Bergere* que vous avez mis de la partie, & dont *La Fontaine* n'auroit pas mieux conté l'aventure. Je puis vous aſſurer que l'indiſcrétion de leurs feux ne m'a point bleſſé, & je vous exhorte à donner l'eſſor aux vôtres (j'entends ceux de l'eſprit) avec la même liberté. Je vous prie de croire qu'ils ſeront auſſi bien reçus, & que je ſerai toujours fort aiſe d'avoir des occaſions de vous aſſurer de toute l'eſtime avec laquelle je ſuis, Monſieur, très-véritablement & parfaitement à vous.

LE DUC DE NOAILLES.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce troiſieme Volume.

ÉPITRE PREMIERE, à Mademoiſelle de Beaulieu, 1679, *Pag.* 1

Epître De M. de la Fontaine, à M. Vergier, 1687, 4

— II. Réponſe de M. Vergier à M. de la Fontaine, 1687. 10

— III. A M. de Monticourt, 1691, 15

— IV. A M. de la Ferriere, Maître des Requêtes, 1692. 19

— V. Au même, 1692. 23

— VI. A M. de Caumartin, Intendant des Finances, qui demandoit de faire employer un Charpentier à Rochefort, 1693, 26

— VII. A M. de la Ferriere, Maître des Requêtes, 1694, 29

Epître VIII. A M. Grout, Procureur du Roi en l'Amirauté de Saint-Malo, en lui envoyant un Sermon préché en Catalan dans une Ville de Catalogne, par un Capucin. 1697. *Pag.* 34

— IX. A M. Courtin, lorſqu'il fut fait Commiſſaire de la Marine, & Prépoſé à la coupe des bois en Auvergne. 1700. 38

— X. A M. de Luzencay, Commiſſaire de Marine. 1702, 43

— XI. Réponſe pour Madame Barentin, à une Lettre qu'une de ſes amies lui avoit écrite en vers. 1703, 44

— XII. A M. le Duc d'Aumont. 1706, 48

— XIII. A Madame V***, ſous le nom d'Aſtrée. De Londres. 1714, 51

— XIV. A M. Male, pour lui donner avis qu'un homme qu'il avoit ménagé à l'Auteur pour acheter ſa charge de Commiſſaire de Marine n'avoit pu en obtenir l'agrément du Miniſtre. 1715, 63

Epître XV. A M. le Duc de Noailles, pour lui demander, en rembourſement de ſa charge de Commiſſaire de Marine, une maiſon de campagne appartenante au Roi. 1718. *Pag.* 70

— XVI. A. S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent. 1720, 77

— XVII. A M. le Duc d'Aremberg, en lui envoyant le Recueil de ſes Parodies, 80

— XVIII. A M. l'Abbé de V.... 83

BILLETS EN VERS.

Billet Premier, à M. le Comte de la Luzerne, Chef d'Eſcadre des Armées Navales du Roi, pour lui donner un rendez-vous chez un ami commun au Marais. 1696, 86

— II. A M. l'Abbé Morel. 1706. 88

— III. A M. de la Faye, Gentilhomme ordinaire du Roi, en lui envoyant la ſoumiſſion d'un Banquier de Londres,

de fournir à l'Auteur trois billets de la Loterie d'Angleterre de l'année 1713, *Pag* 90

Billet de M. d'Ambleval, Major du Régiment de Bourbonnois, à M. Vergier, pour le prier d'engager des Dames à remettre un ſouper auquel il les avoit invitées, 91

— IV. Réponſe de M. Vergier, à M. d'Ambleval. 1714, 92

— V. A M. Briquet, Commiſſaire des guerres à Bergues-Saint-Vinox, pour lui demander à dîner. 1715, 94

Réponſe de M. Briquet, 98

— VI. A M. Guereau, Commiſſaire de la Marine, pour l'inviter à venir à Bergues-Saint-Vinox dîner avec l'Auteur chez M. Briquet. 1715, 99

— VII. A M. l'Abbé Harenger, pour lui demander ſi on dîneroit chez lui. 1717, 101

— VIII. Au même. 1717, 103

— IX. A M. l'Abbé de Puimartin, pour l'inviter à dîner. 1719. 105

Billet X. A M**. *Pag.* 107
— XI. A M. Samuel Bernard, pour l'inviter à dîner, 109
— XII. A M. de la Faye, pour l'inviter à dîner, 110
— XIII. A M. l'Abbé Harenger, & à M. Perelle, pour les inviter à dîner, 112
— XIV. Aux mêmes, 113
— XV. A M. H..... pour réponſe à une Lettre en vers qu'il avoit écrite à l'Auteur, 114

Lettres mêlées de Proſe & de Vers.

LETTRE PREMIERE. A M. l'Abbé de V.... 1690, 115
— II. A M. l'Abbé de M.... 1690, 119
— III. A M. le Baron de Walef, Lieutenant Général des Armées d'Angleterre. De Dunkerque en 1714, 123
— IV. A Madame la Comteſſe de Vireville. 1716, 137
— V, 144
— VI, 146

Lettre VII, *Pag.* 149
— VIII, 151
— IX, 153
— X, 158
— XI, 160
— XII, 167
— XIII, 170
— XIV, 172
— XV, 175
— XVI, 177
— XVII, 179
— XVIII, 182
— XIX, 184
— XX. A Madame d'Hervart, 1689, 189
— XXI. A la même, 194
— XXII. A Madame la Comteſſe d'Ars. 1693, 208
— XXIII, 211
— XXIV, 212

Lettres de la Meduze. 214

Lettre Premiere, 215
— II, 217

Fragment d'une Lettre, au ſujet de la réception d'une Sœur, *Pag.* 219
Autre Fragment, 221

Lettres en Chanſons.

LETTRE PREMIERE, à Mademoiſelle d'Arais. 1686, 213
— II. A Madame d'Hervart, écrite de Londres, dans le temps de la Révolution de 1688, 226
— III. A la même, de Londres, 1688. 229
— IV. A la même, de Breſt, 1690, 232
— V. A Madame la Comteſſe d'Ars, qui avoit prié l'Auteur de faire recevoir ſa vaiſſelle d'argent à la Monnoie, 1693, 236
— VI. A M. Bignon de Blanzi, Intendant de Paris, pour s'excuſer d'aller dîner chez lui. 1704, 239
— VII. A une Dame, qui avoit prié l'Auteur de lui faire ſavoir ſi elle étoit employée ſur la feuille, pour être payée de ſa penſion, 241
— VIII. A Madame R..., 243

Lettre IX. A Madame Raulin, *Pag.* 245

Epithalames de Vergier.

A M. d'Hervart, Maître des Requêtes, 246

Autre adreſſé à M. le Comte de Pontchartrain. 1697, 249

Epithalame, 250

Sur le mariage de M. Barentin, 1700, 251

Fragment d'un autre Epithalame, 255

A Monſieur *** ſur ſon mariage, 257

A Mademoiſelle *** ſur ſon mariage, 259

A Mademoiſelle *** pour le jour de ſa noce. Les adieux de ſon pucelage, 262

Conſeils à Monſieur..., 265

Pieces adreſſées à l'Auteur.

Le Miroir, Fable, 269

Lettre de M. le Comte de Pontchartrain à M. Vergier, 274

Autre du même, 275

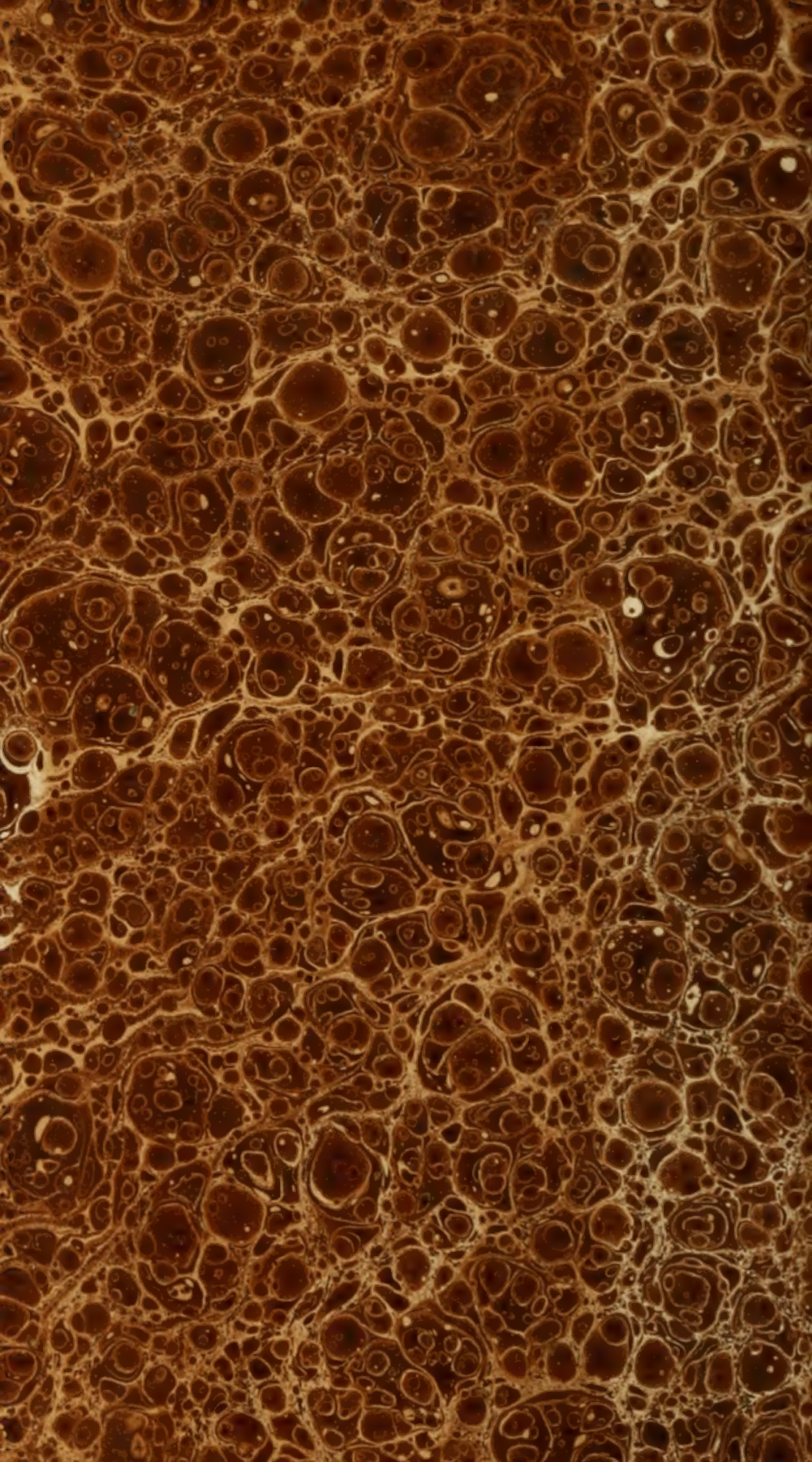
Autre du même, 276

Autre du même, 277

Lettre de M. le Duc d'Aumont, 278

Lettre de M. le Duc de Noailles, 280

Fin de la Table du troiſieme & dernier Volume.



University of Toron
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED